CHIO - MYTILENE - SYROS - ATHENES - IOANNINA - ARGOSTOLI :
LE PREMIER PERIPLE D'UNE ENFANCE

Certains m'ayant proposé de publier l'ensemble de la poésie - vers ou recueils entiers - que j'ai mise en musique, j'ai eu sous les yeux, voici quelque temps, le "matériel" rassemblé à cette fin. A l'examiner, l'envie m'est venue de retracer l'histoire, l'arrière-plan de chaque oeuvre, de chaque chant. Ce n'était pas une mince affaire. Pour m'en tenir, par exemple, à mon premier cycle de chants - "Epitaphios", composé sur un recueil de Yannis Ritsos -, que d'imprévus, de développements, de péripéties étaient en jeu ! Il me fallait donc envisager deux publications parallèles. L'une comprendrait les seuls textes de mon oeuvre musicale. L'autre évoquerait la naissance de chaque composition, ses motivations, l'accueil rencontré, les prolongements. Mais l'histoire de mes compositions se confondant avec celle de ma vie, n'était-ce pas une façon détournée d'en revenir à une conception plus traditionnelle de l'"autobiographie", avec les risques inhérents au genre? Je devais trancher. Le lecteur restera seul juge de l'inévitable compromis.

Au moment où j'entreprends la rédaction de ce livre, c'est comme si l'histoire de la Grèce était en suspens, qu'elle marquait une pause dans l'attente d'un nouveau tournant. Il paraît s'opérer actuellement une maturation secrète au terme de laquelle, logiquement, le peuple grec devrait reprendre l'initiative. Alors que, depuis plusieurs années, il donne l'impression de piétiner dans le brouillard. J'appartiens à une génération qui a grandi au sein d'un idéalisme extrême. J'ai pris part à un cortège fabuleux, surgi des ténèbres de l'oppression, où chacun était convaincu de gagner bientôt le paradis

Σημείωση

ODEONS (ωδεία) νομίζω ότι στα Γαλλικά τα ονομάζουν Conservatoires de Musique

Page 7 Metelas (au lieu de Meletas)

Page 8 Aucun poisson (Κανένα ψάρι = δηλαδή έβγαινα που και που και ψάρια. Όχι δεν έβγαινα)

page 9 « et ne manquait pas de ce cas de me glisser à l'oreille »
~~το αυτό~~ εγώ γράφω « ~~θα~~ θα λέγε οπωσδήποτε το: »
~~ενοώ~~ εννοώ ότι "θα τραγουδούσε το τραγούδι..."
πρόκειται για ένα στιχάκι μόνο...

Page 9 « maman me grondait » λάθος = όχι η μάνα
αλλά του πατέρα μου. Γράφω « κι η μάνα μου τον μάλωνε » σελ 19

CHIO - MYTILENE - SYROS - ATHENES - IOANNINA - ARGOSTOLI :

LE PREMIER PERIPLE D'UNE ENFANCE

Certains m'ayant proposé de publier l'ensemble de la poésie – vers ou recueils entiers – que j'ai mise en musique, j'ai eu sous les yeux, voici quelque temps, le "matériel" rassemblé à cette fin. A l'examiner, il m'est [illegible] de détacher l'histoire, l'arrière-plan de chaque oeuvre, de chaque chanson, n'était pas une mince affaire. Pour m'en tenir, par exemple, à mon premier cycle de chansons "Epitaphios", composé sur un recueil de Yannis Ritsos, que d'imprévus, de développements, de péripéties étaient en jeu ! Il me fallait donc envisager deux publications parallèles. L'une comprendrait les seuls textes de mon oeuvre musicale. L'autre évoquerait la naissance de chaque composition, ses motivations, l'accueil rencontré, les prolongements. Mais l'histoire de mes compositions se confondant avec celle de ma vie, n'était-ce pas une façon détournée d'en revenir à une conception plus traditionnelle de l'"autobiographie", avec les risques inhérents au genre. Je devais trancher. Le lecteur restera seul juge de l'inévitable compromis.

Au moment où j'entreprends la rédaction de ce livre, c'est comme si l'histoire de la Grèce était en suspens, qu'elle marquait une pause dans l'attente d'un nouveau tournant. Il paraît s'opérer actuellement une maturation secrète au terme de laquelle, logiquement, le peuple grec devrait reprendre l'initiative. Alors que, depuis plusieurs années, il donne l'impression de piétiner dans le brouillard. J'appartiens à une génération qui a grandi au sein d'un idéalisme extrême. J'ai pris part à un cortège fabuleux, surgi des ténèbres de l'oppression, où chacun était convaincu de gagner bientôt la partie

de la Grécité à force de rêves éveillés et de chants. Cette illusion dura une saison de l'histoire : quelques années, de 1940 jusqu'au drame de la résistance trahie, de la guerre civile et de l'écrasement définitif du mouvement démocratique. Puis ce fut l'avènement des Colonels en 1967. La vulgarité triompha, imposa sa règle. Chacun renonça à sa parcelle du grand rêve collectif pour s'adapter à la nouvelle réalité. Laquelle n'était en fait que la répétition du même cycle infernal: dictature Métaxas - occupation - guerre civile - règne de l'extrême-droite, etc. Pour ma part, j'ai refusé obstinément toute compromission. Je l'ai payé cher. Après la chute des Colonels, ceux qui s'étaient accomodés du pire aux moindres frais ont gardé les acquis de leur promotion sociale, de leur récente prospérité matérielle. Plus le temps a passé, plus l'écart s'est creusé. Théoriquement, j'aurais dû me retrouver parmi les bénéficiaires du régime instauré sur la défaite de la droite exécrée, aux élections d'octobre 1981. Celle-ci n'était-elle pas, pour la première fois, dans l'opposition ? Les "forces démocratiques", le PASOK en tête, n'étaient-elles pas au pouvoir ? Des milliers de progressistes, d'anciens membres des Jeunesses Lambrakis, de communistes, n'avaient-ils pas accès à des postes-clés de l'appareil d'Etat ? Que souhaiter de plus ? Mais déjà, la vieille rengaine était reprise par d'autres lèvres. Les dirigeants susurraient une fois de plus à l'oreille du peuple : "Tu n'as qu'à vaquer à tes affaires personnelles. Nous, on se charge du reste. On veille sur toi..." Et le bon peuple, enfant chouchouté, s'est contenté de cette sucette comme au bon vieux temps.

A l'heure où je rédige ces premières lignes - en août 1985 -, je suis dans ma maison de Vrachati, à une centaine de kilomètres d'Athènes, au bord du golfe de Corinthe. Tel Zeus, je vois des nuées

descendre des montagnes environnantes. C'est la fumée de quatre foyers d'incendie qui se propagent à vive allure, menaçant l'ensemble de la région. Un désastre qui se répète à l'échelle du pays, puisqu' on y dénombre actuellement une centaine foyers semblables en évolution. Faut-il voir un symbole dans cette catastrophe biblique ? D'un côté, l'holocauste - c'est bien le mot - de la Grécité. De l'autre, l' indifférence des responsables de tout poil, majorité comme opposition, qui se prélassent sur les plages, dans les îles. Petits Nérons assistant, impassibles, à l'incendie d'une Rome aussi improbable que leur dessein. A chacun ses soucis, bien entendu. Demain, on enterre Takis Karayorgas. L'un des rares à avoir combattu par le fer le régime des Colonels. Arrêté, torturé sauvagement, condamné à la réclusion à perpétuité. Mais est-ce bien lui qu'on enterre dans un demi-silence officiel ? Et au fait, de quelle résistance parle-t-on aujourd'hui ? Contre qui ? Pour qui ? Où sont les "pour" et les "contre" ? Comment s'y reconnaître ? Du point où je me trouve présentement, je peux constater que les rêves ont été trahis, les idées travesties. Et qu'on ne vienne pas nous parler d'une approche réaliste qui permettrait de remédier peu à peu aux déficiences du "système". Il s'agit plutôt d'une capitulation en rase campagne camouflée en marche sublime .

Trêve de l'aboutissement présent. Revenons au point de départ pour suivre l'itinéraire qui y conduit. Seul un caprice du destin - dois-je ajouter "contre nature "? - a permis qu'un enfant, traînant de Chio à Athènes les dix-huit premières années de sa vie dans le sillage d'un père itinérant, ait été amené à choisir la musique. D' où une première conclusion: mon cas n'est pas dénué d'un intérêt sociologique. Car j'ai beau interroger le passé, revisiter en pensée

tous les lieux où s'est déroulée ma jeunesse, je n'y retrouve pas trace de ce qu'on appelle aujourd'hui "infrastructure musicale". Orchestres symphoniques, choeurs, odéons, concerts, éditions musicales, tout cela était inconnu de la province grecque. Il n'existait même pas de T.S.F. qui aurait du moins permis d'aborder la musique à travers quelques émissions. J'ai été le pur produit de cette terre inconnue, de ce pays mythique que constituait le reste du pays en dehors de la capitale. Un survol chronologique de mon enfance et de mon adolescence suffira pour en convaincre: je nais à Chio en 1925. Puis aussitôt : Mytilène, 1925-1928. Syros et Athènes, 1929. Ioannina, 1930-1932. Argostoli, 1933-1936. Patras, 1937-1938. Pyrgos, 1938-1939. Tripolis, 1939-1943. Athènes, 1943.

J'ajouterai que, au hasard de toutes ces mutations paternelles successives, je n'ai même jamais entrevu l'existence de la musique que nous appelons "laïque" - celle des groupes marginaux des villes qui allait être consacrée deux décennies plus tard sous le vocable de "rébétiko". Pas plus que je n'ai connu les instruments privilégiés du genre, le bouzouki et son frère cadet le baglama. Des orchestres symphoniques, ça oui, j'en ai vu et entendu pour la première fois en 1942 : sur l'écran des cinémas ! Une révélation qui intervient don très tardivement. Dans l'ensemble, toute comparaison avec la situation actuelle n'aurait aucun sens lorsqu'on évoque la province grecque et ses villes dans les années 30. C'est un autre univers qui nous renvoie à l'Afrique, l'Asie ou l'Amérique du Sud d'aujourd'hui. Tel est le contexte où il faut replacer la Ioannina que j'aborde en 1932, la Tripolis que je quitte pour Athènes en 1943.

Quand je fréquentais l'école communale de Ioannina, tous les autres gosses allaient pieds nus. Ils avaient le crâne passé à la tondeuse, ce qui ne les empêchait pas d'être couverts de poux. Les

anciens quartiers turcs n'offraient qu'un aspect misérable. Leurs venelles étaient de vrais **bourbiers.** On y pataugeait à la première pluie. Inutile d'ajouter que le tout-à-l'égout relevait de la science-fiction. On imagine dans ces conditions le cloaque qu'était alors toute ville ou village grec. Mon père, secrétaire général du gouvernorat d'Epire, passait le plus clair de son temps à parcourir les chemins de cette province reculée au nord-est du pays. D'un naturel sentimental et généreux, il s'était fixé pour mission de construire des routes "pour faire pénétrer la civilisation", d'installer des aqueducs et d'autres systèmes d'irrigation ou même - cas vraiment exceptionnel ! - d'amener le courant. Il me prenait avec lui lors de ces tournées dans des trous perdus, à Vissani, Paramythia, Metsovo, avec l'unique automobile qui existât alors dans toute l'Epire - un coupé Ford - et son chauffeur Vania. Sitôt qu'on s'arrêtait sur la place d'un village, un silence pesant s'abattait. Les adultes écarquillaient les yeux, les enfants couraient se cacher. Quel monstre venait de surgir ? Bonne mesure du climat ambiant, une jeune paysanne que nous avions emmenée un jour à Patras - âgée de 15 ans, elle avait passé son enfance à garder les chèvres - poussa des hurlements quand elle aperçut un bateau sur la mer... C'étaient là des prodiges proprement effrayants. Toute plaisanterie à ce sujet était hors de propos. Quand je fouille dans les "archives de ma mémoire" pour y reconstituer, de Chio à Patras, le premier itinéraire d'une enfance, je ne trouve que des quartiers sordides, une vie immuable suspendue comme un haillon au-dessus de cités obscures. Il nous fallut arriver à Argostoli pour y découvrir un horizon un peu plus gai. J'étais alors âgé de 8-10 ans. La ville, bâtie au bord de la mer, était environnée d'une nature superbe. Les rues du centre étaient pavées, les autres convenablement entretenues. L'école primaire, située au pied de la

colline qui surplombait la ville, était presque neuve. Elle faisait face à la "maison hantée" au jardin paradisiaque. Voici deux ans, j'ai arraché une pomme de pin à l'arbre qui se dresse à l'angle du muret : il n'a pas changé; la maison non plus du reste, malgré le tremblement de terre qui a dévasté Argostoli en 1953, signe indubitable qu'elle est bien hantée ! L'été, on allait se baigner à la plage aménagée de Métaxas. Les cabines - à gauche pour les femmes, à droite pour les hommes - sentaient le bois pourri. Je passais chercher mon père à la préfecture, vers midi. Nous prenions toujours la même cabine - la dernière à droite. Tandis qu'on se dévêtait, il me montrait d'abord la cicatrice à sa poitrine, puis se tournait pour me montrer sur son derrière l'endroit où la balle était ressortie. Parfois, je me disais : "Et si, après tout, la balle était rentrée par derrière pour sortir devant ?" Comme s'il devinait cette pensée malveillante pour son sens de l'honneur, il me répétait la scène pour la centième fois : "Soudain, j'aperçois le Turc juste au-dessus de ma tête. Je n'ai pas le temps de me cacher, la balle m'atteint en pleine poitrine, je m'écroule...Je passais pour mort. Cette méprise me sauva, car les Turcs achevaient les blessés. Ensuite, les nôtres sont arrivés. Ils m'ont évacué en charrette sur Prévéza..." Nous gagnions alors l'étroite plate-forme sur pilotis. Mon père plongeait toujours en se laissant choir le cul en arrière, comme une souche. Il se pinçait le nez et plaf ! il disparaissait sous l'eau en créant d'énorme remous. A l'époque, il devait peser dans les cent kilogs. Ayant ingurgité ma ration quotidienne de civisme, je plongeais à mon tour, tête première.. Je venais nager à son côté, je me sentais leste et heureux. Quand on s'était éloignés jusque dans les parages du phare, on plongeait, on s'adonnait à divers jeux. Ainsi, l'un venait se jucher sur l'autr

pour le précipiter au fond d'un coup de pied. Je gardais les yeux ouverts. Je découvrais un monde cristallin. Le sable et les algues du fond. Aucun poisson. Et au-dessus, l'ombre de mon père qui m' attendait pour que je vienne le pousser à mon tour.

De la plage à la maison, cela faisait une bonne trotte. Près d' une demi-heure de marche où mon père me livrait sa vie par tranches. Il était très ordonné. Avant de quitter son bureau, il remettait toujours objets et papiers à leur place. A petits gestes saccadés, il rectifiait progressivement l'orientation du porte-plume, du crayon, de la règle, du tampon buvard - celui-ci surtout. Ils devaient occuper une position verticale ou horizontale rigoureuse. De même, sur le chemin du retour, on s'arrêtait successivement aux mêmes endroits, aux mêmes magasins. Comme il fréquentait deux bonnes épiceries - Kounadis et Péphanis -, nous faisions à tour de rôle nos courses chez l'un ou chez l'autre. Mon père goûtait au fromage et aux sardines. Il commandait toujours le même poids de denrée, dans les anciennes mesures. Une oque - ou 400 drames. Il sortait son carnet, le commerçant y inscrivait la commande, et il repartait au milieu d'un concert d'amabilités. D'une façon générale, il aimait semer la bonne parole sur ses pas. A l'intention des dames, cela donnait : "Vous êtes aujourd'hui plus belle que jamais!" A l'intention des hommes :"Quelle mine splendide, mon ami !", surtout s'il s'agissait d'êtres chétifs et blafards. Son répertoire était très vaste - "Quelle mer magnifique!" - "Comme le blanc vous va bien !" - "Mais le vert vous sied à merveille !". Il abusait des superlatifs et des propos optimistes. Mais il gardait toujours en lui une petite dose d'ironie qu'il avait avait amenée de Galata, le village de Crète où il était né et avait grandi.

La halte épicerie achevée, nous remontions la grand'rue pavée,

achetions du poisson à frire - fretin ou sardines - que le marchand mettait dans un cornet de papier journal. Une drachme l'oque. Juste avant la cathédrale, on prenait à gauche l'autre rue pavée de la ville, très en pente - une rude montée à vous briser le moral . Mon père, comme il était corpulent et chargé des provisions, n'arrêtait pas de souffler, sans rompre pour autant le fil de ses évocations : grand-mère, la révolution crétoise, la bataille de Bizani, la ville de Vourla, en Asie mineure, où il avait connu maman, une blonde potelée qu'il avait aussitôt demandée en mariage à son frère - mon oncle Antonis - qui dirigeait le trésor public de la commune ... Mon père lui-même était alors adjoint du Haut commissaire à Smyrne. Mais il évitait toujours de parler de Vénizélos, le leader libéral dont la figure domina la Première Guerre mondiale et les années qui suivirent. Peut-être sentait-il s'amonceler les nuages de la dictature et craignait-il de proférer ce nom. Nouvel arrêt chez le fruitier, à l'angle de la rue de la Bibliothèque. Il choisissait une pastèque. Il la pressait contre son oreille :"On reconnait celles qui sont sucrées à un léger craquement..." Il nous restait encore deux bons cents mètres de montée. Notre maison était située sur la droite. Généralement, mon petit frère Yannis, qui courait vers ses trois ans, nous y attendait sur la terrasse.

Dès la première marche de l'escalier, c'était un festival de compliments, galanteries et couplets à l'adresse de ma mère. Papa se déchaînait quand il avait sifflé chez l'épicier deux ou trois verres de Robola blanc - le cru réputé de Céphalonie - et ne manquait pas dans ce cas de me glisser à l'oreille:" Va donc dire à ta mère qu'elle nous mette en route un autre poupon". Maman me grondait en minaudant comme une amoureuse de seize ans. Un fumet

délicat s'échappait de la cuisine. Le petit Yannis poussait des cris quand papa le soulevait au-dessus de sa tête. Ces retrouvailles quotidiennes se terminaient sur le lit posé par terre où nous nous affalions tous les quatre. C'était sans doute là une coutume d' Asie Mineure. Je me souviens que chaque été passé à Chio - l'île située à quelques encablures de la patrie perdue - mes tantes, réfugiées comme ma mère, étalaient à midi des couvertures et des draps à même le sol pour qu'ils soient frais, et toute la famille s'y vautrait, pêle-mêle. Sur les quatre étés de notre séjour à Argostoli, j'en ai passé deux à Chio, avec maman et mon frère. On y vivait avec toute la famille maternelle réfugiée après la défaite et l'évacuation par les Grecs de la région d'Ionie en 1922: grand-mère, tante Phrosso, les deux grand-tantes restées célibataires, Marigaki et Erophili. Cette dernière, qui était institutrice, avait dû renoncer à son poste; elle était atteinte d'un cancer et endurait mille souffrances.

Sitôt la fin de l'année scolaire, mon père m'installait sur la banquette de la Ford - unique elle aussi dans toute l'île de Céphalonie - au milieu des valises et des paniers. Nous nous mettions en route pour Sami, autre port de l'île, où nous attendions sur la jetée le bateau qui desservait Prévéza sur le continent. Les deux fois que j'ai fait cette traversée, je me souviens d'une mer déchaînée sur laquelle tanguaient les gabares et les barques qui menaient au bateau les passagers. D'autres embarcations, vides, attendaient au large de recueillir le fret. Tout en guettant l'apparition du bateau, nous nous installions au café du port. Nous commandions généralement un "sous-marin" - une cuillérée de pâte vanillée plongée dans un verre d'eau. Mon père, en sa qualité de directeur de la préfecture, avait droit au meilleur canot dirigé par un

marin éprouvé jouissant de l'entière confiance des autorités locales ! Sitôt que le bateau avait jeté l'ancre à distance du port et qu'il lâchait le cri enjoué de sa sirène et un panache de fumée par son étroite et longue cheminée, comme il ne pouvait accoster, le passeur nous faisait monter dans son canot. Une opération délicate avec ma mère qui redoutait la mer et le petit Yannis, naturellement, que quelqu'un devait tenir dans ses bras.

Pour moi, tout cela n'était qu'un jeu merveilleux. J'aimais la mer, les barques, la tempête, mais je vouais surtout une véritable passion aux navires. Aujourd'hui encore, si j'en vois un et qu'il a un air un peu désuet, quelque chose tressaille en moi sous l'effet de l'ancien sortilège. Certains enfants sont amoureux des fées. Moi, j'étais envoûté par les paquebots, leur passerelle blanche, leurs cheminées multicolores, les yeux tout ronds des hublots, le treuil, les mâts, les cordages tressés. A Argostoli, comme je passais à mon temps à dessiner des bateaux, mes parents m'envoyaient chez un couple qui enseignait aux enfants des rudiments de peinture. Le mari ne représentait que des bateaux. Pour mon malheur, ce fut la femme qui me prit en main; elle me faisait reproduire des paysages d'Europe ! J'ai retenu de ce bref apprentissage que les couleurs sont d'abord des odeurs. Je ne peignais pas, je "reniflais". J'avais remarqué que chaque tube dégageait une odeur particulière. Les yeux fermés, j'étais capable de distinguer l'indigo du jaune clair ou du blanc titane.

Ainsi, au large de Sami, tandis que le canot nous approchait du paquebot fabuleux, j'avais déjà oublié mon père qui, dressé sur le quai, nous faisait de grands gestes d'adieu. J'étais saisi par une passion qui m'est restée, la rage de partir, l'attraction

magnétique du voyage. Au point qu'en 1947-48, lorsqu'on nous faisait faire un tourisme très particulier en nous déportant d'île en île, j'étais quand même ravi...Sur la jetée, mes proches se lamentaient, et moi, menottes aux poignets, j'avais du mal à contenir la vague d'exaltation qui me soulevait à l'idée que nous n'allions pas tarder à appareiller, à gagner le grand large ! A Sami, parvenu au flanc du navire, je me perdais dans sa contemplation. Une fois à bord, nous y serions secoués comme des noix, mais lui, masse imposante, mystérieuse, solitaire, il resterait imperturbable comme s'il méprisait cet assaut de flots furieux autour de lui. Je me retournais pour voir l'île de Céphalonie qui barrait le ciel comme une muraille. Mon père n'y était plus qu'un point noir. On découvrait la passerelle d'accès le long de la coque, la première marche en bois, composée de petits carrés, qui se balançait, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de notre tête. Ma pauvre mère serrait Yannis dans ses bras, me criait : "Prends garde, tu vas te noyer !" Trois hommes l'empoignaient pour la hisser sur la passerelle. Quand mon tour venait, je faisais un bond et grimpais à toute allure, le coeur battant, pour aborder au monde merveilleux dont j'allais explorer les moindres recoins. Le salon, l'escalier intérieur, la cabine avec son hublot, le récipient pour vomir, les couchettes superposées. Ma mère s'affalait aussitôt sur celle du bas. Avant que le bateau n'eût appareillé, elle avait déjà vomi au moins deux fois. Yannis, à ses côtés, riait ou pleurait. Moi, au comble de la béatitude et de la liberté, je commençais mon investigation.

Nous perdions Sami au bout de notre sillage. A babord, l'île d'Ithaque se dressait et sitôt que le bateau avait dépassé le

dernier promontoire de Céphalonie, le vent du large se levait, salubre, frais, puissant, le bateau amorçait son mouvement de roulis, s'inclinait tantôt à babord, tantôt à tribord. La mer exigeait son tribut. A demi agonisante dans la cabine, maman payait le prix le plus élevé. On faisait escale à Patras pendant la nuit. J'étais déconcerté par le fourmillement des lumières, moi qui n'avais vécu jusque là que dans des bourgades pauvrement éclairées par de rares réverbères. Je pouvais enfin m'endormir. Lors de ces deux traversées, je n'ai pas eu l'occasion d'assister au passage du canal de Corinthe. On se réveillait au Pirée. On s'en rendait compte, dans la cabine, à l'absence du roulis, au bruit étouffé des machines. Je me précipitais sur le pont pour voir le grand port. J'étais étourdi. Tant de navires, de barques, de remorqueurs, de sirènes...Et le vaste quai bordé d'édifices imposants, l'horloge, les trams, les autobus, les autos, les fiacres, les carrioles, la foule pressée sur les trottoirs. Des fourmis.

Le navire accostait. Nous attendions au salon que l'oncle Antonis, le frère de ma mère, vînt nous chercher. Il était haut fonctionnaire à la Cour des Comptes. Il arrivait flanqué de deux porteurs. Le taxi nous attendait sur le débarcadère. "Imagine un peu - dirait-il à midi à sa femme - le chauffeur a poussé une pointe de cinquante à l'heure !" Le parcours Le Pirée-Athènes par la rue Piréos était une nouvelle source d'enchantements. La voiture se faufilait en zigzaguant entre les charrettes, les autobus, les piétons, les mulets, les colporteurs et les tramways, un chaos invraisemblable. Il nous faudrait atteindre le centre de la capitale et la place de la Constitution pour que la chaussée se libère un peu et permette à notre bolide le record de vitesse tant célébré par l'oncle. A cette époque, les Poulakis - la famille de maman - faisaient construire

leur maison à Néa Smyrni, l'un des faubourgs surgis à la périphérie d'Athènes pour accueillir les réfugiés grecs d'Asie Mineure. Ils habitaient provisoirement chez un parent, Yannis Issigonis,un employé de la Banque Nationale. Sa maison, perdue au milieu des champs, se trouvait à un emplacement qui est intégré aujourd'hui dans la banlieue résidentielle de Philothéi. Un fauve en longeait périodiquement la lisière - le train électrique qui desservait la ligne Athènes - Kifissia. Une villa athénienne, c'était vraiment autre chose que les maisons turques de la province ! Et l'occasion pour moi de voir pour la première fois une baignoire, une glacière, un parquet ciré et autres magnificences. J'en étais si confus, si mal à l'aise, que je m'agrippais aux basques de ma mère. J'étais hors de mon domaine familier. Ce bouleversement me rendait désobéissant, plus turbulent. J'errais, pieds nus, dans les champs voisins, je mangeais sans appétit, comme si la précieuse vaisselle du maître de céans me signifiait: "Je ne suis pas faite pour toi, sale cul-terreux !..." Et j'éprouvais un réel soulagement lorsque, quelques jours plus tard, maman s'étant enfin remise des affres de la traversée, nous reprenions la route du Pirée afin d'y embarquer pour l'île de Chio.

Parmi les paquebots de l'époque, l'"Alberta" m'a tout particulièrement marqué. Les bateaux qui desservaient les îles de Chio et de Mytilène étaient nettement plus grands que ceux affectés à la ligne de Céphalonie. Sans doute parce qu'ils avaient à essuyer des tempêtes autrement redoutables en franchissant toute une mer - l'Egée ! On montait tous à bord, les passagers et ceux qui les accompagnaient. On s'installait au salon. Puis un matelot passait en agitant une sonnette. Les visiteurs devaient quitter le navire. Une fois nos oncles partis, nous allions à notre cabine où maman se couchait aussitôt. Le navire appareillait en douceur. Il poussait deux ou trois rugissements joyeux. Il saluait le port. Le port lui répondait. Puis les trépidations de sa

carcasse s'amplifiaient. Les machines s'activaient à plein régime. Nous avions gagné le large du golfe Saronique. Ce n'était qu'un avant-goût de la suite. Maman me demandait de donner à manger au petit, de me restaurer à mon tour. Nous avions emmené un panier plein de vivres. On se désaltérait à la cruche de la cabine. Je menais Yannis aux toilettes. On pissait à l'unisson. Après, on se hissait sur la couchette du haut. J'attendais qu'il se soit endormi pour m'éclipser. Je montais au salon, je sortais sur le pont. Je m'approchais de la cheminée qui me semblait aussi mystérieuse qu'un dieu ou un ogre. Je fourrais mon nez dans une trouée qui donnait sur la salle des machines. J'y voyais des hommes, torse nu, luisants de sueur, enfourner le charbon sous la chaudière. Puis je courais à la proue me retenir solidement au bastingage. Je fixais la mer ou le ciel. Je me pénétrais du rythme du navire à mesure qu'il fendait de grosses vagues, tantôt à la crête, tantôt au creux. Dans ma pensée, je dirigeais ce paquebot comme le cavalier sa monture. Qui sait quelles autres lubies me prenaient alors ! Et tout à coup, revoici le grand vent frais dans sa toute-puissance ! Nous sommes enfin en mer Egée. Le "cavontoros" souffle par rafales, il ballotte l'"Alberta" comme une coquille de noix. A plusieurs reprises je vomis. Une fois, maman est même obligée de monter dare-dare au salon, malgré son état lamentable. Elle a tout juste le temps de s'exclamer avant de rendre tripes et boyaux: "Sauvez mon enfant ! ". Les mousses se mettent à ma recherche, me dénichent dans un coin, me ramènent à la cabine et me prodiguent quelques soins.

La nuit venue, le navire poursuivait sa marche comme un somnanbule. A l'aube, on se réveillait au coeur de l'Egée. On accostait à Chio dans la soirée. Dieu, quel port magnifique ! Par myriades, des caïques de toutes les couleurs. Des paquebots, des cargos

mixtes, des grues géantes montées sur des camions. L'"Alberta" manoeuvrait pour s'amarrer, la proue contre le quai. On jetait la passerelle. En bas, c'était la cohue aux terrasses des cafés, autour des marchands ambulants. Une vraie kermesse. Un détachement de la famille nous attendait sur le quai. Etreintes, baisers, exclamations: "Comme il a grandi !", "Comme il est devenu beau !" On montait à bord de fiacres tirés par un ou deux chevaux. Assis sur la banquette dure, on ressentait la force surnaturelle de ces coursiers. On arrivait à la vaste demeure ancienne. Les hôtes avaient droit au rituel immuable : cuillérée de confiture et verre d'eau. Suivi d' un dîner plantureux. Pendant tout le séjour, on se gavait de fruits. On faisait la sieste sur des matelas étendus par terre. Nous restions deux mois d'affilée à Chio. On m'avait acheté des patins à roulettes. J'étais plus fier que content, car cette acquisition me distinguait des autres gosses du quartier. De toute façon, j'étais l'"étranger", celui qui a "roulé sa bosse", a vu Athènes, est allé en voiture et en bateau.

De toute la capitale de l'île, c'était le port qui m'attirait le plus. Le chantier naval notamment. On y achevait alors un bateau. Nous étions toute une bande d'enfants à suivre les ultimes opérations. Nous aimions l'odeur du goudron, de tous les matériaux qu'on jetait au-dessus du grand feu. Comme je l'enviais, ce caïque, il allait bientôt prendre le large, orgueilleux et libre. Et puis il me plaisait de retrouver ma petite cousine Polli, la fille de tante Phrosso. Elle était du même âge que Yannis. Comme nous n'étions que deux garçons à la maison, ce n'était pas une simple curiosité qui m'incitait à la regarder faire pipi, mais un trouble nouveau et merveilleux. A cette fin, je veillais à l'emmener au

jardin. Un jour, son père, l'oncle Manos, nous surprit. Il me corrigea avec sa ceinture. Pour la première fois, je pris conscience qu'il fallait dissimuler certains sentiments agréables que l'on appelait des "péchés". L'année suivante, un matin où les femmes baignaient Yannis dans le tub, je m'aperçus que Polli regardait son zizi et je lui lançai un balai en pleine figure. Elle faillit avoir un oeil arraché. L'oncle Manos m'administra une nouvelle correction. "Pourquoi le péché se trouve-t-il toujours du même côté ? " songeais-je en comptant les coups de ceinture.

A la maison, on parlait sans cesse du port de Tchesmé, situé en face de Chio sur le littoral turc, et vidé de tous ses Grecs depuis l'exode de 1922. Tante Erophili - quand elle n'était pas alitée - revêtait de longues et superbes robes avec des parements de dentelle. Fine, svelte, les yeux tristes, l'air toujours grave, elle gardait la clef du "coffre aux archives". Les cinq femmes de la maison venaient régulièrement s'installer tout autour. Lorsque tante Erophili l'ouvrait et en extirpait les fameux "titres de propriété", elles étaient toutes prises d'un sanglot silencieux. Elles pleuraient en choeur le paradis perdu de Tchesmé, pourtant si proche. L'une évoquait la maison, l'autre la melonnière, la troisième les jours heureux du passé...Puis elles ouvraient la fenêtre - qu'elles tenaient sinon toujours fermée -, elles regardaient à tour de rôle la côte turque, distante de quelques milles marins, un peu plus au sud le port de Tchesmé. "Viens, Mikis, je vais te montrer - me disait grand-mère Stamatia -, tu aperçois ces maisons à l'horizon ? Eh bien, la dernière, tout au bout, c'est la nôtre. Au bord de la mer. Qui peut bien posséder aujourd'hui la barque de ton grand-père ?' La tante Phrosso, dotée d'une belle voix de soprano, forçait un peu plus que les autres sur les lamentations. Elles se signaient avec

un ensemble parfait. Grand-mère commençait à se prosterner, tête contre terre. Marigaki allait chercher l'encensoir. Elles s' alignaient devant l'iconostase et, tout en continuant plaintes et vociférations, elles entonnaient un cantique à la Vierge... "Tout cela est bien étrange, me disais-je. Incompréhensible même." Je regardais tour à tour les icônes, le coffre aux archives, les cinq femmes qui mêlaient pleurs et chants tout en braquant leurs yeux, par la fenêtre, sur leur maison et leur jardin perdus. Un jour où j'étais tombé malade, on me raconta l'histoire de l'icône miraculeuse de l'archange Michel. A l'époque du joug ottoman, on l'avait retrouvée dans le port de Chio. Quel miracle ! Dieu l'avait préservée, réservant sa bénédiction à l'auteur de la découverte. Pendant ma fièvre, on me faisait embrasser l'icône. Puis on la glissait à demeure sous mon oreiller. Depuis lors, à chacune de mes maladies, la guérison ne vint ni des médecins ni des remèdes, mais de l' archange Michel aux ailes d'or et au regard si mélancolique. Tante Marigaki allait rester auprès de nous jusqu'au fin fond de sa vieillesse, de même que grand-mère Stamatia, l'archange Michel et les autres icônes de notre chapelle ardente. Encore un miracle. Je devais à mon prénom un privilège unique : l'archange Michel, mon saint patron, s'était chargé exclusivement de moi. Au moment où j' écris ces lignes, l'icône trône toujours sur la cheminée de ma maison

Mon grand-père maternel mourut dans des circonstances assez étranges. Lors de notre séjour à Mytilène, nous passions l'été à Varia, un faubourg champêtre de la capitale de l'île. On y louait une maison à un étage, au bord de la mer. D'autres parents venaient nous y rejoindre. Tous étaient des micrasiates, du côté de ma mère. Les Issigonis, de Smyrne, et les Antovic, d'ascendance autrichienne. Sous l'empire ottoman, un officier de la marine autrichienne, se

trouvant à Chio, y avait épousé une Grecque. Ces Antovic étaient riches. L'exode de 1922 les avait complètement dépouillés. Comme les princes russes au lendemain de la révolution bolchevique, ils étaient devenus chauffeurs de maître. Tel était le cas de l'oncle Antovic. Dans la décennie 1950, il conduisait la voiture du directeur du collège américain d'Athènes. Son frère enseignait la musique à Mytilène. Un original, selon tous ceux qui l'ont connu, mort dans la pauvreté et l'oubli. Il semble qu'il ait été un grand pianiste, à l'instar de ce Farantatos dont il avait été l'élève.

Les deux familles s'allièrent donc quand le frère de ma mère, l'oncle Antonis, épousa une fille Issigonis - la tante Stassa. Pendant ces étés à la campagne, nous vivions dans un climat de fête perpétuelle : banquets, danses, excursions, baignades. Le soir, on s'allongeait tous sur l'herbe, près des roseaux, sous les étoiles. On observait le ciel embrasé de l'été, la conversation déviait invariablement sur les étoiles et les constellations. L'étoile polaire, Véga, Vénus, Mars permettaient de mêler astrologie et mythologie grecque sur un fond de cigale, de coucou et de mer bruissante. On était réveillé par le soleil. Il surgissait des montagnes de Turquie. On courait en groupe à la mer. Entretemps, les domestiques nous avaient préparé le petit déjeuner. Ce terme de domestiques résonne peut-être étrangement. A l'époque, les maisons bourgeoises ignoraient les bonnes ou les femmes de ménage. Elles ne connaissaient que les domestiques, les rémunéraient en leur assurant le gîte et le couvert (les reliefs des repas) et ne se privaient pas de les battre à la moindre occasion. On les enfermait aussi dans des caves humides "pour leur apprendre à ne pas voler", "à ne pas manger en cachette", "à ne pas regarder dans la rue". Nous avions donc, nous aussi, nos "domestiques". A cette

différence près qu'elles étaient des réfugiées venues avec toute la famille: ma mère les considérait comme ses filles. J'étais élevé par Samarina et je ne la distinguais pas de maman.

Un soir, quand tout le monde s'était endormi, j'ai vu parmi les roseaux "la Chose". Mieux vaut dire que je l'ai sentie. Depuis, "la Chose" ne m'a pratiquement pas quitté. Sous l'Occupation, à Tripolis, j'ai encore vivement éprouvé sa présence. C'est pourquoi j'allais me coucher tôt. Je soufflais ma bougie et peu à peu, grâce au rêve et à l'imagination, je m'abandonnais dans ses bras. Quand j'étais en grand trouble - peut-être en raison de la puberté - mon système nerveux devenait le "récepteur" d'ondes analogues aux signaux émis en morse par les bateaux qui parcouraient l'Egée. Les "tac-tac" résonnaient dans ma tête, amplifiés à l'extrême, et selon ma tension nerveuse du moment, la longueur d'onde des vibrations changeait tout comme la fréquence ou la nature même de l'émetteur. Parfois, au lieu de morse, je captais de la musique. Au sortir de ces nuits blanches, j'avais généralement de la fièvre, maman me glissait l'icône de l'archange sous l'oreiller...Une nuit, à Mytilène, mes parents, s'étant levés, s'aperçurent de mon absence. Une battue fut organisée pour me retrouver. Lorsqu'on me découvrit parmi les roseaux, quelqu'un m'interpella en déformant sa voix : "C'est le croquemitaine !", histoire de m'effrayer. Depuis, la peur s'est emparé de moi chaque fois que je me suis retrouvé seul dans l'obscurité. "La Chose" n'avait plus un côté surprenant mais menaçant. Bien souvent, quand elle s'est manifestée, elle prenait des traits horribles, comme cette nuit de 1939 où elle a jailli devant mes yeux, dans une forêt proche de Chryssovidi, en Arcadie : je croyais voir Frankenstein en personne...

Les années 1927-1929 allaient être décisives pour moi, c'est-à-

dire quand j'étais âgé de 2 à 4 ans. Ce fut, comme je l'ai dit, lors de ces étés passés à Varia, dans l'île de Mytilène, que "la Chose" m'a été révélée sous sa première apparence. Elle m'aidait, la nuit, à me sentir léger. Je perdais toute notion de pesanteur. J'étais surpris par ce que je voyais : mes parents et les autres membres de ma famille respiraient en cadence, mais immobiles, les yeux fermés. Je les observais d'une certaine hauteur, disons environ dix mètres, une hauteur suffisante pour combler le vide entre la terre et les constellations. Les journées, je les passais à la mer. J'explorais les rochers couverts d'une végétation marine, de bernicles et autres coquillages. Des crabes logeaient dans les anfractuosités ; ils avaient des pinces énormes, redoutables. Je m'étais familiarisé avec eux, je n'en avais pas peur. Je vagabondais presque toujours seul Du rivage, ma mère, la servante ou grand-père me surveillaient du coin de l'oeil. Quand l'"Alberta" se profilait au large, c'était un autre émerveillement. Une mer d'azur à perte de vue, jusqu'à la côte turque, et ce paquebot apparu comme par magie au sud, tout blanc, et qui mettait le cap sur le port de Mytilène. De temps à autre, des voiles blanches de caïques lui faisaient une escorte qui ajoutait à la féerie du spectacle. La nuit, j'avais donc les constellations, les roseaux, "la Chose". La journée, j'avais la mer, les rochers, un paysage infini perçu à travers l'eau limpide. Et une fois par semaine, l'apparition du paquebot blanc à l'horizon, contraste mélodieux avec le bleu indigo de la mer. Dans de telles conditions, le monde des adultes me laissait indifférent. Et comme je n'avais pas d'autre compagnon de mon âge, je vivais en enfant unique, reclus dans un monde qui n'appartenait qu'à moi.

Un jour, on loua en ville une Ford pour faire une excursion. Bien nous en prit ! Sur le chemin du retour, des brigands nous

tendirent un guet-apens. Le rapt du fils de Lindbergh, aux Etats-Unis, venait de défrayer la chronique. La vogue du kidnapping avait atteint Mytilène. J'eus le temps d'apercevoir nos assaillants, alors qu'ils nous guettaient, l'arme au poing. Dans leur figure barbouillée de suie, leurs yeux ressemblaient à de petites ampoules électriques. L'un de nous s'écria: "Cachez l'enfant !" En un tournemain, je me retrouvai coincé entre les cuisses de tante Erophili. Je sentis d'abord une odeur de lavande. Puis, peu à peu, une odeur plus insolite qui finit par me donner la nausée. J'allais me dégager, protester, quand tante Erophili resserra les tenailles de ses cuisses en m'y enfonçant la tête d'une main. Les brigands voulaient procéder à une fouille soigneuse. Ils étaient sans doute au courant de la présence d'un enfant à bord du véhicule. Ma capture leur permettrait d'exiger une bonne rançon. Pour éviter pareil drame, les occupants s'employaient à offrir ce qu'ils avaient sur eux, qui ses bijoux, qui une liasse de billets. Mon père leur remit son portefeuille. Mais eux, sans dédaigner ce butin, continuaient à inspecter la voiture. Les cuisses et l'odeur de tante Erophili devenaient un cauchemar, j'étais sur le point de suffoquer, de crier. A cet instant précis, une détonation retentit. L'auto venait de redémarrer en trombe. Prenant son courage à deux mains, le chauffeur avait décidé de risquer le tout pour le tout. Les candidats kidnappeurs déchargèrent leurs fusils. Une balle atteignit le chauffeur au bras. Malgré l'hémorragie, il réussit à nous ramener sains et saufs à la ville. Mon supplice olfactif avait pris fin. Un autre commençait. Tout le monde cherchait à m'embrasser, à me caresser. "Le pauvre petit en a réchappé !" s'exclamait-on, sans même s'occuper du courageux chauffeur qui se vidait de son sang et finit par s'évanouir. On le transporta à l'hôpital. Les gendarmes se

lancèrent aux trousses des brigands et les arrêtèrent. Je me souviens même de leur procès. Je fus frappé par leur air candide, sympathique. J'appris bien plus tard - à l'âge où je commençais à élucider les secrets du pouvoir - qu'ils avaient été copieusement battus.

Comme il était naturel après avoir vécu ces expériences, j'étais persuadé que je pouvais voler comme les oiseaux ou vivre dans la mer comme les poissons. Personne n'aurait pu m'ôter cette certitude de la tête. En mon for intérieur, je m'étonnais : pourquoi n'étais-je pas capable de rester la tête sous l'eau, dans un creux du rocher, avec mon ami le crabe rouge ? J'étais obligé de la ressortir à chaque instant pour prendre une gorgée d'air. Je me sentais vraiment vexé quand le crabe me fixait ironiquement de ses petits yeux ronds. Mes proches avaient dû flairer quelque chose, car leur surveillance redoublait. Un soir où mon grand-père et moi nous étions juchés sur le mur du jardin et regardions la mer tandis que les autres se baignaient, il me vint subitement l'envie de m'envoler comme un oiseau. Le mur mesurait deux mètres de haut. Il surplombait le chemin qui nous séparait de la plage de deux autres mètres. Ce qui représentait au total une hauteur de quatre mètres. "Grand-père, lui annonçai-je, viens, on va voler jusqu'à la mer !" Avant qu'il n'ait eu le temps de réagir, j'écartai les bras comme deux ailes et me précipitai dans le vide. Je me cassai le bras droit. Il semble que, de son côté, mon grand-père avait également sauté : on le releva avec une fracture de la jambe droite. On m'emmena à l'hôpital, on me mit le bras dans le plâtre. Grand-père, alité dans une maisonnette qui jouxtait la nôtre, dépérissait. On m'exhortait à le supplier de s'alimenter, de boire un peu de lait. Il me considérait de ses yeux grands ouverts puis fondait en larmes. Il était rongé par le remords de m'avoir laissé "m'envoler"

et récolter une fracture. Finalement, il refusa net d'absorber quoi que ce soit, à part quelques gorgées d'eau. Il s'éteignit paisiblement comme un oiseau, déclenchant à son chevet un concert d'imprécations et de lamentations. "Qu'a donc grand-père ?" m'inquiétai-je. Quelqu' un lâcha alors la formule magique : "Il est mort ". Je n'en compris pas tout de suite la signification car les amis que je fréquentais - "la Chose" et les crabes - n'avaient rien de commun avec les humains, ils ne passaient pas leurs journées à bavarder et à gesticuler pour se coucher et ne plus bouger comme grand père, le soir venu. Au fond, sans m'en rendre compte, j'étais un petit criminel. J'étais très précoce. Et je crois que ma famille, dans son ensemble, ne put réprimer à mon égard une sorte de frisson, de sentiment glacé. Telle est l'étrange fin que connut mon grand-père maternel. Il allait fêter ses soixante ans.

Dans l'intervalle, l'oncle Antonis avait été affecté au consulat de Grèce à Alexandrie, en Egypte. Quand il revint au bout d'un an, en 1929, il décida qu'on ne devait plus m'appeler Michalis. C'était un prénom grossier, provincial, plébéien. Il proposa celui de Mikis, plus chic, "civilisé", bref, européen. Mickey Mouse ne faisait-il pas un tabac aux Etats-Unis ? Ainsi suis-je resté affublé de ce prénom de Mikis, véritable travers dont je ne suis jamais parvenu à me débarasser malgré tous mes efforts. Michalis était bien plus beau. Sans compter que j'ai grandi avec l'archange Michel - ou Michalis - sous mon oreiller.

Michael

L'oncle Antonis nous ramenait d'Egypte une autre surprise de taille : un GRAMOPHONE ! Un gramophone étonnant que l'on remontait à l'aide d'une manivelle et dont le haut-parleur était incorporé dans la mallette. Il était en bois revêtu d'une fine couche de cuir gris. Trois albums l'accompagnaient. Deux petits avec des disques normaux,

un grand avec des disques "format géant". Il s'agissait bien sûr de 78 tours. Ils étaient lourds, épais, se cassaient facilement. Au centre l'étiquette rouge, avec le chien qui écoute "La voix de son maître" qui sort du pavillon. Certains disques avaient une étiquette verte ou bleue. Une pure magie. On devait constamment changer les aiguilles, sinon le disque jouait faux, c'était affreux lorsque l'aiguille commençait à crisser, dénaturant l'orchestre et la voix. Je me souviens du soir où l'on mit "Le beau Danube bleu". Les violons remplissaient l'air de leurs ailes magiques. Papa saisit maman par la taille et l'entraîna dans un tourbillon, sur la terrasse de la villa. Je devins bientôt l'opérateur exclusif de cet engin diabolique. J'essuyais soigneusement les disques, je tournais la manivelle, je posais délicatement la tête avec l'aiguille pour éviter de rayer, et c'était parti...Les couples, autour de moi, se mettaient d'emblée au rythme. Dans le cas d'un charlestown ou d'un fox-trot, c'était du délire ! Ils sautaient, trépignaient. Alors que la valse imposait un climat noble que seul mon père troublait. Il affectionnait les pirouettes imprévues, voulait étourdir sa "dame", autrement dit maman qui lui échappait souvent en protestant "Mais Yorgos, tu es fou..." Avec le tango, les couples cessaient de parler, se serraient joue contre joue. A nouveau, seul mon père risquait une "figure" en lançant une jambe entre celles de sa partenaire qui ne pouvait que répéter : "Yorgos, tu es fou..." Après le repas, on mettait des chansons. Parmi les airs les plus rythmés, je me rappelle : "Allô! allô! - s'il vous plaît - Mister, dîtes-moi, qui êtes-vous..." Ou encore : "Ah, mon petit rouget !" Parmi les rythmes lents : "Viens, mon garçon, réveille-toi, viens dans mes bras..." que reprenaient en choeur tous les convives.

Le premier album ne comportait que des disques de musique de danse. Tous les succès de l'époque, les airs de jazz. Le second, la musique viennoise, "La Veuve joyeuse", les valses de Strauss et des chansons grecques. Le troisième, des airs d'opéras italiens, "Norma" de Bellini. De 1929 à 1943 je n'ai pratiquement jamais cessé d'écouter ces trois albums. Sous l'Occupation, ce répertoire a été complété par l'"Introduction" de la "Cavalleria rusticana", le drame lyrique de Mascagni, et par le concerto pour deux violons de Bach. Un jour, un parent de ma petite amie Elli, à Tripolis, m'emprunta l'album de jazz pour une soirée dansante. Au bout de plusieurs mois, je voulus aller le récupérer chez lui, à Sépolia. Je tombai pile sur son enterrement ! J'ignorais que ce garçon était membre de la milice collaborationniste. Il venait d'être tué par des résistants au cours d'un accrochage survenu dans les environs. Troublantes circonstances : j'étais moi-même membre de la résistance à l'époque. Quand j'appris ce qui s'était passé, quand je le vis au milieu du salon entouré par les siens en larmes, comment aurais-je pu réclamer mon album ? Je perdis ainsi le précieux recueil de tous les airs qui m'avaient bercé, formé, imprégné l'esprit pendant 15 ans. Je ne saurais dire tout ce que je leur dois sur le plan musical...

Jusque là, on a pu s'en rendre compte, je n'avais aucun contact avec la réalité. "Bon, dira-t-on, vous n'aviez après tout que quatre à cinq ans !" Certes. Mais certains facteurs objectifs dont je vais parler maintenant contribuèrent à me faire prendre conscience du monde environnant. A commencer par les fréquentes mutations de mon père, de ville en ville. Avant même que j'aie pu m'acclimater à mon nouveau milieu, il nous fallait faire nos valises. Le quartier, les enfants, les gens, les us et coutumes,

notre toit, l'école, mes maîtres : tout changeait pour un nouveau bail. Dans ces conditions, le foyer familial constituait mon refuge, mon univers exclusif. J'avais heureusement le gramophone. J'avais aussi les récits de mes parents. Ma mère me parlait sans cesse de Tchesmé, la patrie perdue d'Asie Mineure. Mon père, de son côté, m'évoquait la Crète, son village de Galata, les personnages de sa mère et de sa grand-mère. Chaque matin, quand j'allais les retrouver au lit pour m'allonger entre eux, il brodait - c'est le cas de le dire - sur les motifs colorés de la grande tapisserie qui était accrochée au mur d'en face. Elle représentait une tour du moyen-âge au seuil de laquelle le prince dit adieu à sa dame à l'heure de partir pour la guerre ou pour la chasse. Tout autour, des serviteurs, des hommes d'armes, des suivants, des chevaux, des chiens, des trompettes...Chaque matin, mon père inventait un épisode de la vie du prince, m'éclairait ses rapports avec la société de son temps, ses problèmes, sa situation familiale, ses projets. Même beaucoup plus tard, pendant notre séjour à Patras, j'ai continué à rejoindre mes parents au lit. Et je me souviens qu'à Pyrgos - j'étais alors en quatrième - je prenais à côté de maman la place de papa quand celui-ci s'absentait. A Tripolis, j'étais déjà un homme, je dus renoncer à ces rendez-vous matinaux.

Je me plaisais aussi dans la compagnie des meubles familiers : le chiffonnier, le buffet, les éléments du salon, la table, la commode (je l'ai encore à ma maison de campagne de Vrachati, elle y pourrit au milieu de tonneaux). Avec, évidemment, une prédilection toute particulière pour la bibliothèque aux quatre portes vitrées. Quand approchait le jour d'un nouveau déménagement, mon père se vouait à une tâche herculéenne. Il confectionnait lui-même d'

énormes de caisses à l'aide de planches qu'il avait numérotées en fonction de leur contenu. Il les clouait seul et y entassait tout ce qui composait les biens du ménage, mobilier, vaisselle, ustensiles de cuisine, linge de maison, effets personnels, livres, rideaux, etc. Chaque caisse avait une attribution consacrée. L'ensemble de cette opération pouvait durer un mois. Quand le jour du départ arrivait, des débardeurs venaient charger les caisses sur un camion qui les emmenait au port - Mytilène, Syros, Le Pirée, Prévéza, Argostoli, Patras selon le cas. On les déchargeait sur le quai, devant le bateau. Nous suivions d'un oeil inquiet la grue qui soulevait chaque caisse, arrimée par des cordages, avec le précieux contenu que nous devinions. A un certain moment, la caisse s' immobilisait dans le vide, au-dessus du quai. Elle grinçait. Quelque chose en moi se fêlait car je savais que mes bons compagnons mobiliers allaient souffrir dans la cale. A l'arrivée, le même film se déroulait à l'envers : bateau-grue-quai-camion-nouvelle destination. Et comment rendre compte de ce que représentait à l'époque le simple trajet Prévéza-Ioannina ? La route se résumait à un chemin de terre semé de trous et d'ornières. Le camion ouvrait la marche. Nous suivions avec la Ford, en nous demandant à chaque cahot si tout n'allait pas chavirer devant nos yeux. Pourtant, sitôt que nous êtions rendus à notre nouveau logement, chaque chose reprenait sa place comme par enchantement. Je revois mon père déjà à pied d'oeuvre pour déclouer les caisses. Il range soigneusement les planches au sous-sol selon leur numéro, en prévision du prochain départ. Quelle joie de retrouver mes amis comme avant! Chaque déménagement les meurtrit un peu, ils vieillissent avec nous au fil des ans. Voici la bibliothèque installée. Nous ôtons les livres des caisses, nous les disposons sur les rayons selon une hiérarchie

bien établie. Au centre, tranchant sur le reste, le bataillon serré des volumes de la Grande Encyclopédie Elefthéroudakis. Reliure de cuir rouge dont le dos est orné de motifs dorés. Puis la collection d'ouvrages aux couvertures cartonnées et bariolées: Les grandes religions - Faust - l'histoire de la musique - un titre de Renan - l'oeuvre complète de Shakespeare. Suit la série des classiques Papyrus à couverture blanche. Les tragiques traduits par Gryparis. Un recueil de Solomos, écarlate. Toute une série bleue : les oeuvres de Palamas. Quand nous arriverons à Tripolis, notre fonds s'élèvera à quelque deux mille volumes. Je tenais un cahier où j'enregistrais les livres que je prêtais à mes camarades, le plus souvent en les harcelant car je tenais à communiquer mes passions. J'ai conservé ce cahier à défaut des livres qui y sont marqués; sans compter ceux que j'ai égarés par des prêts intempestifs, ils ont, pour la plupart, été volés à la maison familiale de Galata, en Crète. A l'époque, elle n'avait pas été restaurée. Elle était dans un tel état de délabrement que mes parents allaient passer la nuit sous un autre toit. On y entrait donc comme dans un moulin. Seuls subsistent quelques tomes de la Grande Encyclopédie, un ou deux ouvrages très précieux ayant appartenu à mon grand-père - un recueil de Byron et un essai sur la Révolution française. Nous possédions un nombre incalculable de ces éditions fabuleuses du siècle dernier. Nous les lisions de préférence l'hiver, quand la nuit tombait tôt, à la lueur de la lampe à pétrole. Sous l'Occupation, nous prenions un livre pour aller nous coller contre le poële à bois.

J'avais aussi la passion des timbres. Pour leurs coloris, leurs caractères insolites, la richesse de leurs illustrations. Je les nettoyais soigneusement, les mettais à tremper puis à sécher. Enfin, je les collais sur mon album, par pays et par série. Les timbres étant

une invitation au voyage, Jules Verne permettait de la concrétiser. "Cinq semaines en ballon", "Le Tour du monde en quatre-vingts jours" et "Vint Mille Lieues sous les mers", illustrés par de magnifiques gravures, m'ont fait explorer tous les recoins de la planète, et je m'aidais au besoin de l'Atlas ou de la Grande Encyclopédie pour établir des repères. Grâce à ces conquêtes, je n'éprouvais plus le besoin de "la Chose" pour m'envoler, gagner le grand large. Si je courais rejoindre les autres gosses du quartier, c'était plutôt pour satisfaire l'envie purement physique de lutter, cogner, m'exercer, m'éreinter. Je plaquais subitement une partie au beau milieu, malgré les protestations des autres, et j'allais rejoindre mes timbres. Ma mère ou la servante m'apportait mon goûter: une tranche de pain saupoudrée de sucre ou imprégnée d'huile d' olive. Je me plongeais dans mes devoirs ou dans mes rêves. J' attendais le retour de mon père pour qu'il s'occupe de mes écorchures. J'en récoltais en permanence aux genoux, aux chevilles. Il y passait de l'eau oxygénée, de la teinture d'iode, puis une pommade blanche qui embaumait. En retour, je lui posais des colles : où se trouvait la Nouvelle Calédonie dont les timbres étaient bizarrement allongés, ou le Tanganika aux fauves redoutables ?

Les autres garçons du quartier me témoignaient généralement de l'hostilité. J'étais une sorte d'immigrant intérieur, simplement de passage, ayant un drôle d'accent (les habitants de Ioannina rigolent en entendant ceux de Mytilène, ces derniers se moquent du parler des **Céphaloniens** et ainsi de suite...). Cette attitude s'expliquait. D'abord, mon père était "un monsieur" - le directeur de la préfecture. Ensuite, ma mère me tenait toujours très soigné. De quoi me faire mal voir de mes petits camarades. Inversement, j'avais des difficultés à comprendre leur langage, leurs tournures,

jusqu'à leurs pensées. Chaque ville -chaque quartier même - avait ses coutumes, ses jeux, son code verbal, ses règles de conduite. D'où,chez moi, un sentiment qui était plus que de l'embarras : j' avais l'impression d'être ridicule. Les autres s'en rendaient compte, se moquaient de moi. Ils raillaient tout ce que je faisais. Finalement, au bout de deux à trois semaines, ils m'admettaient dans leurs jeux. Mais en me reléguant à la dernière place. De tout cela, je ne disais jamais mot à mes parents, j'en avais honte. Je me sentais stupide, laid, emprunté face aux autres gosses qui se comportaient en propriétaires et en maîtres. Le quartier leur appartenait, tout comme le langage qui s'y parlait, la façon de jouer, de blaguer entre eux. J'étais l'éternel étranger: j'étais l'Athénien à Ioannina, l' Epirote à Argostoli, le Céphalonien à Patras, etc.

Mon premier quartier, ce fut celui de Michael Voda à Athènes. J'étais alors âgé de 5 ans. Les gosses y avaient cet air qui distingue les habitants de la capitale. J'étais, pour mon malheur, provincial à double titre: je débarquais de Mytilène après avoir fait un bref séjour à Syros. Il y avait toujours parmi eux "une gosse tête" ou un "caïd", le plus agressif et méchant. Quand je le dépassais à la course, il me faisait un croc-en-jambe. Il ameutait les autres contre moi. J'étais alors saisi de spasmes, de sanglots, et de honte je m'enfuyais à la maison. Ce qui me contrariait le plus, c'était de voir ce crétin courir devant moi en balançant sa tête à droite et à gauche comme un automate. Ce mouvement n'avait aucun rapport avec le rythme de la course et, je ne sais trop pourquoi, j'en étais déconcerté. Je haïssais ce gamin, cette tête qui s'obstinait à battre contre la mesure et me répugnait. Je lui avais bien souvent demandé de ne pas courir devant moi. Mais lui - de propos délibéré - me dépassait en me poussant et

menait la course en me bouchant l'horizon de sa grotte tête de poupée désarticulée. Un jour, je n'y tins plus. Cette tête m'obsédait. Je rammassai un gros caillou et l'en frappai. Je vis le sang jaillir, tacher le caillou, ma main, ses cheveux. Le gamin s'écroula. Je courus à la maison, m'enfermai dans la salle à manger, escaladai le buffet et restai tapi dessus. Mon père rappliqua en compagnie de gendarmes. Il dénoua sa ceinture et m'en menaça. Pour finir, je reçus une bonne correction, ma victime alla à l'hôpital et avait eu plus de peur que de mal. Sur ces entrefaites, mon père fut muté en Epire. C'était une chance. Je quittais sans regret un quartier qui avait failli faire de moi un assassin de cinq ans.

Le nouveau poste de mon père était une promotion. A Athènes, Vénizélos était au pouvoir depuis 1928. Un membre de son entourage, peut-être au courant des convictions libérales de mon père, était-il intervenu ? Toujours est-il qu'il reçut à cette occasion le rang le plus élevé qu'il ait jamais eu dans sa carrière, celui de directeur général adjoint de la province d'Epire. Sa rémunération était relevée en conséquence. Notre logement, les repas, nos habits, les réceptions les festivités, les excursions et les honneurs du pouvoir ! Ioannina, chef-lieu de l'Epire, allait devenir pour moi le théâtre d'évènements décisifs : j'y fis la connaissance de mon grand-père Michael, le Crétois, quand il vint résider un temps chez nous ; mon frère Yannis naquit en 1932; et enfin, j'y fis un célèbre pipi sur les genoux de Vénizélos, le Premier ministre grec en personne...

Cette période fut également marquée par l'école communale et le catéchisme, la communauté juive de Ioannina, le lac et l'île qui agrémentent cette ville, les neiges d'un hiver rigoureux, la chasse, l'anguille rôtie dans l'argile, les excursions en montagne, les villages, les paysans de la région. Mon père, gros mangeur à l'époque,

n'était pas seulement impressionnant par sa corpulence mais aussi par sa taille. Il atteignait 1 mètre 80, portait une épaisse moustache noire. Il m'apparaissait comme un vrai géant. A ses côtés, je n'avais peur de rien. J'étais convaincu qu'aucun autre homme ne lui était comparable. Jusqu'au jour où je découvris dans le salon un géant qui le dépassait en hauteur, qui avait de longues bacchantes blanches, portait un gilet d'où pendait la chaînette en or de sa montre, et des chausses prolongées par des guêtres grises.

- C'est lui, Michalis ? demanda-t-il de son accent crétois chantant.

Ma mère se hâta de m'ordonner :

- Baise la main de ton grand-père, Mikis !

- Qu'est-ce que c'est ce que cette histoire ? s'étonna mon grand-père avec humeur. Vous l' avez bien baptisé Michalis ? Eh bien, je l appellerai Michalis. Viens donc, mon p'tit Michalis.

Je le regardais craintivement. Le grand-père que je connaissais avait un tout autre aspect. Il était plus petit et s'il avait, lui aussi, de longues moustaches blanches, elles retombaient, alors que celles-ci se redressaient en croc. Je n'eus pas le temps de reprendre mes esprits, l'intrus m'avait déjà empoigné pour me soulever au-dessus de sa tête.

- Nous allons voir si tu seras digne de notre lignée. Dis-moi, tu seras un vrai Crétois ?

Quant à mon père qui assistait à la scène, c'était la première fois que je le voyais prendre une telle attitude devant quelqu'un. C'était des "vous" à n'en plus finir. Je l'entendis peu après, lui qui fumait comme un sapeur à l'époque, exhorter maman :"Surtout, cache les cendriers. Papa me défend de fumer en sa présence". Sitôt

que grand-père se montrait, mon père sursautait comme sous l'action d'un ressort pour lui demander : "Vous désirez quelque-chose, père ?" Et "père" restait sombre, sourcilleux, taciturne. Il avait des habitudes que nous étions tenus de respecter : se réveiller, se laver, fignoler ses moustaches devant le miroir, s'habiller, brosser son pantalon, son gilet, sa veste -les servantes s'escrimaient à faire reluire ses chaussures (heureusement, à Ioannina, en raison du rang et du traitement de mon père, nous en avions deux)- puis boire son café dans la salle à manger, toujours sans sucre, coiffer son feutre gris, se poster à nouveau devant le miroir de l'entrée, saisir sa canne marron foncé et descendre le perron sans dire un seul mot. Nous habitions à l'époque en face de l'Ecole Sossimaia, dans le centre ville, grand-père aimait flâner dans les rues, saluer des connaissances en soulevant discrètement son feutre, s'installer toujours au même café, près du palais du gouverneur, pour y parcourir la presse locale et athénienne.

Maintenant que grand-père séjournait chez nous, papa rentrait toujours à l'heure du travail. Il parlait bas quand il devinait sa présence dans le salon ou la salle à manger. Il allait à la cuisine, recommandait à maman de ne pas oublier de tracer sur la purée, avec la fourchette, la forme de l'île de Crète : "Il en sera ravi", lui disait-il en l'entraînant à la dérobée comme si son père aurait pu se formaliser d'une telle familiarité conjugale.

Dans ces conditions, il était naturel que je prenne notre hôte en grippe. Ce grand-père me déssaisissait, l'un après l'autre , de mes privilèges. On le servait en premier, on veillait sur lui comme s'il se fût agi d'un enfant - de moi, en d'autres termes! Lui, de son côté, se bornait à me lancer le matin : "Comment vas-tu, Michalis, aujourd'

hui ?" Et c'était tout pour le reste de la journée. Après le déjeuner, quand il faisait sa sieste dans le fauteuil et ronflait, mon père marchait sur la pointe des pieds, se répandait en "chut !" de tous les côtés, à croire que la maison était devenue un cimetière. Puis grand-père se réveillait, consultait sa montre-gousset et déclarait machinalement : "J'ai trop dormi". Il allait à la cuisine se débarbouiller, maman lui tenait la serviette toute prête. Et quand il était à nouveau ressorti pour une balade, la maison retrouvait alors son rythme ancien, on y entendait à nouveau des éclats de voix, le rire des servantes dont j'aimais pincer les fesses douces et dodues.

Tout le monde avait compris, d'après les titres des journaux qu'il achetait, que Michael Théodorakis, père du gouverneur adjoint, était un antivénizéliste. Il éveilla donc rapidement l'attention de tous les adversaires politiques de Vénizélos, lesquels devenaient chaque jour plus remuants et provocants à mesure que la date des élections se rapprochait. "Il me compromet, confiait secrètement papa à maman, mais comment le lui faire comprendre ? Il serait capable de renverser la maison par ses cris..." De fait, un jour, à midi, je compris pour la première fois ce que ça voulait dire, un grand-père crétois.

"Ecoute, Yorgos, se récriait-il hors de lui à l'adresse de mon père qui gardait la tête penchée, ce Belzébuth est la ruine de la Grèce! Il constitue un outrage à l'Etat, une offense à notre chère patrie, la Crète. Et toi, tu auras droit à ma malédiction éternelle si, transgressant nos plus saintes traditions familiales, mû par la crainte ou par une sotte ambition, tu oses céder face à cet impudent dont je ne veux même pas proférer le nom..."- "Je vous

certifie, répondait mon père dans son registre le plus doucereux, que je veille uniquement aux devoirs de ma charge. Il vous faut pourtant bien admettre, comme tout autre citoyen, que nous avons pour l'heure un gouvernement Vénizélos..." - "Ne profère pas ce nom ! Je ne veux pas l'entendre, il m'écorche les oreilles !" Le différend se prolongeait ainsi, à un certain niveau, car je dois mentionner que l'un comme l'autre employaient les tournures les plus châtiées de la "catharevoussa", la langue puriste. Quand grand-père était tout gosse, il avait vu son propre père tué par les Turcs. Sa mère s'était retrouvée veuve dans la fleur de l'âge, avec deux orphelins à charge.

La famille des Théodorakis est issue d'un certain Théodoromanolis qui fut, sous le joug ottoman, un célèbre chanteur qui s'accompagnait à la lyre. Il fut un jour convié à animer une fête que donnait l'agha de la région. Des Grecs se présentent et se mettent à danser devant l'agha. Celui-ci ne trouve rien de mieux que de jeter des pois chiches par terre. Les Grecs glissent et tombent les quatre fers en l'air, découvrant leurs dessous puisqu'ils portent la fustanelle, la jupe du costume masculin crétois. L'agha rit à ventre déployé. La nuit, Théodoromanolis lui tend un piège et le tue. Mais en courant se cacher, il perd l'une de ses chaussures, trahissant ainsi son identité. Les Turcs saisissent sa femme et ses enfants, les enferment dans la citadelle de La Canée. Et ils placardent partout un firman ainsi libellé : "Si Théodoromanolis ne se rend pas, sa famille sera décapitée". Que pouvait faire le malheureux ? Il se présenta devant le pacha et eut la tête tranchée. Des années plus tard, l'un de ses fils, à son tour fugitif, se rendit au village de Kambos. D'une stature imposante, il avait un long bâton

et aux villageois effrayés par son seul aspect il déclara sans ambages : "Vous suivez la direction qu'indique mon bâton ? Eh bien, toutes ces terres sont désormais à moi !" Et il s'installa à Kambos.

Pour en revenir à grand-père, lorsqu'il rentra de Constantinople, il s'occupa de la campagne de son neveu en vue des élections au parlement crétois. Il écrivait aux électeurs de la circonscription, faisait à cheval le tour des villages, prononçait de vibrantes allocutions. Très cultivé, il se déplaçait avec toute une bibliothèque. Il étudiait et maniait la langue écrite avec élégance et invention. Pour assurer sa subsistance, il ouvrit à La Canée une boutique de tailleur. Il fut le premier en Crète à pratiquer la coupe "à l'européenne"-ou plutôt "à la franque" , comme on disait à l'époque. Tous les européanisants de la ville devinrent ses clients. Parmi eux, Elefthérios Vénizélos, avec lequel il avait du reste des liens de parenté. "Cousin Michael !" disait l'un. "Cousin Elefthérios !" répondait l'autre. La femme de grand-père - ma grand-mère Aikaterini - descendait des Chalidis, généraux de la révolution crétoise au siècle passé. La mère de Vénizélos était-elle-même une Chalidis. Mais grand-père se trouvait lié à l'homme d'Etat par une double parenté : la soeur de ce dernier avait épousé le frère d'Aikaterini. Le couple eut un fils, Yorgos Spyridakis, qui a enseigné le grec moderne à la Sorbonne. Quand, voici quatre ans, j'ai donné dans la vénérable université parisienne mon oratorio "Axion Esti" avec des choeurs suédois, l'oncle Yorgos était assis au premier rang, ravi. Tout en dirigeant, je lui ai lancé à un moment de la scène : "C'est pour toi que je donne ce concert !" Quand Vénizélos devint pour la première fois président du conseil, en 1909, ce fut mon grand-père qui lui tailla son frac.

L'idylle ne dura guère. Quelques mois plus tard, pour une raison qui m'échappe, des partisans de Vénizélos tuèrent le neveu que grand-père aimait tant. L'affection et les liens de parenté firent alors place à une haine inextinguible. Pétros, le frère de mon père, m'a souvent décrit la scène de la rupture : Vénizélos , alors dans tout l'éclat de sa récente nomination au poste de Premier ministre, se rend à la boutique de tailleur qui était située à proximité de son propre cabinet d'avocat. Il s'attend à des effusions, à des félicitations. Mon grand-père lui jette un regard farouche. Vénizélos feint de ne rien remarquer.

-Salut, mon cher Michael. Je suis venu te commander quelques costumes...

- Je n'ai besoin ni de tes sous ni de ta présence.

- Allons, Michael, laissons de côté les histoires politiques...

- Je te prie de sortir immédiatement de cette boutique et de ne plus jamais y remettre les pieds!

Vénizélos s'exécuta, tout penaud. L'incident s'ébruita rapidement dans La Canée. La plupart des clients de grand-père étaient des vénizélistes. Ils cessèrent de le fréquenter. La pauvreté et la faim s'abattirent sur la famille. Tout cela se passait dans les années 1910-1913.

A la même époque, mon père résolut de devancer l'appel sous les drapeaux pour participer aux guerres balkaniques. Il avait seize ans et fut blessé à la bataille de Bizani. Ensuite, il fit des études de droit. Le diplôme en poche, il entra dans l'administration. Il fut d'abord nommé à Drama, puis en Epire. A ce dernier poste, le préfet Stergiadis eut l'occasion de l'apprécier, et quand celui-ci devint

en 1920 Haut-commissaire à Smyrne, en Asie Mineure, où la Grèce venait de débarquer pour en assurer l'administration sur mandat des grandes puissances, il appela mon père auprès de lui pour en faire son adjoint à Vourla, la ville où il allait bientôt faire la connaissance de ma mère. Jusque là, sous l'influence de son propre père, papa avait toujours professé des opinions royalistes. En Asie Mineure, il devint un ~~partisan~~ fervent de Vénizélos car il vécut de très près, au sein de l'administration, la trahison qui allait déboucher sur la défaite de 1922 et l'exode définitif des populations grecques implantées en Asie Mineure depuis des millénaires. Mais il n'osa jamais avouer à son père ses nouvelles convictions. Il le respectait et n'aurait pour rien au monde voulu le contrarier.

Quand mon grand-père Michael nous eut quittés pour regagner la Crète, Vénizélos débarqua chez nous dans le cadre d'une visite officielle à Ioannina. La maison où nous logions donnait sur le lac. Un beau matin, je m'aperçus qu'il régnait une grande effervescence. Ménage et commissions sur grande échelle, la cuisine sur pied de guerre. Le gendarmerie avait placé un détachement devant notre porte. De bonne heure, les amies de maman expertes dans la confection des courabiehs et d'un halva succulents avaient rappliqué : ces dames du directeur de la gendarmerie, du directeur du trésor public et du procureur étaient plongées dans de fébriles préparatifs Déconcerté par un tel remue-ménage, je m'éclipsai en sautant la clôture au fond du jardin. J'allai au bord du lac pour retrouver la bande de gosses qui vivaient dans la vieille ville. J'étais parti pieds nus pour ne pas éveiller l'attention. A mon retour, vers midi, je trouvais une ville métamorphosée. Les magasins, la plupart fermés, arboraient le drapeau national. La foule s'était massée sur les trottoirs. Je vis poindre au fond de la rue notre

Ford conduite par Vania. Elle était décapotée. Installés sur la banquette arrière, monsieur mon père et un vieil homme moustachu au teint blême saluaient la foule en lui souriant. La voiture se dirigeait vers notre maison. Je courus dans son sillage. Un grand concours de peuple et de gendarmes assiégeait notre porte. Il en jaillissait des vivats. Sans me faire remarquer, je grimpai rapidement le perron. A l'entrée du salon, un homme m'interpella: "Où vas-tu ? Tu ne sais donc pas qu'IL est à l'intérieur ?" Ma mère sortit de sa chambre à cet instant, tenant le poudrier et se pomponnant, une opération délicate et qui la rendait toujours d'une extrême nervosité. "Voyou ! Comment oses-tu ? Pieds nus ! Tu n'as pas honte ? En te voyant dans cet état, le président va penser que nous n'avons aucune éducation. Va vite te débarbouiller et mettre ton beau costume !" "Zut ! me dis-je, ce doit être un autre grand-père venu encore me prendre ma place, accaparer papa. Maman est déjà dans tous ses états. Ça commence bien...Et je vais naturellement manger à la cuisine avec les domestiques pour ne pas désobliger cette vieille baderne !" Je fis malgré tout ma toilette et enfilai ce costume marin ridicule, curieux de ce qui allait suivre. Je fis mon entrée dans le salon. Ils étaient installés dans les fauteuils. Mon père avait cet air emprunté qu'il prenait d'habitude devant grand-père. Il ne lésinait pas sur les qualificatifs choisis. "Monsieur le président, voici l'héritier de la famille, Michael Théodorakis. Il porte le prénom de votre ami..."annonçat-il avec un sourire entendu. Vénizélos me saisit les mains et d'une voix où je croyais entendre grand-père, il me dit en me tapotant la joue : "Nous allons voir si tu deviendras un vrai Crétois à l'image de ton père..." Puis se tournant vers papa : "Au fait, Michael m'en veut-il toujours

autant ? " - " Mais pas du tout ! Que dîtes-vous là, monsieur Vénizélos ? Il était ici récemment, je puis même vous assurer qu'il est devenu l'un de vos fervents partisans !" Je ne pus m' empêcher de penser : "Bigre! voilà papa qui dit de gros mensonges!" Ce "monsieur Vénizélos" m'avait brusquement remis en mémoire la fureur de grand-père quand il s'était exclamé : "Je ne veux pas entendre proférer ce nom !" C'était donc lui, ce fameur Vénizélos? "Eh bien, Mikis, pardon, Michael, me dit mon père, tu vas maintenant aller déjeuner comme un grand garçon, puis tu réviseras tes leçons. Tu peux saluer monsieur le président..." Je fus saisi à l'instant même d'une fureur sacrée envers tous ces intrus qui venaient bouleverser ma maison. Comme j'en avais l'habitude lorsque j'étais convaincu d'avoir raison, je me mis à hurler, à donner des coups de pied, à renverser les sièges et tout ce qui se trouvait autour de moi. Il s'ensuivit une certaine confusion. Interloqué par cet accès, Vénizélos intervint : "Qu'a donc cet enfant ? Il n'a qu'à rester avec nous. Pourquoi ne pas lui accorder cette faveur ?" - "Il n'en est pas question, monsieur le président. Je vais lui administrer une belle correction !" répondit mon père. Et joignant le geste à la parole, il me saisit par les oreilles. Vénizélos se leva pour s'interposer. Il me prit dans ses bras. Il me fit asseoir sur ses genoux. Mais il était trop tard, le mal était fait. Dans ces circonstances exceptionnelles où je me voyais perdre la face et m'exposer à un danger, je sentais aussitôt quelque chose d'humide et chaud entre mes cuisses. Bref, je faisais pipi dans ma culotte. Le chef du gouvernement grec eut sans doute vaguement conscience de ce qui m'arrivait car il me souleva de ses genoux pour vérifier. Quant à moi, je ne demandai pas mon reste. Abandonné de tous, humilié, je m'enfuis dans le jardin et me

terrai dans mon repaire habituel, au poulailler, m'attendant à la fin du monde.

Mon frère Yannis vint au monde dans la première maison où nous avons résidé à Ioannina, rue Mertzou, en face de l'Ecole Sossimaia. Ce n'était pas la première fois que maman restait confinée dans sa chambre. La servante veillait à m'en garder éloigné, dans le jardin ou dans l'autre chambre, parfois même au sous-sol. Ma mère se mit à hurler comme si on l'égorgeait. La servante me rassurait. "Ce n'est rien, ça va lui passer". A Mytilène, elle avait fait deux fausses couches - des garçons - , ce qui explique l'intervalle de sept ans qui me sépare de mon cadet. On m'annonça que j'avais un petit frère. Un oiseau l'avait amené et déposé sur le lit de maman. J'aurais ainsi un compagnon de jeu. Je retins surtout de toutes ces sornettes que plus personne ne s'intéressait à moi. Où étaient passées les gentillesses, les câlineries de mon père ? Sitôt qu'il rentrait du travail, il restait tout le temps penché sur le berceau du bébé qui était bouffi et très laid. Je ne comprenais pas comment tout le monde pouvait s'écrier à sa vue : "Qu'il est mignon ! Tout le portrait craché de son père !" De quelque manière qu'on envisageât la chose, c'était un rude coup pour moi. Hors de la maison, ma position était précaire. Dans la maison, j'avais rétrogradé du premier rôle à celui de figurant. Le pauvre Yannis, jusqu'à ce qu'il devienne adulte et puisse m'affronter sur un pied d'égalité, allait subir de ma part toutes sortes de vexations. Il avait beau être gentil, doux, toujours souriant, il avait beau m'adorer. Je ne lui pardonnerais pas avant longtemps de m'avoir dérobé une partie de l'affection des miens. Je devais, semble-t-il, en avoir grand besoin. Mais cette affection m'a-t-elle jamais fait défaut ?

Quoi qu'il en soit, les choses reprirent peu à peu leur cours

routinier. Avec la nouvelle année scolaire, je passais en dixième. Le jour de la rentrée, j'assitai devant la porte de l'école à une scène - la première du genre - qui se grava dans ma mémoire. Des gendarmes frappaient jusqu'au sang un groupe de paysans et d'ouvriers qu'ils avaient attachés avec des cordes. J'éprouvai alors de la répulsion à l'égard de ces hommes à l'aspect crasseux, misérable, qui crachaient une sorte de bave rouge - leur sang. Le fait est que pas une seconde je n'ai pensé que l'attitude des gendarmes était blâmable. Ils étaient les gardiens de l'ordre, ils symbolisaient le milieu où je vivais. Ne nous suivaient-ils pas à chacun de nos déplacements ? Ne veillaient-ils pas sur moi ? Ne répondaient-ils pas spontanément à nos voeux informulés lorsqu'ils chassaient à coups de pied les mendiants et autres gueux qui venaient nous importuner pour un quignon de pain ? J'étais même le chouchou du directeur de la gendarmerie car je lui mettais son tango préféré sur le gramophone lors des soirées que donnait mon père chaque semaine. Je détestais en bloc les gens du coin, jeunes ou vieux. Les jeunes surtout qui étaient sales, allaient pieds nus, me dépassaient à la course ou au lancer, savaient confectionner des frondes et faire mouche à tout coup, se moquaient de mon air propret, de mes souliers vernis, de mes habits blancs, neufs, "athéniens" pour tout dire.

Une notion bien précise de l'ordre social m'habitait. D'un côté, il y avait notre monde: hauts fonctionnaires et nantis. De l'autre, le monde des misérables qui croupissaient dans les bas quartiers et courbaient le front sitôt qu'ils apercevaient un gendarme. C'est pourquoi du reste les deux premières années de scolarité obligatoire étaient une fiction entretenue en pure perte. Les institutrices pouvaient à grand peine distinguer parmi leurs élèves, une masse

anonyme entassée dans des salles vétustes et exiguës. Tous se ressemblaient, le crâne tondu à ras. La plupart pieds nus, couverts de morve et de puces. Une ambiance si désastreuse qu'on préférait m'en dispenser au moindre prétexte, quand j'étais fiévreux par exemple et que je restais au lit, avec l'archange Michel sous l'oreiller, tandis que grand-mère Stamatia, agenouillée devant les icônes, psalmodiait : "Que les impies fassent silence !" De cette scolarité douteuse, je ne me souviens que du cours de catéchisme. J'y entendais une multitude entonner des cantiques. Très vite, quand on passait au "Notre Père" ou à d'autres prières, je ressentais une profonde mélancolie, un véritable malaise. Et je finis par négliger également l'instruction religieuse. Pourquoi un malaise? dira-t-on. Peut-être parce que la femme chargée du cours prenait une expression hébétée. Affectée et mensongère. Comme si elle communiquait avec Dieu. Je détestais déjà cette ostentation: paraître autre que ce que l'on est. Tout comme je détestais me déguiser pour le carnaval, m'affubler d'une fustanelle, d'un masque, d'autres colifichets pour la fête de l'école. Je refusais ce jeu de dupes : " Je ne suis plus moi. Qui suis-je ?" Et lorsqu'on me forçait malgré tout à me déguiser, je restais à bouder dans mon coin. Les gens m'apparaissaient alors, autour de moi, à travers un voile de tristesse.

En revanche, comme j'aimais la première neige qui venait tout purifier et embellir ! Plus de quartiers et de bicoques misérables ! La ville était métamorphosée en un paysage de légende (pareil à celui de la tour sur la tapisserie de la chambre), les maisons et les habitants revêtaient une splendeur cristalline aux reflets irisés. Aux branches des arbres pendaient des aiguilles de glace dont l'éclat tremblait quand les rayons du soleil hivernal

les caressait. La mosquée était fière de se refléter dans le vaste miroir que formait le lac à ses pieds. Ioannina semblait délivrer une bonne nouvelle : adieu la pauvreté, adieu la misère, adieu la crasse ! Je suis un lieu enchanté. Je me niche au creux des rêves, comme ceux que fait ce petit garçon venu d'ailleurs et qu'à vrai dire je n'ai jamais aimé..." Ces jours-là, les amis de mon père nous apportaient du gibier. Des canards sauvages aux ailes chatoyantes comme s'ils venaient de s'échapper du paradis. Une autre magie. A midi, maman nous disait d'une voix chantante :"Aujourd'hui, nous avons de l'anguille rôtie dans l'argile au menu.". Les deux étés de notre séjour à Ioannina, je les ai entièrement passés hors de la ville, notamment le second où j'étais assez grand pour que mon père me lâche un peu la bride. Il m'envoyait à la montagne vivre sous la tente en compagnie de l'ingénieur départemental. Le site était sauvage, envahi de rochers, de buissons, taillé de profonds ravins. Il se trouvait à haute altitude, du côté de Metsovo. Le jour, j'aidais l'ingénieur à effectuer le tracé des routes, tantôt en tenant une espèce de longue perche, tantôt en transportant ses instruments de relevé. Tout autour, le regard ne butait que sur des massifs imposants. On en était oppressé. Moi qui, avant de venir à Ioannina, n'avais connu que le littoral, j'étais en proie à une sensation étrange, comme si l'on m'avait enfermé dans une enceinte. Cette sensation m'est restée. Et je me souviens de ma jubilation, de l'impression de délivrance que j'ai ressentie le jour où la Ford de Vania est venue me chercher pour me descendre à Prévéza, sur le golfe d'Arta. C'était pendant l'été 1933. J'éprouvais dans ma chair l'approche de la mer. J'allais bientôt être libre à nouveau. Alors que, lors ce séjour en haute montagne, j'avais envie de crier. La nuit y tombait d'un seul coup.

Les manoeuvres allumaient le feu pour le repas. Ils y posaient le chaudron, échangeaient des propos qui me laissaient indifférent. J'aurais voulu partir à l'aventure. L'ingénieur et ses hommes ne m'en ménageaient guère l'occasion. Sans doute avaient-ils la consigne de ne pas me quitter des yeux un instant. J'en concevais une certaine satisfaction :n'étais-je pas un personnage important ? Et j'étais le seul, pour me protéger du soleil, à avoir un casque colonial, comme un major britannique de l'armée des Indes. Je tenais aussi à en imposer à mes compagnons par l'étalage d'un savoir assez déroutant. Acquis bien sûr, grâce à ma collection de timbres. Le Kenya, le Congo, l'Argentine, la Belgique, je les connaissais comme ma poche. Par exemple, je déclarais brusquement avec aplomb: "Au Congo, on ne fait pas la cuisine au feu comme ici." Chacun me regardait alors avec un mélange de stupeur et d'admiration. Je poussais un peu plus mon avantage : "Vous savez, en Jamaïque, les enfants ont des ailes et volent comme des sauterelles." "Bon, mais quand ils grandissent ?" s'inquiétait un manoeuvre. "Ils ne grandissent jamais !" répondais-je précipitamment pour m'éviter un fiasco total. "Et d'où tiens-tu tout cela ?" insistait l'un de ces paysans qui ne s'en laissent pas conter si facilement. "J'y suis allé et je l'ai vu de mes yeux", disais-je d'un ton et d'un regard sans réplique où je mettais tout le mépris et la condescendance dont j'étais capable. Au cours de la journée, tandis que je flânais ou que je leur donnais un coup de main, je m'appliquais à forger dans ma tête l'énorme bobard que j'allais leur débiter le soir pour les épater. Un jour, je découvris leur point faible : c'était la mer ! Aucun de ces paysans ne pouvait même la concevoir : "Tant d'eau ? Mais comment ne se répand-elle pas ?" Ce fut leur première réaction. Ils finirent quand même par admettre qu'elle pouvait porter une

barque. Mais quand j'en vins à leur décrire un paquebot, rien à faire, ils refusèrent tout net d'avaler mon bonimment, ils s' esclaffèrent. Le jour suivant, je me préparais à leur confier que je possédais moi-même un paquebot et que je le dirigeais. Le moment venu, je n'eus pas ce culot. Je leur dis simplement que je m'installais à la proue et que j'arrivais à faire franchir les flots à mon navire, sans dévier de ma route. Ils me harcelèrent de questions embarassantes. L' ingénieur vint alors me sortir de ce mauvais pas en leur expliquant : "Ce n'est pas une question d' âge ou de force physique mais d'adresse. On naît "pilote de navire" c'est ainsi que ça s'appelle. On recrute ces pilotes dès leur plus jeune âge. Ils ont le don et on les prend à bord." Puis il posa sur moi un regard très sérieux, pour m'éviter toute nouvelle moquerie. Il ajouta : "Mikis, tu es éreinté ce soir. Va donc te coucher." Comme je m'éloignais, j'entendis l'un des manoeuvres lui demander : "Ben alors, qu'est-ce qu'il vient foutre dans ces montagnes ?" - "Il retournera bientôt sur la mer ", répliqua l' ingénieur, mettant ainsi un point final à la discussion. J'étais très contrarié. Mes fables n'avaient pas pris. J'avais été trop loin et tous allaient maintenant se moquer de moi, comme à Ioannina. Que faire ? Je résolus de les étonner une fois pour toutes, et non plus par des paroles mais par des actes. De bon matin, je choisis le plus vieux mulet, l'enfourchai et disparut du campement avant que personne n'ait pu se douter de quoi que ce soit. Je laissais la bête me promener à sa guise. Du reste, je n' avais aucune destination précise. Je ne tenais qu'à une chose, que les autres s'aperçoivent de mon absence et laissent tout tomber pour se mettre fièvreusement à ma recherche. Ce sera une bonne vengeance, me disais-je.

- Où allons nous ? me demanda le mulet.

- Où bon te semble, je n'ai pas de programme.

- Tu sais quel est ton problème ? me glisse-t-il, mine de rien.

- Je n'ai aucun problème, dis-je agacé par son indiscrétion.

- Minute. Moi, je n'ai rien à voir avec ces culs-terreux dont tu te moques avec tes histoires d'enfants qui volent comme des sauterelles ou qui pilotent des paquebots sur la mer. Je ne suis qu'un mulet, un très vieux mulet. Tu veux savoir ce qui te manque ?

- Dis voir.

- Eh bien, c'est que tu es l'archange Michel et que tu n'as pas d'ailes.

Je me mis à sangloter. Effectivement, le mulet était très vieux. Je ne pouvais pas le tromper comme les autres. Il me fallait bien lui avouer la vérité. Il resta songeur quelques instants, tourna sa tête vers moi et me demanda:

- Pourquoi Dieu t'a-t-il fait ça ?

- Quel Dieu ?

- Quel Dieu ! Il n'y qu'un seul Dieu. Tu ne l'as pas rencontré ?

- Où le rencontrer ?

- Bizarre! Tu ne l'as pas rencontré, tu ne lui as pas parlé...

Un pesant silence retomba. Nous progressions le long d'un versant. A ma droite, des montagnes hautes de plusieurs milliers de mètres, à ma gauche des gouffres d'une profondeur équivalente. En bas, dans la plaine, le fleuve brillait comme un serpent. La végétation touffue gênait notre marche. Mais le mulet avait l'air aussi à l'aise que s'il traversait une place de village. Comment diable

arrivait-il à poser ses pieds sur le sol avec tant d'assurance ? Voilà qui méritait un sacré coup de chapeau !

- Eh bien, sais-tu, me proposa-t-il en renouant le fil de nos propos, je vais te mener jusqu'à cette cime et t'y laisser. La nuit venue, tu t'allongeras sur le dos, tu observeras attentivement le ciel. Tu le verras peut-être.

- Dieu ?

- De qui d'autre est-il question ?

- Où se trouve-t-il ?

- Scrute bien parmi les étoiles. Tu découvriras son trône. Et tu te mettras alors à l'appeler très fort.

- Il m'entendra ?

- Bien sûr ! N'est-il pas Dieu ? Il entend tout.

- Qu'est-ce que je vais lui dire ?

- Qu'il a oublié de te mettre des ailes.

De fait, au crépuscule, nous étions parvenus au sommet de la montagne. J'ai sauté du mulet. Je l'ai remercié. Je l'ai salué et je me suis mis en quête d'une place où m'allonger. Mon regard embrassait toute la province d'Epire, y compris Ioannina et son lac. Il me semblait même distinguer dans le lointain le Kenya, l'Argentine bien d'autres pays fabuleux que je connaissais sur le bout des doigts. Le mulet a disparu derrière les rochers. Il l'a fait discrètement pour me laisser seul en compagnie de Dieu. La nuit est tombée. Dans le ciel qui m'environnait, les coups de tonnerre succédaient aux éclairs qui éclairaient les monts jusqu'aux confins de la terre. Je me suis étendu, j'ai commencé à observer attentivement le ciel ténébreux. J'ai recherché l'une après l'autre les constellations

arrivait-il à poser ses pieds sur le sol avec tant d'assurance ?
Voilà qui méritait un sacré coup de chapeau !

- Eh bien, sais-tu, me proposa-t-il en renouant le fil de nos propos, je vais te mener jusqu'à cette cime et t'y laisser. La nuit venue, tu t'allongeras sur le dos, tu observeras attentivement le ciel. Tu le verras peut-être.

- Dieu ?

- De qui d'autre est-il question ?

- Où se trouve-t-il ?

- Sonde bien parmi les étoiles. Tu découvriras son trône. Et tu te mettras alors à l'appeler très fort.

- Il m'entendra ?

- Bien sûr ! N'est-il pas Dieu ? Il entend tout.

- Qu'est-ce que je vais lui dire ?

- Qu'il a oublié de te mettre des ailes.

De fait, au crépuscule, nous étions parvenus au sommet de la montagne. J'ai sauté du mulet. Je l'ai remercié. Je l'ai salué et je me suis mis en quête d'une place où m'allonger. Mon regard embrassait toute la province d'Épire, y compris Ioannina et son lac. Il me semblait même distinguer dans le lointain le Kenya, l'Argentine bien d'autres pays fabuleux que je connaissais sur le bout des doigts. Le mulet a disparu derrière les rochers. Il l'a fait discrètement pour me laisser seul en compagnie de Dieu. La nuit est tombée. Dans le ciel qui m'environnait, les coups de tonnerre succédaient aux éclairs qui éclairaient les monts jusqu'aux confins de la terre. Je me suis étendu, j'ai commencé à observer attentivement le ciel ténébreux. J'ai recherché l'une après l'autre les constellations

d'après la position qu'elles avaient quand j'étais dans l'île de Mytilène. Mais les étoiles, de plus en plus scintillantes, à commencer par Véga que j'admirais tant, occupaient cette fois une place tout à fait différente, comme si elles étaient plus proches de la terre. Soudain, il se mit à tomber une pluie aveuglante d'étoiles filantes. Je me suis dit : "C'est bon signe, Dieu ne va pas tarder à se manifester". J'ai arrêté mon regard sur une trouée de ténèbres. "C'est sans doute le couloir qu'il va emprunter", songeais-je. Et à force d'attendre et d'attendre, j'ai fini par m'endormir. Au matin, je me suis réveillé avec le soleil et le mulet au-dessus de ma tête.

- Alors ? a-t-il fait.

- Je n'ai rien vu.

- C'est que ce n'est pas une mince affaire. Elle demande beaucoup de patience. Tu dois essayer à nouveau ! Mais allons d'abord manger et boire un coup, sinon nous ne tiendrons plus sur nos jambes.

Je me suis remis en selle. Un peu plus loin, nous sommes tombés sur une cascade. Je ne m'étais même pas rendu compte combien j'avais soif.

- Mets-toi sous l'eau, baigne-toi. Mais prends garde, la casacade est glacée. Je ferai pareil pour me débarasser de ces sales mouches qui me harcèlent.

Nous étions surtout affamés. Le mulet n'avait pas de problème, il lui suffisait de brouter l'herbe abondante à ses pieds. Après en avoir mâchonné une touffe, il m'a dit :

- Je vais te conduire à un poirier sauvage qui te rassasiera.

Nous avons débouché dans une sorte de clairière avec quelques buissons et un sol jonché de glands. Au centre se dressait le poirier sauvage, chargé de fruits. Mais il y avait un nid de vipères au pied de l'arbre. Elles se chauffaient au soleil, heureuses, insouciantes.

- Comment grimper, ai-je dit au mulet, elles vont me mordre.

- Mais non ! Evite simplement de marcher dessus. Elles n'ont aucune raison de te faire du mal. Crois-tu qu'elles sont comme les humains ?

J'ai pris mon courage à deux mains, je me suis avancé vers l'arbre. Effectivement, aucune vipère n'a prêté attention à moi. La plus longue s'est contentée de me lorgner du coin de l'oeil pour voir où je mettais le pied. Attentif et prévenant, je veillais à ne pas troubler leur sieste. C'était du reste une fort belle journée qui invitait à se prélasser, à rêver. J'ai grimpé sur l'arbre et j'ai dévoré à belles dents la chair âpre des poires. C'est à ce moment que les paysans ont surgi. Ils étaient armés de gourdins et de fusils de chasse. Ils m'ont aperçu, tranquillement occupé à croquer mes fruits, avec le nid de vipères au bas du tronc.

- Fais gaffe ! ont-ils crié. Elles vont te mordre , te tuer avec leur venin !

Ils se sont mis à lapider les vipères. L'un d'eux s'est approché d'elles en brandissant son gourdin. Il a frappé la première qui bondissait et l'a tuée d'un coup. Les autres ont accouru à sa rescousse. Ils en ont tué la plupart. Nous - je veux dire le mulet et moi - nous regardions en silence ce carnage, comme si l'on se disait : "Pauvres serpents qui se prélas-

saient au soleil, le papa, la maman, le petit - peut-être un nouveau-né comme mon frère Yannis à Ioannina -, ç'en est fini du Bon Dieu et des ailes ! Quelle triste vie m'attend avec deux moignons à mes flancs, condamné à m'écraser au sol sitôt que je prends mon essor !

Un jour, je me rendis au village de Vissani en compagnie de mon père et de quelques autres fonctionnaires de l'Administration générale. Au crépuscule, tout le village se rassembla sur la place. Une dizaine de jeunes filles débouchèrent ensemble d'une ruelle. D'après ce qu'on racontait, les hautes coiffes qu'elles portaient étaient cousues à même leur cuir chevelu. Chacune était vêtue d'une longue robe noire de toile grossière avec par-dessus un tablier brodé de couleurs vives. Des pièces d'or étaient accrochées à leur front, à leur poitrine. Elles s'alignèrent devant nous. On entendit soudain une flûte piaillante comme une poule qu'on égorge, accompagnée d'un battement de tambour. Les filles joignirent leurs mains, l'une d'elles poussa un cri aigu, les autres lui répondirent sur un ton plus sourd, et elles se mirent toutes à se trémousser comme des limaces. Mon père était émoustillé, il avait déjà sifflé plusieurs verres. Les paysans qui l'observaient attentivement furent soulagés de constater que monsieur le directeur général adjoint prenait plaisir à leur fête. Moi, je m'étonnais de son entrain. J'étais profondément déçu par ce que je voyais et entendais. Des rythmes monotones, des voix discordantes : aucune comparaison n'était possible avec mon gramophone ! J'étais plongé dans ces sombres réflexions quand j'aperçus, parmi l'assistance, une fillette un peu plus âgée que moi - elle devait avoir dans les dix ans - qui me fixait avec insistance. Elle était misérablement vêtue, nus pieds évidemment, mais elle avait un regard pur, étrangement amical. Je la fixai à mon tour. Ce fut elle qui se décida à m'aborder. Dans le

public accaparé par la danse, personne ne remarqua notre manège. Elle me dit : "Tu veux venir avec moi ? " Je la suivis sans hésiter. On échoua dans un prè, à la lisière du village. Nous restions debout sans nous parler, nous faisant face. Elle me proposa enfin: "On échange nos habits ?" Je portais encore ce maudit costume de marin, pantalon blanc et veste blanche à col bleu. Et toujours sans aucune hésitation, avec soulagement dirais-je, je commençai à me dévêtir. Elle ôta sa robe en haillons. Comme elle n'avait rien d' autre, elle était nue comme un ver. "Ote tout, me pressa-t-elle. Je veux aussi le reste." Me voici tout nu à mon tour. Je remarque qu'elle n'est pas faite comme moi. "Tu n'as pas de zizi ? " - "Pardi je suis une fille! " - "Et comment fais-tu pipi ? " - "Approche, je vais te montrer." Elle prend ma main. "Tu vois ce petit trou ? Ca sort par là." Puis elle touche mon zizi et ajoute :"Mon frère a le même. Mais le sien, il gonfle." - "Comment ça ?" - "Il le touche et il devient long comme ça!" - "Le mien aussi il grandira quand je deviendrai comme papa." - "Il a un long zizi ton papa ?" - "Pour sûr ! Tiens, long comme ça !" Et je lui indique au moins vingt centimètres. "Et ton frère ? " dis-je. "Oh, le mien, il l'a long comme ça !" Et elle me montre une longueur double. J'en conclus qu' il est impossible de parler sérieusement avec les va-nu-pieds et les culs-terreux: tout est toujours mieux et plus grand chez eux... On entend alors des pas. La fillette s'apprête à filer. Je lui demande précipitamment : "Comment t'appelles-tu ?" -"Pagona.Et toi?" -"Mikis. Enfin, Michalis ou Michael". Elle fourre mes habits sous son bras et disparaît. Je reste seul. J'entends à nouveau la flûte et le tambour. Me repérant d'après la musique, je rejoins la place. Les filles continuent leur ronde. Quand j'apparais complètement nu, tout s'arrête soudain. Je fais lentement le tour de la place pour

retrouver mon père. J'entends un bruissement d'ailes au-dessus de ma tête. "Donne-moi la main", me murmure l'archange Michel. Il me soulève et m'emporte au ciel.

Après la chute de Vénizélos et l'accession au pouvoir des populistes, mon père pouvait s'attendre à une disgrâce. Il s'était exposé lors de la visite officielle qu'avait faite le leader libéral Ioannina, à un moment où la campagne électorale battait son plein et où il pouvait espérer amorcer une carrière politique : on lui avait promis un portefeuille ministériel si Vénizélos l'emportait. Dès le mois de décembre 1932, au lendemain du scrutin, une délégation du parti populiste de Ioannina se rendit à Athènes, auprès du nouveau Premier ministre, Trikoupis, afin de lui réclamer la tête de mon père sur un plateau. Il récolta donc une mutation punitive.

C'est ainsi qu'en juin 1933 nous prîmes la route de Prévéza, avec notre fourniment habituel. On traversa en bateau le détroit de Leucade, on fit relâche à Ithaque et l'on aborda enfin à l'île de Céphalonie par le petit port de Sami. Une mesure de disgrâce administrative, cela se traduisait concrètement en chiffres : de 12.000 drachmes à Ioannina, le traitement de mon père chutait à 4.000 drachmes à Argostoli, le chef-lieu de l'île et sa nouvelle affectation. Que de fois je l'entendrais répéter plus tard : "Nous avons pu vivre grâce aux prêts que nous consentait Un tel, le gendarme de Galata, en Crète." L'ancien directeur général adjoint d'Epire devenu directeur de la préfecture de Céphalonie avait pour supérieur hiérarchique M. Georgiou, le préfet, et pour subordonné direct ou chef de division son propre frère aîné, Pétros Théodorakis. On loua le rez-de-chaussée de la maison de Dido Langkousis, une femme frisant la cinquantaine qui enseignait le

français. Cette maison était située en face de la préfecture, à mi-chemin de la rue reliant la place Valianou à la prison. L'oncle Pétros et la tante Marika habitaient tout près, de l'autre côté de la préfecture. Il avait beau être son supérieur hiérarchique, mon père présentait devant son frère - son aîné de dix ans - les mêmes symptômes que provoquait chez lui la vue de grand-père Michael. Il faut dire que Pétros était le portrait craché de ce dernier, bien qu'il fut plus petit et plus mince. On retrouvait chez lui la moustache -la sienne était noire -, le gilet, la chaîne de montre, la canne. Et le même tempérament taciturne, grave, sourcilleux, manifestant une mauvaise humeur sans raison. Le même idéal de grandeur du sexe fort ! Bref, l'opposé de mon père. Mais sous ce masque, on devinait parfois un être doux, sympathique; le soir, lorsqu'il était certain d'être à l'abri de regards indiscrets, il ne dédaignait pas ceindre le tablier pour faire la vaisselle sous l'oeil attentif de Marika.

Ces retrouvailles des deux frères à Argostoli, au sein de la même administration, nous fournissent l'occasion d'un regard rétrospectif sur la lignée des Théodorakis. Mon grand-père Michael avait donc épousé Aikaterini Spyridakis. Ils s'étaient établis à Galata, un village bâti sur une colline avec des oliviers et des potagers, situé à une lieue de la mer et à sept kilomètres à l'ouest de La Canée, en Crète. Notre maison familiale se trouve à l'entrée du village, après celle d'un certain Kapétanakis. Quand on la dépasse de cinquante mètres, on tombe sur le jardin municipal. Puis commence la grand'rue qui longe, à droite, le quartier de Spyridakia: ce seul nom prouve assez que les Spyridakis étaient légion à Galata. Ainsi s'explique que, du côté de ma grand mère Aikaterini, une lointaine aieule ait planté les immenses cyprès qui ombragent aujourd

hui notre tombe familiale au cimetière du village. On assure qu'elle avait elle-même choisi l'emplacement : le regard y embrasse effectivement le grand large, toute la baie de Souda d'où se lève le soleil la plus grande partie de l'année. Ce caveau a hébergé des générations et des générations, mais les noms ne commencent à s'y graver qu'en 1936, quand meurt grand-mère Aikaterini. Avec mon père, la légende de la tombe et la mythologie de la mort étaient parmi nos sujets privilégiés de conversation, surtout lorsqu'il eut atteint ses soixante-dix ans et commencé à prendre le chemin du cimetière. A l'hôpital où il devait mourir, à Athènes, il s'endormit un jour en lisant le journal en ma présence. A son réveil, il me confia : "J'étais avec mon père et ma mère dans notre caveau." Une autre fois, en 1976, un an avant de nous quitter, il est venu nous prendre, mon frère Yannis et moi, et on s'est rendus tout spécialement au cimetière de Galata pour une visite d'inspection à sa dernière demeure. Il s'allongea sur le marbre où sont gravés les mots " Michael Théodorakis". Il voulait s'assurer que le monument serait assez grand pour lui. Puis il nous déclara d'un ton solennel : "Surtout, ne me jouez pas un sale tour. C'est ici que je veux reposer. Du reste, je n'ai pas l'intention de vous occasionner des frais. J'ai pris mes dispositions : l'argent nécessaire à mon transfert est déposé à la banque." Il est vrai que le maçon chargé de remettre la tombe à neuf l'avait raccourcie, ce qui avait posé un problème lorsqu'on y avait inhumé l'oncle Pétros; on avait dû sectionner l'extrêmité du cercueil pour arriver à le caser dans le caveau. Voici deux ans, je me suis allongé sur la dalle, moi aussi, en présence de mon frère et du fossoyeur. Ce dernier a pris une nouvelle fois mes mesures. Depuis, les travaux d'agrandissement n'ont pas avancé et ce retard m'inquiète.

J'ai beaucoup réfléchi à cette question. D'une part, il se peut que l'idée d'une réunion définitive des parents soit une consolation pour l'esprit. Mais je crois en outre que la vie - conçue comme un processus biologique qui comprend aussi la décomposition - continue au-delà de la mort. La science nous apprend que nous sommes constitués de molécules, lesquelles entrent elles-mêmes dans la substance sidérale qui génère l'univers. Toutes ces molécules de nos corps, après la décomposition, trouvent un jour des fleurs sur leur route, elles se changent en sève des arbres et des plantes, elles réintègrent un cycle biologique inférieur. Bref, elles participent de nouveau à la vie. N'entreraient-elles que pour une fraction infinitésimale dans la saveur de l'huile d'olive, de l'orange, dans le bouquet d'un vin, ce n'est pas négligeable. Cette perspective de contribuer au renouvellement du monde m'a toujours paru importante, tout comme à famille : c'est cet aspect "réunion" et "continuité" qui prime à nos yeux dans la mort, si bien que celle-ci, loin de nous effrayer, nous semble à certains moments la bienvenue, d'autant que la vie des hommes nous déçoit dès notre plus jeune âge. En 1967, après l'arrestation de notre groupe du "Front Patriotique", l'organisation de résistance aux Colonels que je dirigeais, et une fois que les interrogatoires ont pris fin, les policiers de la Sûreté ont convoqué mon père à l'immeuble tristement célèbre de la rue Bouboulinas. Puis ils m'ont fait venir. Tout le gratin des tortionnaires du régime se trouvait dans le bureau : Lambrou, Mallios, Babalis, Karapanayotis, Spanos et d'autres. Ils devaient nous communiquer officiellement les conclusions de l'instruction. Naturellement, ils comptaient se servir de mon père pour exercer sur moi une pression psychologique. C'était un chantage familier auquel ont été soumis tous ceux qui sont tombés entre les mains de la Sûreté. Ils s'attendaient à ce que mon père me

dise : "Allons Mikis, ne fais pas la forte tête. Jette un peu de lest..." L'un des officiers m'annonce alors que je vais être traduit devant une cour martiale aux termes de l'article X de la loi Y. Bien. Mon père, redoutable juriste, connaît tout cela sur le bout des doigts. Il juge toutefois bon d'intervenir :"Pourriez-vous me montrer le code ? Il y a un point qui m'échappe." Dans l'article en question, les policiers ont souligné en rouge les mots suivants :"...est condamné deux fois à la peine capitale". Mon vieux père se tourne alors vers moi et me dit en détachant ses mots : "Note-le bien, Mikis. Ces messieurs ont souligné le passage : "...est condamné deux fois à la peine capitale", de peur que leur signification passe inaperçue. Ils ne savent sans doute pas que, pour ta famille, la mort est une bénédiction divine. Surtout lorsqu'on l'endure pour la patrie ou pour une noble cause. Aussi, dès maintenant, reçois ma bénédiction..." Mais pour en revenir à mes grands-parents crétois, Michael et Aikaterini, ils eurent trois fils et une fille, soit dans l'ordre chronologique: Pétros, Chryssi, Yorgos (mon père) et Yannis qui allait mourir très jeune. On prétend que Chryssi était une jeune fille d'une rare beauté. Elle séduisit un certain Tserpétis - fils d'une grande famille de l'époque - qui rentrait de Paris où il venait d'achever ses études de médecine. Le soupirant la demanda officiellement en mariage. Mais la tribu des Théodorakis, ayant appris entre-temps qu'il était un sacré coureur de jupons, lui opposa un refus catégorique. Tserpétis leva aussitôt un corps de mercenaires - cinquante cavaliers armés jusqu'aux dents - à la tête desquels il effectua un raid à Galata et s'empara de Chryssi. Le mariage fut célébré dans le maquis. Ne s'avouant pas vaincu, l'oncle Pétros recruta à son tour un escadron pour se lancer à leurs trousses.

Je ne saurais dire s'ils se livrèrent bataille et si le sang coula. Toujours est-il que les Théodorakis ne reconnurent jamais ce mariage et tinrent Tserpétis pour leur ennemi mortel. Neuf mois plus tard, un petit garçon prénommé Epaminondas naissait de cette union controversée. Chryssi demeura dans le clan Tserpétis. Mais elle devait se cacher en permanence par crainte d'un rapt, tandis que son brave docteur de mari changeait de maîtresse comme de chemise, profitant d'une profession qui lui ouvrait tous les boudoirs. Un jour, comme il était fatal, on le retrouva poignardé sur une plage déserte. La police ne jugea pas utile d'ouvrir une enquête : les assassins potentiels - autrement dit les rivaux ou maris cocufiés - dépassaient largement la centaine ! Mais le plus triste, c'est que le jeune médecin, ayant contracté la syphilis, avait contaminé son épouse et que son fils Epaminondas, dès l'adolescence, présenta des symptômes de schizophrénie. Les Théodorakis acceptèrent finalement de reprendre Chryssi et son fils, épaves désolantes d'une aventure romantique qui aurait pu connaître un cours heureux. En 1928, grand-mère Aikaterini et Epaminondas vinrent demeurer une année avec nous à Mytilène. Lui était un adolescent très brun, très grand, avec des yeux immenses. Sa personne dégageaient une douceur et une tristesse qui nous étaient incompréhensibles à l'époque. Peu de temps après, il eut ses premiers accès de folie. Mon père le plaça dans une clinique d'Athènes. Il lui rendait souvent visite. Mais en 1941, quand survint la terrible famine, il sollicita des autorités occupantes, à Tripolis, un laissez-passer pour se rendre auprès d'Epaminondas à Athènes, la capitale étant alors zone interdite. En vain. Quand les Italiens y consentirent enfin, en 1942, il se précipita à la clinique. On lui apprit qu'Epaminondas était mort de faim. On avait

ramassé son cadavre sur le trottoir, comme c'était alors le cas, chaque jour, pour des milliers d'autres Athéniens. Tante Chryssi, elle, vivait de ses broderies. De véritables oeuvres d'art qu'elle cédait pour une bouchée de pain. Elle vint vivre auprès de nous, en 1938, à Patras. Puis elle retourna à Galata s'occuper de son père. Celui-ci mourut deux ans plus tard, pendant la campagne d'Albanie. Sous l'Occupation, Chryssi sombra dans la folie. Elle était en proie à une idée fixe : l'amiral Mountbatten allait l'épouser. Elle passait des heures à fixer la mer de Crète, espérant y voir poindre la flotte britannique. Elle était devenue la fable du village, des jeunes surtout qui trouvaient dans son malheur un bon filon pour tromper leur ennui. Ils la harcelaient, venaient taper sur des bidons, la nuit, sous les fenêtres de la maison délabrée où elle vivait recluse, en compagnie des fantômes de son mari assassiné et de son fils mort de faim. En 1948, quand mes parents et mon frère Yannis vinrent s'établir définitivement à Galata, Chryssi n'était plus qu'un squelette, un être figé qui croupissait dans la puanteur et une misère indescriptibles. Le village ne riait plus. Le divertissement avait pris fin. Mais la malheureuse n'était même plus en état de reconnaître son frère. Refusant de s'alimenter, elle s'éteignit en emportant dans sa tombe la vision de son ancienne et exceptionnelle beauté. Une beauté à l'origine de tant de tragédies.

Est-ce que cette confrontation a été délibérée ? En tout cas, je ne crois pas qu'il existe au monde une autre ville où les habitants aient, comme à Argostoli dans l'île de Céphalonie, bâti sur un côté de l'étroite baie une cité des vivants, et sur l'autre côté - à Drépanos - la cité des morts. Un pont de pierre blanche, à arches, sépare et unit à la fois la vie et la mort. Qu'ils le

veuillent ou non, du matin au soir, les habitants de la cité des vivants ont devant les yeux ce qui sera leur dernière demeure. Est-ce que cela les aide à prendre la juste mesure de l'homme ? Moi, certes, étant gamin à l'époque où nous habitions Argostoli, j'étais loin de pareilles considérations philosophiques. N'empêche que la nécropole de Drépanos exerçait une fascination étrange sur mon esprit. Le lieu lui-même était idyllique, verdoyant, hérissé de grands cyprès. J'imaginais les morts errant la nuit, tous semblables dans leur linceul blanc, s'asseyant au bord des tombes, l'air grave, hiératique, comme une troupe de théâtre où chacun a un rôle et doit exécuter des gestes bien déterminés, rituels, car le mort est un personnage sérieux qui évite de parler ou de gesticuler à la légère; ce sens infaillible indique qu'il a accédé à un haut niveau de savoir et de compréhension; c'est pourquoi il suscite le respect et que tous penchent la tête et se signent à son passage.

Parmi les bandes de gosses des divers quartiers de la ville, certains confiaient à demi-mot avoir été témoins de ces scènes. Par exemple, tel enfant prétendait avoir franchi de nuit le pont; mais oui, il les avait vu, les morts; eux aussi l'avaient vu, ils l'avaient même invité à les rejoindre. "Ils ont un visage ?", demandait-on. Sur ce point, les réponses divergeaient. Oui, affirmaient les uns. Non, déclaraient les autres en précisant qu'ils n'avaient qu'un linceul ou des bandelettes blanches. Parlent-ils ? Voient-ils ? Boivent-ils de l'eau ? Les questions fusaient. Finalement, le plus malin vous proposait d'aller vous rendre compte vous-même sur place. Mais qui aurait osé franchir de nuit le pont ?

On peut comprendre, à l'évocation d'un tel climat, ce que signifiait pour un gamin comme moi qui avais vécu à Ioannina de se

retrouver à Céphalonie - et surtout à Argostoli, la capitale de l' l'île. Autant parler d'un Zoulou qui échouerait en plein Paris ! L' accent épirote contraste lourdemant avec l'accent italien chantant qu'ont les populations des îles Ioniennes comme Zante ou Céphalonie. Les camarades de mon âge avaient donc de bonnes raisons de se payer ma tête sitôt que nous eûmes mis pied sur l'île. Mais j'avais pris quelques centimètres et de l'assurance: j'étais désormais résolu à me tailler ma place parmi la communauté des culottes courtes. Il n'existe malheureusement qu'un moyen de s'imposer aux yeux des autres: la violence et le sang. Mes persécuteurs étaient menés par un certain Pontikakis. Chaque jour, celui-ci inventait et me jouait un sale tour pour amuser la galerie. Pour échapper à ces brimades, je courais à la maison. Je descendais à la cave m'occuper de mes hannetons. Je les nourrissais avec du sucre et je les laissais voler après leur avoir attaché un fil. Puis je les remettais dans leur prison - paquets de cigarettes et boîtes d'allumettes où je perçais des trous pour leur permettre de respirer. C'est dans cette cave que, plus tard, j'ai fumé mes premières cigarettes avec les copains. Mais je m'y réfugiais surtout pour méditer, m'abstraire. Je ne pouvais passer tout mon temps à errer dans la maison, jouer au jardin, grimper au néflier ou à l'abricotier, taquiner le chat de mademoiselle Langkousis. En dehors de ce périmètre familial, je ne faisais que quelques visites chez des voisins dont nous étions séparés par l'étroite ruelle, madame Panas, mariée à un capitaine au long cours toujours absent, et ses deux filles - Annoula, du même âge que Yannis, et Bebitsa, du même âge que moi. Cette famille possédait un meuble insolite qui ne servait à rien. Un piano. Chaque samedi, les mères des deux familles réunissaient les quatre enfants par "groupes d'âge" pour les

laver dans le grand tub : d'abord les deux "petits", puis les deux "grands". Lorsqu'elle apprit que je prenais mon tub tout nu avec une fillette, la bande du quartier se déchaîna contre moi. Il me fallait à tout prix mettre hors d'état de nuire ce Pontikakis qui ne cessait d'ameuter les autres. Il était inutile de chercher à le raisonner. Sitôt que j'ouvrais la bouche, mon accent épirote déchenchait un éclat de rire général, la partie était perdue d'avance. L'occasion de m'affirmer s'offrit enfin le jour où Pontikakis me proposa un marché : j'irais lui chercher de la roquette dans le jardin de la préfecture, en échange il me donnerait deux gros hannetons. Je courus au jardin comme un dératé - selon mon habitude - pour y couper la salade. A mon retour, Pontikakis la prit et l'avala d'un trait. Puis il me tendit une boîte d'allumettes en me disant: "Fais gaffe, ils pourraient s'envoler". Les autres gosses, autour, regardaient la scène sans trahir leurs pensées. J'ouvris la boîte avec mille précautions. Pas trace d'un hanneton. On imagine facilement l'accès d'hilarité qui s'ensuivit et où Pontikakis donnait le ton. J'aperçois alors un bout de tuile pointu qui traîne dans la rue. Je le saisis. Pontikakis croise mon regard farouche, il prend peur, s'esquive. Je revois cette tête tondue qui s'éloigne en battant la mesure comme un métronome. Je lui balance mon projectile. Il s'écroule en poussant des hurlements. Les autres ne demandent pas leur reste. Moi, je cours me cacher chez moi, au fond du jardin, derrière un tapis qui y est suspendu. Mon père me déniche tard dans la soirée. Il m'administre une belle correction avec sa ceinture. Il me boucle dans la cave.

Dès le lendemain, les enfants me regardèrent d'un autre oeil. Avec respect. Pontikakis avait un pansement à la tête. Il m'accosta et me proposa de rentrer dans sa bande. Le premier soir de mon

"admission", on vola des tomates et des concombres dans le potager attenant à l'école communale. Un autre soir, on organisa une descente chez un fruitier. Nous nous étions réparti les tâches. Les uns acculaient le marchand au fond du magasin tandis que les autres chapardaient à l'étalage tout ce qui leur tombait sous la main. Je me révélai à cette occasion un voleur adroit et courageux. Ce qui me valut d'être convoqué un après-midi, à l'heure de la sieste, pour être présenté au "chef". C'était un "grand" - il devait avoir dans les dix-sept ans. Il me fixa la clause à observer si je voulais devenir membre à part entière de la bande. Je devais apprendre par coeur "L'Iliade d'Homère". Une Iliade un peu spéciale qui commençait ainsi :"Le con se dit co et la bite se dit bi - le con se dit bico et la bite se dit cobi, etc. etc..."Puis on alla en groupe chez les putains, à la lisière de la ville. Elles logeaient dans un ancien caravansérail, au-delà de l'hospice communal, sur la route menant au faubourg du Pharo, en surplomb de la mer. Elles étaient en train de paresser au soleil, allongées sur des rochers ou sur l'herbe. " Mettez-vous tous sur un rang ! On va voir celui qui a la plus longue. Il touchera cinq sous."Pontikakis, vieil initié, s'exécuta aussitôt et sortit un long ver de sa braguette. Il gagna les cinq sous. C'était lui à chaque fois.

Une autre épreuve consistait à tuer un chat nouveau-né. On devait le poser sur une pierre et l'écraser avec une autre pierre. Anghélos, le fils du procureur Pérakakis, y réussit du premier coup. C'est à bon droit qu'il devint le chef de la bande du faubourg de Pharao. Une fois par an, à l'Ascension, avait lieu la bataille à coups de pierres. Chacun des deux camps s'évertuait à anéantir l' autre. Le score était impressionnant: crânes ouverts, membres

fracturés, retranchements conquis de haute lutte. La bataille durait une semaine. Elle nécessitait l'entretien d'une machine de guerre: ramassage des pierres, fabrique de frondes, de javelots, de boucliers d'épées de bois. Les affrontements étaient sans merci. Pas un enfant n'en sortait indemne. La plupart d'entre eux, quand ils rentraient chez eux la tête en sang, écopaient d'une raclée encore plus douloureuse. Les pères les attendaient armés de verges, de bâtons et de ceinture de cuir, ils cognaient comme des sourds jusqu'à évanouissement. Mon père n'échappait pas à cette règle. Il avait peur que je me fasse tuer un jour au cours de ces batailles rangées. Il y avait aussi l'épreuve des chiens errants. Avant que l'écorcheur municipal ne s'en empare, les malheureuses bêtes devaient subir les pires tortures. On leur attachait à la queue des boîtes en fer, on les lapidait, on les lardait de coups de piques ou de bâtons pointus. Pontikakis avait l'art de leur arracher l'oeil avec un clou. Les chiens palpitaient, couraient ventre à terre dans toutes les directions comme des déments.

A la communale, j'étais en huitième. Notre instituteur, monsieur Stamatatos, nous annonça un jour la visite de l'evêque. Nous devions être tirés à quatre épingles. Le lendemain matin, par un beau soleil, l'evêque entra dans la classe, vêtu d'une simple soutane. Il alla s'asseoir sur l'estrade. Monsieur Stamatatos se tenait debout à ses côtés avec madame Anna, les autres maîtres et les femmes de ménage. Sans oublier le "bourreau", le pion chargé de nous surveiller avec un fouet quand on jouait sur la place. A tour de rôle, les élèves vinrent se placer devant l'evêque pour chanter la première strophe de l'hymne national grec. Après avoir retenu ceux qui avaient une belle vois et "de l'oreille" - j'étais parmi eux -, Monseigneur leur demanda de venir le lendemain soir à la chapelle

qui jouxtait la cathédrale, en face de sa résidence. C'était un sanctuaire minuscule, sombre, chargé des odeurs fortes de l'encens, de l'eau de rose et des diverses fleurs qui décoraient les icônes. L'évêque était assis dans un fauteuil, devant la Sainte Porte. Il nous ordonna de nous allonger devant lui en demi-cercle. Nous n'étions pas plus d'une dizaine, tous des garçons. Il nous expliqua ce qui s'était passé le Vendredi saint et le lendemain. Comment on avait délicatement descendu Jésus de la croix, ôté ses clous. Sa mère - la Sainte Vierge - avait lavé ses plaies à l'eau de rose, puis les femmes l'avaient oint d'aromates, déposé sur une civière improvisée que ses disciples avaient soulevée. Tous ensemble, ils l'avaient emmené pour le placer dans le tombeau. Tel était précisément le sens de l'hymne intitulé "La vie au tombeau" que nous allions chanter : le Christ est la vie, la méchanceté des hommes a voulu le tuer, le condamner au sépulcre. Mais au soir du samedi, il en va en sortir pour ressusciter. Deux anges vont faire rouler la pierre qui barre l'entrée du sépulcre et Dieu le Père va lancer une grande échelle pour que son Fils puisse monter au ciel. Il nous chanta l'hymne en question. Puis il nous le reprit, verset après verset, pour que nous l'apprenions à notre tour. Après cette première séance, on retourna régulièrement à la chapelle, deux à trois fois par semaine. Nous avions une dispense spéciale de l'école. L'evêque nous remit un petit missel de format microscopique qui contenait des textes sacrés. Sa couverture écarlate était ornée de caractères byzantins. Plus je prenais de l'assurance, plus ma voix devenait forte et aiguë. L'évêque aurait pu difficilement ne pas la remarquer. Mes camarades me décochaient un regard furibond. Ils me pinçaient de dépit. Sitôt qu'on se retrouvaient dans la rue, ils me tombaient dessus à bras raccourcis - tous à la fois. J'étais,

moi aussi, une sorte de chien errant. Dans ces conditions, je cessai d'aller aux séances de l'évêque. Ce dernier s'en aperçut. Entre-temps, il avait du reste fait prévenir mon père :"Mikis a une très belle voix." A l'école, M. Stamatatos me convoqua un jour pour me passer un savon : "Sale garnement ! Tu manques les cours de chant ? Tu te rebelles ?" Il m'ordonna de tendre mes mains. Il leva sa baguette, celle que nous devions lui renouveler chaque matin en allant couper de l'osier dans le champ voisin. Il m' asséna une série de coups alternés. Mes doigts étaient enflés, violacés. Pendant deux jours, je ne pus tenir une fourchette.

L'année suivante, l'évêque revint visiter notre classe. M. Stamatatos ne m'appela pas. Il avait honte de ma désertion de l'année précédente, je l'avais ridiculisé. Mais dans l'intervalle, ma famille avait quitté notre premier logement pour louer la maison de M. Olympidis, dans le quartier de Pharao et c'est à cette époque que je fus admis dans la bande de Pérakakis, l'un des six fils du procureur d'Argostoli - tous des garçons. Il y avait aussi Kenétakis, le fils du directeur de la gendarmerie. Au sein de la bande, nous étions donc une majorité de trois "akis", autrement dit de Crétois résolus à règler leur compte aux Céphaloniens. Du reste, nos parents sortaient ensemble. Chaque soir, nos pères jouaient au billard dans le café de la mairie. A une heure plus avancée, leurs épouses les rejoignaient. Tous s'installaient à une table, à la terrasse, les hommes commandaient un ouzo, les femmes une cuiller de confiture dans un verre d'eau. A chaque fois, au moment de l'addition, les trois maris s'exclamaient à l'unisson : "Ah non, permettez ! C'est moi qui paye !" Mais ils savaient parfaitement à qui c'était le tour et ils le laissaient régler.

Puis ils se levaient, venaient nous repêcher au milieu de nos jeux. On rentrait souper à la maison et se coucher.

Dans notre premier logement, nous avions en face de nous les Kanétakis, et dans notre second nous étions à deux pas des Pérakakis. Les six garçons étaient bien découplés, pleins de santé et d'énergie. Devant le palais de justice, nous organisions des concours entre Crétois et Céphaloniens. Les deux équipes se mesuraient surtout à la lutte et à la course. J'étais très bon à la lutte. Mais sitôt que j' avais mis mon adversaire à terre, les Céphaloniens rappliquaient tous pour me tomber dessus. Je bénéficiais désormais du renfort consistant des six rejetons Pérakakis. Quand les autres se risquaient à m'agresser, les fils du procureur les faisaient voltiger comme des plumes. Un régal. On livrait de sacrées batailles, et on ne les remportait pas seulement en raison de notre force. Les Céphaloniens étaient intelligents et rusés. Rusés surtout. Leurs plans se fondaient sur la connerie et la naïveté de l'adversaire. Alors qu'à Ioannina, les gens sont braves et intègres. Aucune idée mauvaise ou sournoise ne leur traverse jamais la cervelle. Ils livrent leur pensée sans détour. Ils disent la vérité. Le sort avait voulu que je troque mon ancienne condition d'Epirote contre celle de Céphalonien. Il en allait de même d'autres copains. Eh bien, malheur au malin qui trouve plus malin que lui ! C'est pourquoi le clan des Crétois ou autres "immigrés" volait de victoire en victoire, alors que celui des Céphaloniens mordait la poussière. Nous connaissions si bien leurs sales coups que nous manoeuvrions en les prévoyant infailliblement. Par exemple, ils nous faisaient croire qu'ils allaient nous attquer par le jardin municipal. Ils entassaient des pierres et concentraient leurs forces de ce côté-là. Ils nous envoyaient même de prétendus transfuges pour nous renseigner. En réalité, ils se préparaient à nous

attaquer du côté opposé, disons derrière la maison de Tselendis qui était entourée de fossés et d'arbres. Nous autres, on feignait de croire à leurs bobards et de les attendre du côté du jardin municipal. Et pendant ce temps-là, on les prenait secrètement à revers. On leur flanquait une pile monstre, jusqu'à en être rassasiés. Pour finir, on leur attachait des clochettes, des boîtes en fer, et en avant, marche ! on les faisait défiler sous cet accoutrement devant toute la ville ébahie.

C'est ainsi, avec le prestige du vainqueur, que j'ai chanté devant monseigneur l'évêque quand il est venu pour la troisième fois à l'école, avant que M. Stamatatos n'ait pu intervenir pour me faire regagner mon banc. Je lui ai interprété l'air "Maintenant que tu pars pour l'étranger". Nous le chantions en duo, maman et moi, à la maison. Tante Marigaki en pleurait d'émotion car il lui rappelait Tchesmé, la patrie perdue. Ma voix était forte. De temps à autre, je la faisais chevroter pour être encore plus poignant. Quand j'ai eu terminé, l'évêque m'a demandé :"Tu pourrais faire une deuxième voix ?" "Bien sûr, ai-je répondu." Il a choisi la chanson "Un rocher dans la montagne" que nous reprenions en groupe pendant nos excursions à Lassi ou Plati Yalo, sur le chemin du retour, quand le soleil venait tout juste de se coucher dans la mer Ionienne. Je savais exactement quand je devais attaquer à l'unisson pour faire la deuxième ou troisième voix. Au cours de ces attaques, l'evêque me regardait d'un air narquois en se demandant si j'allais m'en sortir, et quand c'était le cas, il me récompensait par un sourire complice suivi d'un air triomphant. M. Stamatatos s'est-il rappelé cette scène lorsque, un jour de 1949, nous nous sommes retrouvés à la première section du camp de déportation de Makronissos ? Il avait fière allure entre ses deux fils (dont l'un avait été mon condisci-

ple à la communale). A cet instant, non seulement je lui ai pardonné mais je lui ai rendu grâce pour toutes les corrections qu'il m'avait administrées à l'école... Monseigneur se leva, ravi. Devant toute la classe - ennemis comme amis - il annonça que je chanterais en soliste à la cathédrale la semaine suivante, le jour du Vendredi saint. Les autres ne feraient que m'accompagner.

C'est à cette époque que je suis tombé amoureux pour la première fois. Un jour, à midi, mon père m'annonce qu'il passera dans la soirée pour m'emmener au théâtre municipal - il disposait d'une loge particulière. On y donne un récital. Sur la scène, on a installé le meuble de madame Panas qui ne servait à rien - un piano droit. Un petit homme entre deux âges fait son entrée. Il porte un noeud papillon. Il débite quelques compliments à l'adresse de l'assistance - très clairsemée, à vrai dire. "Les misérables, bougonne mon père, ils ne se dérangent même pas pour Attik !" A la fin de chaque chant - que l'artiste interprète en solo en s'accompagnant au piano - mon père applaudit à tout rompre en criant très fort : "Bravo ! Bravo !" Si bien qu'Attik finit par se tourner vers notre loge, incline le buste en y portant une main, très ému. A la sortie du théâtre, nous croisons une dame qui doit avoir une trentaine d'années. Je la regarde droit dans les yeux, elle me paye de retour. Cet échange qui a duré le temps d'un éclair bouleverse ma vie. Ce soir-là, je perds sa trace. Mais Argostoli n'étant au fond qu'un gros bourg, je la revois dès le lendemain dans le quartier de Lithostroto. Elle fait du lèche-vitrines. Je la suis comme son ombre. Je me confie à mon père. Quel est ce sentiment qui me tombe dessus comme la foudre ? Pourrais-je vivre avec elle ? Ou bien est-ce à elle de venir vivre à la maison ? Mon père me répond :"Je veux la voir." Nous ne reparlerons jamais plus de cette question. Je suis devenu

mélancolique. Je ne joue plus. Je tiens à rester seul. Je la rencontre, je la fixe. De son côté, elle me lance des regards furtifs comme si elle se demandait :"Quel est ce gamin ? De quelle famille ? Où ai-je bien pu le voir ?" J'ai onze ans, elle en a trente. Comment lui faire comprendre qu'il s'agit d'une affaire grave, qu'on l'aime et que l'on veut vivre avec elle comme on vit avec son père et sa mère ? Je découvre où elle loge, dans une maison à un étage qu'elle occupe seule. Son mari est peut-être un capitaine au long cours comme la plupart des Céphaloniens. Un soir, quand ma famille est couchée, je m' échappe de la maison. Il y a pleine lune. Je vais me poster sur le perron de la bibliothèque Valianou, en face de son balcon. La lune ne tarde pas à éclairer sa fenêtre. Je ne saurais dire comment l'idée m'a traversé l'esprit: toujours est-il que je me mets à entonner le cantique "Toi qui est la vie, on t'a mis dans un tombeau, Seigneur..." D'abord sourde, ma voix s'enfle comme si elle dominait le silence de la nuit. Elle s'accorde parfaitement avec la nuance argentée du clair de lune. Celui-ci baigne le lieu d'une lumière de plus en plus vive comme si un ange braquait un projecteur sur la maison. Soudain, son ombre se profile à la fenêtre, elle avance sur le balcon, devient toute blanche. C'est bien elle, dans une longue chemise de nuit arachnéenne, les cheveux dénoués. Elle vient s'appuyer légèrement à la balustrade, ne bouge plus. Son regard semble cherche quelque chose au loin, puis il s'arrête sur moi, me fixe avec insistance. Sous l'effet de l'émotion, ma voix vacille, retentit ou faiblit. Mon coeur bat la chamade, j'ai le souffle court, ce qui confère un subtil trémolo à la mélodie "...Cette vie où tu dois mourir pour habiter un tombeau..." Il règne une sorte

de solennité comme si je venais d'avoir la révélation de Dieu sur trône, de Dieu ayant revêtu le visage et le corps de cette femme. Puis des nuages viennent dérober le clair de lune. L'apparition miraculeuse s'évanouit comme par enchantement. Je ne me souviens même plus de ce qui s'est passé ensuite, comment je me suis retrouvé dans mon lit. Le lendemain, je repassai devant la maison fatale. Tous les volets étaient clos. Ils indiquaient l'absence des locataires sans que personne ne sût dire où ils étaient allés ni s'ils rentreraient un jour.

L'expression musicale est l'un des éléments qui compose et complète la personnalité humaine. On peut, grosso modo, distinguer sa forme populaire et sa forme savante. La première se développe dans le cadre de groupes raciaux et religieux, ou plus généralement ethniques. Elle naît et évolue d'une manière très lente, tourmentée pourrait-on dire. Elle forge peu à peu son genre propre, sa figure esthétique, puis à partir de là diverses variantes en fonction des conditions géographiques, sociales et historiques qui prévalent. Elle a, le plus souvent, un caractère conservateur et accepte des influences extérieures avec beaucoup de réticences et de difficultés. Aussi, dès qu'un genre s'est constitué - un rythme, une identité mélodique par exemple -, il peut rester immuable pendant des décennies, voire des siècles. L'autre forme d'expression musicale, dite savante, apparaît au sein de groupes sociaux qui ont acquis un niveau élevé de culture, de civilisation, bien plus élevé que celui qui permet la genèse et l'essor des autres arts. Car la musique élaborée exige des connaissances spéciales, une formation étendue et approfondie de même qu'une adhésion étroite des esprits aux oeuvres qu'elle génère.

On peut utiliser bien des "clefs" si l'on veut ouvrir toutes les

portes permettant d'accéder à la compréhension parfaite et à l'assimilation d'une oeuvre musicale conçue d'après des règles et des formes résultant d'une réflexion et d'une logique propres à cet art, et qui exprime en même temps les sentiments et les idées du compositeur. Dans mon ouvrage "Anatomie de la musique", je prétends que les formes musicales abouties, notamment la fugue et la sonate, sont des conquêtes de l'idéalisme allemand. Il convient également de voir au sein de quels groupes sociaux s'est produite l'évolution menant à la conquête de ces formes. De fait, nous constatons qu'aux 17e, 18e et 19e siècles l'aristocratie allemande a élu la musique savante comme forme principale de culture et d'expression de ses membres. La plupart des représentants de la noblesse et du haut clergé avaient reçu dès leur plus jeune âge une éducation musicale complète. Bon nombre d'entre eux étaient même des virtuoses de divers instruments. On peut affirmer que l'audition d'une sonate ou d'un quatuor à cordes engendrait chez eux un plaisir affectif et intellectuel. Du reste, ils consacraient la majeure partie de leurs loisirs - ce qui, vu le contexte social, revient à dire de leurs journées - à l'étude et à l'audition de la musique savante. En d'autres termes, ils étaient de dignes "interlocuteurs-auditeurs" des grands compositeurs de l'époque, lesquels, quand ils ne vivaient pas au sein même des palais ou résidences seigneuriales, créaient sur commande et exécutaient leurs oeuvres devant la société très fermée à laquelle elles étaient destinées. Mais le génie musical prenait en quelque sorte sa revanche de cette dépendance : au lieu d'être uniquement exploité par la classe dirigéante, c'est lui qui se servait d'elle pour assurer la base matérielle qui lui était indispensable. Bref, il se tournait vers le seul groupe social qui disposait alors du monopole de l'instruction, de la "gymnastique

musicale" et, d'une manière plus générale, de la formation culturelle requises pour accepter et appréhender ses oeuvres.

Au fil des siècles, l'histoire semble utiliser tel ou tel groupe social pour favoriser la marche du progrès. Ce fut le cas à l'époque que nous évoquons. Les conditions historiques ont créé une sorte de "serre intellectuelle" pour faire s'épanouir un genre artistique dont l'essor exigeait des conditions bien spécifiques. Cette règle reste malheureusement valable aujourd'hui. Je dis malheureusement, car le fait est que, de nos jours, seuls des groupes ou des "flots" sociaux disposent encore du temps libre nécessaire (sans parler de la tradition et du niveau de formation) pour accueillir et comprendre l'oeuvre musicale en en tirant un plaisir affectif et intellectuel.

Si j'ai ouvert cette parenthèse, c'est pour me situer au moment où s'éveille ma vocation musicale dans cette Grèce de la décennie 1925-1935 que j'ai tenté, à gros traits, d'évoquer à travers les villes, les moeurs, les évènements et les impressions qui ont marqué ma prime enfance. Cette enfance, je crois que c'est celle qu'ont connue, à quelques différences près, les autres enfants de mon âge - disons la génération 1920-1930 - si l'on met à part les fils d'une haute bourgeoisie très restreinte qui avaient la possibilité, après avoir vécu à Athènes, de gagner l'Europe et d'y entrer en contact avec les chefs d'oeuvre de l'esprit, et notamment avec les grandes compositions musicales. En ce qui me concerne, issu d'un milieu de fonctionnaires, je vis dans un brouillard culturel total. Contrairement à l'enfant qui grandit dans le même village ou la même ville, qui possède un point stable de référence - fut-il médiocre, insuffisant -, l'enfant constamment déraciné que je suis n'arrive pas à assimiler quoi que ce soit. C'est pourquoi je parle

d'un brouillard total. Car lorsqu'on ne dispose pas du temps et des possibilités qui permettent de se familiariser suffisamment avec un genre artistique, il n'y a plus addition mais neutralisation des connaissances. Autrement dit, une pleine confusion. Dans la province grecque de l'époque, je fais naturellement allusion aux types de musiciens "populaires" que pouvait alors approcher un enfant, à Mytilène ou en Epire par exemple. Et aux genre que ces interprètes cultivaient, soit la musique que nous appelons "démotique" (rurale ou folkhlorique) avec ses chansons et ses danses bien particulières. Il est incontestable qu'un petit villageois pouvait complètement assimiler l'arsenal artistique traditionnel : chansons, danses, contes, peinture, théâtre d'ombres. Alors que tout cela, en raison de la vie itinérante de mon père, me demeurait inconnu. Je n'ai gardé aucun souvenir de ce que pouvait être la musique populaire (disons plutôt démotique pour ne pas la confondre avec la musique toute différente des centres urbains) dans les îles et les villes de province où j'ai grandi. Sans doute ai-je dû en entendre quelques bribes. Mais rien ou presque ne s'est gravé dans mon esprit. A quoi attribuer cette carence ? Au fait que, dans mon milieu, on n'entendait que la musique en vogue à l'époque au sein de la bourgeoisie athénienne. Autrement dit, les airs européanisants, les copies de chansons italiennes que chantaient de préférence à la maison les réfugiés de Smyrne ou de Tchesmé. Plus rarement, ce qu'on appelle aujourd'hui les chansons de Smyrne, d'influence typiquement orientale, sans doute parce que c'était là la musique des quartiers pauvres de cette ancienne ville grecque d'Asie mineure, ou de ses milieux marginaux frappés a priori d'infamie. Et puis aussi, les mélodies byzantines et byzantinisantes à la maison, ou plus tard à l'église. Les "cantadès" ou chansons

légères dans le style des sérénades italiennes à Argostoli. Enfin, on l'a vu, je m'imprégnais surtout de la musique des disques que nous avions à la maison, valses de Strauss, chansons athéniennes et européennes dites "de charme", proches aussi des "cantadès" avec des paroles suggestives : "Il est minuit, tout s'apaise, un jeune homme tressaille..." J'en viendrai plus bas au jazz.

Mais je tiens auparavant à souligner que l'audition de ces morceaux avait lieu en marge du temps libre (ou extra-scolaire), si j'ose dire. Et en quoi consistait ce temps libre ? Presque entièrement dans les jeux de quartier, la vie des bandes, les batailles rangées. Jouer aux gendarmes et aux voleurs afin d'apprendre, au bout du compte, à voler pour de bon, rabâcher des comptines obscènes, fréquenter de force les putains, se battre à coups de pierres avec la sauvagerie d'une guerre véritable, torturer des animaux sans défense : je me demande si ces épreuves, conçues comme des rites iniatiques dans le processus d'intégration à la communauté des enfants, étaient de simples coutumes et conventions du moment ou si elles ne reflétaient pas plutôt cette société marquée par la loi de la jungle que nous allions avoir à affronter avant même d'être parvenus à l'âge adulte.

Je dois ajouter que cet apprentissage, subi sous la contrainte et dans des conditions particulièrement traumatisantes, a fait de moi, à partir de l'âde de dix ans, un élément parfaitement asocial. Lorsque, quelques années plus tard, à Pyrgos en Elide - en 1938-39- j'ai fait une véritable fixation sur la musique en lui consacrant presque tout mon temps, je crois que j'étais mû par la nécessité d'une réaction de défense toute personnelle - à la fois

fuite et délivrance - qui me poussait à élever autour de moi des murailles idéales et à refuser désormais toute incursion dans la société des hommes. Je me cloîtrais dans ma chambre, je n'ouvrais les volets que la nuit, pour respirer un peu. Tout un été durant, entre ces quatre murs, je me suis raccroché à la musique comme un naufragé à sa seule planche de salut, car je voulais à tout prix ne pas sombrer, je voulais survivre. A l'inverse du jeune compositeur d'Europe centrale qui est porté par la vague de la tradition mais aussi par les possibilités et les conditions favorables que lui offre le milieu social lui-même, je ressentais, au-delà de la confusion esthétique et culturelle où j'étais plongé, que cette loi de la jungle m'avait marqué la chair au fer rouge dans le cadre de nos jeux d'enfants, de sorte que, récusant en bloc la société des hommes (et celle des enfants), la musique m'apparaissait comme la seule issue si je voulais avoir un sort vivable sur cette planète. Et cette issue, il me fallait la découvrir entièrement seul.

Mais avec quels moyens ? Quelles notions ? Quelle aide ? Quels travail préparatoire, auditions, formation musicale et esthétique ? La musique s'imposait donc à moi, dès le départ, comme un mode de vi à adopter sans escompter aucune aide de nulle part, ni de la société, ni de l'Etat, de l'école, ni même de (ma) famille ou de mes amis (les rares que j'avais étaient complètement ignares en matière de musique). Mais pourquoi avoir choisi la musique ? C'est à partir de mon séjour à Argostoli, à force d'écouter des choeurs bien exercés ou l'orchestre philharmonique de la ville - c'est à dire une mélodie associée (à) l'harmonie, base de toute oeuvre de musique savante - que j'ai éprouvé une attirance inexplicable, puis que j'ai été emporté par une sorte de houle faite de douceur et de mélancolie, de douleur aussi parfois. Quand je passais devant

l'édifice qui abritait les répétitions musicales, je ne pouvais m' empêcher de m'arrêter. Si bien que je finis par réclamer obstinément à mes parents l'acquisition d'un violon. Notre situation financière ne nous le permettait pas. A Noël et à Pâques, en faisant le tour traditionnel des maisons pour chanter les "calendès" - les chants consacrés de ces jours de fête - je pus amasser une somme appréciable mais qui n'était pas suffisante pour acheter l'instrument convoîté, fût-ce un modèle très courant. Dieu sait pourtant que je mis du coeur à l'ouvrage ! A chaque seuil où je m'arrêtais pour pousser ma goualante, j'avais devant les yeux le spectre de mon violon. Pendant cette tournée que je fis avec plusieurs copains, mes parents restèrent alités en raison d'une grippe. A mon retour, j'allai les rejoindre dans leur lit. On compta le produit de la quête. Aucun doute, il n'y avait pas assez. Maman se mit à pleurer et papa se retourna de l'autre côté pour dissimuler ses sentiments. Je me rendis dans des magasins pour acheter de magnifiques cadeaux pour la famille et m'offris un ballon de football - un vrai.

C'est plus tard à Patras, quand mon père eut un traitement conséquent, que je pus enfin voir mon rêve réalisé. Mais à quoi attribuer l'attirance, l'émoi, la passion que j'éprouvais pour cet art? Je répondrai : à l'atavisme. Et pour me lancer dans cette aventure exaltante que constituait l'exploration de la musique, je n'avais pour bagage que les quelques morceaux entendus au fil des années. Je n'avais qu'un penchant pour la musique - comme cela avait été le cas pour ce Théodoromanolis dont j'ai parlé plus haut, qui a peut-être été l'un des créateurs des fameux chants "rizitika" et des airs de danse qui appartiennent au folkhlore de le Crète occidentale - et, d'une manière plus générale, cette moisson artis-

tique glanée dans l'âme et l'esprit de mes ancêtres. Du côté paternel comme du côté maternel, ce dernier étant toutefois prédominant. C'est ainsi que le frère de ma mère, bien que fonctionnaire, jouait du piano à ses heures de loisir. Il touchait aussi à l'harmonium et à la guitare, il composait des airs à la mode du temps et il était un danseur moderne accompli, particulièrement doué pour les claquettes. Dans ma suite de ballet "Carnaval grec", j'ai utilisé l'un de ses thèmes, pensant qu'il serait ravi. Quant au pianiste Antovic, cousin de ma mère, j'ai déjà parlé de lui. Il aurait pu faire, dans les années trente, une carrière internationale, s'il ne s'était enlisé dans le marais de la vie provinciale, à Mytilène. C'est pourquoi j'ai toujours pensé que j'avais hérité de ma mère une vocation musicale, et de mon père une vocation patriotique, militante et politique. Mais voici que l'existence, au sommet de ma généalogie crétoise, d'un joueur de lyre et compositeur populaire renommé à son époque, m'a conduit à réviser quelque peu ce jugement par trop sommaire bien que séduisant dans la mesure où il fait intervenir deux mondes -deux héritages- opposés dont chacun se disputerait ma personne. Celle-ci deviendrait ainsi un champ clos où s'affrontent et s'efforçent finalement de se concilier, de coopérer deux tendances contrastées, l'art et la politique. C'est en tous cas un dilemme qui ne m'a pratiquement plus quitté à partir de l'adolescence. Je le retrouve jusque dans ce livre où, d'abord soucieux de mieux faire comprendre mes chants et la poésie que j'ai mise en musique, je vois déjà se profiler la mise en cause de toute une société avec son corollaire : ce qu'il est convenu d'appeler l'engagement politique.

En ce qui concerne le jazz, cette musique a exercé sur moi une

influence qui a varié avec son évolution historique. Le jazz, ce fut d'abord le détonateur d'une époque. Une charge affective qui électrisait musiciens et couples de danseurs. Il avait en même temps un côté drôle, cette façon qu'avaient les trombones de déraper, les trompettes de caqueter comme des poules puis d'avoir des crises de hoquet (ce qu'on appelait les "syncopes"). Et tout cela dans un climat fait d'enjouement, d'insouciance et d'improvisation. Comme si chaque instrumentiste disait :"Bon les gars, on joue tout ce qui se nous passe par la tête, le divertissement avant tout !" Je crois que je n'ai jamais saisi l'essence du jazz - pas même aujourd'hui -, à savoir sa langue harmonique complexe. On observe un phénomène comparable dans la musique brésilienne. Dans l'un et l'autre cas, nous avons une dérive de l'harmonie classique, telle que celle-ci s'était formée,en Europe centrale principalement, au cours des trois derniers siècles, en se fondant sur les lois acoustiques naturelles. La musique byzantine a reposé sur différentes gammes pour forger exclusivement un matériel mélodique, limitant l'harmonie à la note tenue - la pédale. Il en a été de même avec notre musique dite démotique - ou folklorique au sens noble du terme - qui, à quelques exceptions près, a été mélodique et monophonique. Parmi ces exceptions, il y a les chants d'Epire où intervient une deuxième voix et où l'harmonie se forme ainsi. Autrement dit, la monophonie - sans soutien harmonique - est l'essence de notre tradition musicale. On peut donc comprendre que la découverte du langage harmonique ait constitué pour moi le bouleversement musical suprême. Mais, dans le même temps, cette découverte me laissait nu et sans défense dans un domaine infini - celui de la musique (savante) - où tout m'était inconnu, inédit, inexplicable. Ces compositeurs avaient des lois ? Lesquelles ? En

1937, le jeune Grec inculte âgé de 12 ans que j'étais devait appréhender et vivre ces nouveaux états sonores qui n'avaient aucun rapport avec la tradition, celle du moins que m'avaient transmise mes parents et le milieu provincial au sein duquel je me développais et façonnais ma personnalité.

Après s'être d'abord fondée sur l'harmonie classique, la musique de jazz s'est dévoyée par la suite. J'emploie à dessein ce mot de "dévoyée", car je pense que les musiciens noirs ont utilisé leur musique comme une arme offensive contre l'oppresion des blancs, en s'efforçant de parler un langage entièrement à eux, qui les différenciait, qui leur restituait leur négritude. Et cette négritude imposait, autant que possible, de briser le tabou des réussites musicales des blancs. Et la plus grande de ces réussites avait été incontestablement la découverte de l'harmonie qui allait être à la base et l'origine de l'essor de la musique savante. On a parfois l'impression que, dans le jazz, la deuxième ou troisième voix résonnent "faux" par rapport à la première, en violation des règles acoustiques. Qu'elles satirisent ou ridiculisent la mélodie principale. Mais de quelles règles parle-t-on ? De celles-là mêmes, comme nous l'avons vu, qu'ont établies les grands compositeurs classiques : tous des blancs à l'évidence.

Les Brésiliens ne font-ils pas de même ? Assurément, on constate chez eux une polytonalité, le plus souvent une bitonalité. Ce qui signifie que le chant se situe généralement à un autre ton que l'accompagnement harmonique. Et curieusement, cette perception constitue le charme le plus profond de la musique brésilienne. Avec cette impression de démarrer en titubant, de perdre quelque part l'équilibre des "règles intangibles". En fin de compte, les

lois de l'harmonie évoluent avec l'oreille humaine. Les "blancs" eux-mêmes ont emprunté cette voie par d'autres moyens. C'est pourquoi j'appellerai évolution le cours de la langue harmonique qui aboutit à la musique atonale, polytonale, avec des perceptions souvent très proches de celles du jazz. Et pour clore cette disgression, je dirai que la langue harmonique du jazz, tout comme celle de l'école de Vienne, mais aussi du groupe des Six en France, de l'école soviétique et des compositeurs américains, britanniques et européens actuels en est parvenue à la dernière lettre de l'alphabet harmonique. Moi, à l'époque, je ne faisais que découvrir la première. Je reviendrai sur cette question quand j'examinerai mes premières compositions. Nous savons toutefois déjà que je m'engageais dans une voie très ardue, avec des chances de succès très réduites. Et j'entends par "succès" la simple composition d'une oeuvre de musique savante qui se tienne...

En 1936, la Grèce avait basculé dans le camp des dictatures avec l'instauration du régime du général Métaxas - ou régime dit "du 4 août". Personnellement, je ne me suis rendu compte de rien. Les élections, les émeutes , les coups d'Etat, tout cela survenait et se jouait dans la capitale. Nous n'en recevions en province qu'un écho assourdi que seuls percevaient ceux qui étaient directement atteints ou concernés. Mon père avait déjà été sanctionné par la droite - le parti populiste - avant l'établissement de la dictature. Je ne saurais dire ce qu'il pensait de ces évolutions. Comme j'étais un garçon confiné dans son univers, voué à des passions exclusives , il ne jugeait pas utile de m'en parler. Du reste, moi comme tous mes camarades, nous étions parfaitement ignorants de ce que cachaient les mots "gouvernement" "élections", "parti". Nous connaissions les notables du cru, le

clergé, le gendarme, nous ressentions le pouvoir comme un ordre indispensable des choses. De même que nous acceptions comme une fatalité les vastes et belles demeures, somptueusement meublées, du centre ville, et les masures des bas quartiers qui ignoraient les chaussées, l'eau courante et l'électricité. Chacun se contentait du sort qui lui était échu. Sauf que le fonctionnaire n'avait pas le droit d'étaler en public, si l'on ose dire, la modestie de ses ressources. Chaque mois, mon père se rendait auprès du gendarme, originaire de Galata comme lui, pour lui emprunter de l'argent. Et c'est toujours en cachette (de moi du moins) qu'il s'enfermait dans le salon pour faire et refaire le compte de ses dépenses, dans l'angoisse de ne pouvoir joindre les deux bouts.

Je me rends compte à présent que mes parents vivaient dans la terreur. Avec deux enfants et deux vieilles femmes à charge, ils tremblaient à l'idée d'un pouvoir vindicatif susceptible de rogner encore sur le traitement de 4.000 drachmes. Auquel cas la faim nous guetterait au tournant de l'année pour nous déchirer de ses dents aiguisées. Dans le courant de l'année 1936, peu de temps avant que Métaxas n'instaure son régime, les évolutions politiques survenues à Athènes nous avaient réexpédiés à Ioannina. Cette fois, nous n'avions pas jugé utile de déménager notre mobilier ou de louer une maison. On logeait à l'hôtel "Averoff", à l'emplacement actuel de la place centrale. Cette nouvelle affectation était avantageuse, mais elle ne dura que quelques mois. Le coup de force de Métaxas nous renvoya à Argostoli. On s'attendait au pire. Puis mon père apprit sa nomination définitive à Patras. Que s'était-il passé? Peut-être le poste était-il devenu vacant sans qu'on ait de postulant sous la main. Ou bien, en termes purement administratifs,

avait-on jugé que les quatre années passées à Argostoli, dans l'île de Céphalonie, constituaient un bail suffisant. Il se pouvait aussi qu'un haut fonctionnaire du ministère eût de l'estime pour mon père. Toujours est-il que cette affectation à Patras apparaissait comme une bénédiction. Le traitement de mon père était relevé à sept mille drachmes, et cette préfecture avait les moyens de verser des indemnités de déplacement. Ce qui permettait d'arrondir les fins de mois quand mon père reprenait son circuit familier pour des visites d'inspection dans les montagnes et les villages d'Achaïe.

Avant de quitter Argostoli, j'eus l'occasion de voir le dictateur Métaxas. Un jour, au port, quelqu'un vint nous prévenir :"Métaxas est en train de déjeuner au restaurant." Devant l'établissement, l'unique voiture de l'île - la Ford de la préfecture - attendait son important passager. Comme je connaissais le chauffeur, j'engageai la conversation avec lui. Métaxas sortit du restaurant. Curieusement,les hommes de sa suite étaient peu nombreux. Il se rendait en fait en visite privée à son village natal, Métaxata je crois, comme le nom l'indique! Il était de petite taille, avec une face rubiconde, de grosses lunettes. L'air bienveillant et doux. Il se hissa dans la voiture et s'assit confortablement à l'arrière. A ce moment, un vieux mendiant s'approcha, lui saisit la main et la baisa. Métaxas, d'un air très naturel et pas le moins du monde irrité, lui asséna une gifle d'une telle violence que le vieillard vacilla sur ses jambes et s'affaissa. Satisfaits du punch du Chef, des gendarmes saisirent le malheureux sous les aisselles et le traînèrent sur le trottoir, tandis que la Ford démarrait en trombe, emmenant la suite apparemment ravie et comblée. Quelque temps plus tard, ma famille et moi installés dans

la même voiture, nous passions de la cité des vivants à celle des morts et de là nous engagions sur le versant de l'orgueilleux mont Aïnos avant de redescendre sur le port de Sami pour embarquer.

PATRAS

Patras ! C'était la ville. La vraie. Et la ville respire, s' endort , s'éveille, met son manteau, ouvre un parapluie. L'été, elle court se dévêtir au bord de la mer. Nous étions en juin 1937. Il faisai déjà très chaud. Le soir, les habitants faisaient leur promenade rituelle sur le port. A sa pointe, la grande jetée s'élargissait en une petite place circulaire au centre de laquelle se dressait le phare. Au pied de celui-ci était aménagée une pâtisserie. Quand on s'installait à la terrasse, on pouvait observer l'animation du port, on voyait même les passagers des navires à travers leurs hublots. Nous avions loué une chambre à l'hôtel, rue du roi Georges si j'ai bon souvenir. Nous étions à proximité des quais. A l'époque, je préparais mon examen de passage au lycée . Je devais travailler d' arrache-pied. A mes moments de pause, je m'abandonnais à la fascination de la ville dont je ne cessais d'explorer les rues, les places, les parcs et leurs bosquets, les usines, les faubourgs. Des artères sans fin formaient un damier complexe, avec ses droites, ses parallèles, ses perpendiculaires. Cette ordonnance impeccable, sortie de l' esprit d'un géomètre pointilleux, donnait l'impression d'appartenir à une société supérieure capable d'imposer sa loi au chaos primordial des habitations. Dans le centre ville, les rues étaient bordées par une succession d'arcades qui protégeaient du soleil ou de la pluie. Mais où était donc l'esprit tout puissant qui animait l'ensemble de la ville comme un mécanisme d'horlogerie ?

La circulation était intense. Elle mêlait encore deux époques. Taxis, autobus et camions croisaient fiacres et charrettes. On entendait souvent le sifflet strident du train d'Athènes ou de Pyrgos

qui entrait en gare en donnant à la foule des voyageurs et des porteurs le signal d'un branle-bas général. Un mois après notre arrivée, on loua le premier étage d'une maison toute blanche agrémentée d'un jardinet, à l'angle des rues Assimakis Photilas et Londou, dans le quartier de Psilalonia, en hauteur de la ville. Une façade latérale donnait sur l'usine des textiles Veso, l'autre sur une immense taverne tenue par un Italien. Des fenêtres et des balcons, j'observais la vie du quartier. Contrairement à Argostoli, garçons et filles jouaient et bavardaient ensemble dans la rue. Ils se réunissaient au pied du pylone. Je n'osais encore les rejoindre. Je passais mes journées à étudier. Entre deux devoirs, je montais sur la terrasse m'asperger d'eau ou prendre un bain de soleil, je jouais avec mon frère Yannis qui avait maintenant cinq ans. Le soir, j'accompagnais souvent mes parents dans une promenade qui se terminait à la pointe de la jetée, pour y déguster une glace. Une fois par semaine, nous allions au cinéma de plein air. Les comédies musicales d'Hollywood ou d'Allemagne faisaient fureur. Les noms de Jeanette McDonald, Mickey Rooney et Shirley Temple brillaient au firmament des stars. Avant le film et pendant l'entracte, un haut-parleur diffusait les succès grecs des chanteuses Danaé, Sophia Vembo et Kakia Mendris. En dehors de la soirée au théâtre municipal d'Argostoli j'avais entendu les premiers grands succès d'Attik dans un cinéma de Ioannina, lors de notre bref retour dans cette ville en 1936. J'avais été très impressionné par son "Coquelicot" qui résonna à mes oreilles pendant des jours et des jours.

Grâce au meilleur traitement de mon père, la maison retrouva le climat de fête que nous avions connu à Ioannina. Ses pièces très spacieuses, la grande cuisine se prêtaient aux repas et réceptions.

Lors des soirées dansantes, on ouvrait les portes qui séparaient le salon de la salle à manger, ce qui formait une piste superbe où les couples pouvaient s'adonner aux rythmes endiablés du moment comme le charlestown. Naturellement, je me retrouvais sur la brèche pour remonter le gramophone - il rayonnait à nouveau de tout son prestige - et changer les disques.

Avant même qu'on eût complètement emménagé, ma mère décida un jour que nous ferions, à nous deux, le tour des faubourgs de Patras pour y rechercher des réfugiés de Tchesmé. Sa nostalgie de l'Asie Mineure, de la patrie abandonnée quinze ans plus tôt, ne l'avait pas quittée. Dès cette première incursion, on entra en contact avec des micrasiates. Ils étaient assis dans des cours minuscules envahies de pots de fleurs, devant des maisonnettes en briques qu'ils venaient de badigeonner à la chaux et qui resplendissaient. Notre venue éveillait une curiosité un peu soupçonneuse, des commentaires échangés à voix basse. Ma mère portait chapeau, voilette et chaussures vernies; un aspect très simple mais qui dénotait malgré tout une certaine aisance. Moi, j'étais également très soigné, culottes courtes bleues, chemisette blanche et sandales marron. Les gens que nous abordions étaient vêtus à l'image de leur condition. Les hommes avaient une grosse culotte, les femmes un fichu noir. Ils devaient murmurer sur notre passage : "Que viennent faire ces riches dans notre quartier ? Se sont-ils égarés ? Ou viennent-ils se divertir de notre pauvreté ?"

On s'arrêta devant une maison où ma mère demanda : "Je cherche une famille de Tchesmé. Je suis également de là-bas. Mon nom de jeune fille est Poulakis. Aspasia Poulakis." Sitôt qu'ils surent que nous étions, nous aussi, des réfugiés, leur attitude changea du tout au tout. On nous offrit avec empressement un siège, un verre d'eau avec la

cuillérée de fruit confit. D'une maison à l'autre, les locataires s'interpellaient :"Ils sont de chez nous ! De Tchesmé ! Va vite prévenir la mère Rini! " Quelques secondes plus tard, la mère Rini rappliquait en compagnie de son mari dont la large culotte claquait au vent de chaque côté. La mère Rini et le père Nicolas avaient l'âge de mes grands-parents maternels. Leurs enfants, deux garçons, avaient péri à la bataille du Sangario, dans les rangs de l'armée grecque où ils avaient été mobilisés pendant la campagne de 1920-1922 contre les Turcs. Ce furent d'abord des étreintes, des effusions, puis des pleurs qui se communiquèrent rapidement aux autres voisines vêtues de noir. Quand ce premier moment d'émotion fut passé, on laissa de côté les souvenirs cruels. Les questions fusaient de partout . "C'est la femme du directeur de la préfecture !" s'exclamaient -ils tous en choyant ces réfugiés privilégiés qui leur tombaient du ciel.

Cette première visite n'était qu'une entrée en matière. Il ne se passa plus de semaine sans que maman ne reprît avec moi le chemin de la masure de la mère Rini. Lors d'un repas officiel donné chez nous, elle glissa un mot au maire de Patras, monsieur Roufos, et celui-ci accepta d'embaucher le père Nicolas comme éboueur. Peu à peu, exploitant sa position, elle parvenait à placer tel ou tel réfugié pour un emploi à la journée ou au mois. La plupart d'entre eux avaient d'énormes difficultés à trouver un travail et à subsister. Ils vivotaient, faisaient des dépannages ou du bricolage, le plus souvent grâce à la complaisance d'un voisin, réfugié comme eux...

C'est ainsi que j'appris de ma mère que nous étions des "étrangers" dans ce pays. Jusqu'au jour de sa mort, elle demeura

fidèle à la terre promise. Elle ne s'intégra jamais dans "la vieille Grèce" - comme elle l'appelait - et à Galata, le village de mon père en Crète, sa générosité devint vite proverbiale. Connaissant son point faible, les petits mendiants accouraient de tous les coins de l'île. Elle les comblait. Elle vidait pour eux la maison : habits, étoffes, tapis, petits meubles, vases, peintures se volatilisaient au soleil de sa bonté. C'était pareil à Patras. Chaque semaine elle entassait dans un gros sac victuailles, linge et chaussures, et nous mettions le cap sur le quartier des réfugiés. Son rang lui imposait de choisir ses relations dans la bonne société de la ville: ses amies véritables ont toujours été des réfugiées d'Asie Mineure. Il en résultait d'ailleurs à la maison des scènes souvent cocasses, comme lorsque monsieur le maire croisait monsieur l'éboueur dans l'escalier L'un en costume dernier cri, l'autre avec sa culotte de gros drap. Mon père la chapitrait sur ce point. Vainement. Il s'attirait immanquablement la réplique :"Ce sont des gens de chez moi. De mon pays". - "Et ici, où sommes-nous ?" - "En exil, pardi !" Mon père ne se formalisait pas du propos. Lui-même se sentait, comme Crétois, à demi étranger, même s'il ne disait rien. Dans le Péloponnèse, l'opposition farouche à la personne de Vénizélos avait créé un climat d'hostilité envers tout ce qui, de près ou de loin, avait trait à l'île natale du célèbre homme d'Etat. Le schisme national entre libéraux et populistes avait laissé de profondes séquelles. Désormais, sous la dictature du général Métaxas, tout Crétois était a priori un suspect !

Ainsi étais-je et me sentais-je moi-même - tout au long de ces années - un petit étranger à triple titre : comme provincial, comme réfugié et comme Crétois. Je pourrais y ajouter un quatrième titre

qui ne va pas tarder à me distinguer encore un peu plus des autres: ma taille exceptionnelle, surtout pour l'époque et pour mon âge. A partir de la quatrième, c'est-à-dire de mes treize ans, ma complexion a changé radicalement. Plus je grandissais, plus je maigrissais. J'offrais un spectacle si comique qu'on se retournait en s'esclaffant sur mon passage comme si j'étais tombé de la planète Mars. Malgré tout, si je me reporte en pensée à ces deux années passées à Patras, elles m'apparaissent comme celles de l'insouciance Une insouciance où entraient des sentiments variés : l'émerveillement de vivre à la ville, l'aisance que nous ménageait le statut plus élevé de mon père, une scolarité plus attrayante, ou tout bonnement un âge enclin au plaisir...

Je réussis mon examen de passage et entrai dans ce qu'on appelle le secondaire, c'est-à-dire le lycée de l'époque avec ses six classes. L'établissement se trouvait à deux pas de la maison. Il était tout neuf, avec des salles de classe spacieuses et claires et un gymnase de conception très avancée. Notre professeur de gym, M. Panagopoulos, avait une grande notoriété. Mais nous faisions aussi chaque jour de l'athlétisme, du volley et du basket. En quatrième, quand tous les élèves furent inscrits d'office à l' EON - les Jeunesses Métaxas - et durent revêtir l'uniforme chaque vendredi, on eut à se livrer à une gymnastique plus particulière : marche au pas cadencé sur plusieurs rangs pour se préparer au défilé, évolutions diverses. M. Panagopoulos était à nouveau mis à contribution, mais pour la circonstance il avait droit à une tenue de gradé ! Je crois bien que la fameuse "Formation nationale" dont se targuait le régime n'a jamais dépassé le stade de ce pensum ambulatoire. Entrecoupé peut-être de quelques discours, mais auxquels nous n'avons jamais assisté dans notre classe. En entendan

les mots "Jeunesses Métaxas", la nouvelle génération en reliera sans doute l'idée aux autres organisations de jeunesse qui allaient fleurir sous la Résistance. En fait, aucune comparaison n'est possible. L'EON de Métaxas se réduisait à deux signes distinctifs : l'uniforme et la manie des défilés exécutés en faisant le salut hitlérien. A ceux qui s'en offusqueraient, faut-il rappeler qu'Hitler et Mussolini étaient à l'époque des personnalités respectées, ayant l'approbation d'une partie importante de l'opinion? L'Allemagne nazie était un pays socialiste ! Le "national" placé devant ce dernier adjectif ne faisait que renforcer son prestige. Quand Hitler attaqua la Grèce, la moitié de la population était germanophile.

Au lycée, nous n'étions pas plus de vingt élèves par classe. Les professeurs pouvaient se vouer exclusivement à leur tâche, entretenir avec nous un dialogue qui nous était d'un grand secours moral. L'école perdait son côté rébarbatif, elle était une ouverture sur la vie. Je dévorais les livres et cette passion était largement partagée par mes camarades. Comment se nouent les amitiés à cet âge ? Avec Télémaque et Nicos, on forma vite un trio d'inséparables. Pendant les heures de récréation ou d'éducation physique; le soir lors de nos promenades dans le quartier de Psilanonia. Le week-end nous réunissait pour de bon. Le dimanche matin, après la messe obligatoire on s'offrait une séance au "Cinéac", et l'après-midi on errait à l'aventure. De mon côté, je m'étais familiarisé avec les parages de la maison. Les matches de football improvisés sur la chaussée, les randonnées en vélo (qu'on louait à l'heure), sans oublier les parties de cache-cache avec Barbara, la fille de l'aubergiste italien: au terme d'une course échevelée, on se jetait sur elle et c'était à qui lui arracherait un poil de son "jardinet". La nuit venue, on reprenai

en choeur, au pied du réverbère, les "tubes" de l'époque, "Coeur cruel", "Deux yeux noirs", "Vieux quartier", qui allaient me poursuivre pendant des années, à Pyrgos, à Tripolis et jusqu'à Athènes. Nous avions créé dans notre classe un "Club d'excursions" ; l'adhésion et les activités étaient soumises à un règlement très précis. Dès le mercredi ou le samedi soir - veille des deux jours de congé scolaire - on gagnait les collines verdoyantes qui forment les contreforts du mont Panachaïcos dans les environs de Patras. Nous avions découvert les harmonicas Hohner et nous organisions des petits concerts où l'on s'efforçait de jouer à l'unisson. "La Paloma" et "Salut, Dimitroula" étaient incontestablement nos deux grands succès dans le genre. Mais le club prenait tout son sens à la fin de l'année scolaire. Deux étés de suite, il s'installa à Itiés dans une cabane que nous avait cédée M. Pantazis, le président de la Chambre de commerce. C'était ce qui s'appelle "des vacances pieds dans l'eau". On entrait dans la mer de bon matin pour n'en ressortir qu'au crépuscule... Mais dans cette évocation de mon enfance à Patras, j'ai naturellement gardé pour la bonne bouche ce qui en constitue l'évènement capital : la musique !

Dimitri Chostakovitch nous apprend qu'à l'âge de neuf ans sa mère l'emmenait prendre des leçons de musique et qu'à douze ans il était déjà l'élève de Glazounov en composition. A une période correspondante de sa vie, un futur compositeur grec voyait pour la première fois des notes sur une partition ! Il s'agissait d'un livre de musique que l'on nous avait remis à l'école et qui contenait cette étrange écriture sautillante des portées.

Puis il y eut la chorale de l'école, sous la direction de M. Papavassiliou, notre professeur de musique. Je m'y inscrivis sitôt qu'on nous annonça sa formation. On me classa parmi les premières

voix. Nous chantions à quatre voix !

Chaque matin avant les cours, les élèves se réunissaient dans le hall de l'école pour la prière collective. Cette obligation fastidieuse avait tout de même un bon côté : on chantait une composition de Joseph Haydn, "A Toi, mon Créateur et mon Dieu, j' adresse en cet instant, du fond du coeur et de l'esprit, une ardente supplique..." A ce moment là, j'attaquais en solo : "Père, jette à tes créatures un regard compatissant..." Grâce à ces deux phrases musicales, la journée scolaire démarrait pour moi en beauté. De temps à autre, on me convoquait dans la salle des professeurs pour me réentendre dans ce solo. Etais-je si émouvant ? En tout cas, j'avais une belle voix à l'époque. Cela ne dura pas. Elle s'altéra avec le temps, je la perdis complètement. Ensuite, le troisième évènement musical fut l'achat du fameux violon. M. Papavassiliou tenait peut-être à se débarasser de son instrument pour des raisons financières, mais toujours est-il qu'il persuada mes parents que j'avais un talent à faire fructifier. Il ne restait plus, pour couronner cette série de miracles, qu'à m'inscrire à l'Odéon de Patras. Cela fut fait, en classe de violon naturellement. Je commençai à apprendre la théorie avec M. Sinouris. Je peux donc juger à bon droit que la ville de Patras a marqué le grand tournant de ma vie : j'allais désormais rester fidèle au choix qu'il impliquait.

Au cours des années 1960, je devais donner à Patras plusieurs concerts populaires en salle. Ils eurent un gros succès. En 1964, c'est au théâtre municipal de la ville que j'ai pour la première fois présenté au public ma chanteuse Maria Farantouri. Ensuite, il y a le trou noir de la dictature militaire. Après mon retour d'

exil, en 1974, je veille à renouer avec cette ville -étape de ma vie. J'y donne le" Chant Général ", l'oratorio que j'ai composé sur le poème de Neruda. L'oeuvre a soulevé un véritable délire aux stades "Karaïskakis" et "Panathinaïkos" d'Athènes. Mais les habitants de Patras boudent le concert, je sens une certaine désaffection à mon égard. Depuis, mes rapports avec ce public sont allés de mal en pis, si bien que j'ai résolu de plus m'y produire. Sérait-ce que les dieux tutélaires de la ville ont regretté de m'avoir engagé dans la voie musicale et que j'aurais, à leurs yeux, failli à ma mission ? Les dieux de Patras ne plaisantent pas ! Ils gouvernent ! Les tribulations que me réservaient le pouvoir ont commencé en mai 1967 lorsque les Colonels ont interdit ma musique. C'est alors qu'un dieu de la ville nous a tous châtiés pour nos forfaits, et moi tout spécialement qui avais commis le crime de m'occuper de musique et de composer des chansons...

Mais rien ne pourra jamais ternir ces années ni ce jour où j'ai donné mon premier concert dans la véranda d'une maison de campagne des environs de Patras. J'ai d'abord joué du violon avec l'un de mes condisciples de l'Odéon. Puis j'ai chanté avec ma mère. Les recettes de la soirée m'ont permis d'acheter quatre grands bidons, des planches, des clous, de la corde, et de confectionner un magnifique radeau. J'ai volé un drap pour la voile. Puis j'ai gagné le large du golfe de Patras, m'abandonnant à l'autre amour de ma vie, après la musique - la mer !

A la chorale du lycée, nous chantions des oeuvres de deux sortes : soit de compositeurs grecs comme Kalomiris, influencés par la tradition démotique, soit de classiques étrangers : Beethoven, Mozart, Haydn, Verdi, etc. C'est à cette occasion que j'ai

abordé la musique savante. En outre, le petit manuel d'initiation qui accompagnait l'harmonica Hohner comprenait une série d'oeuvres classiques pour deux ou trois voix. Le lied de Beethoven "Viens, nuit, tout coeur qui souffre t'attend..." me marqua vivement. Depuis, il s'est gravé dans ma mémoire et je me suis aperçu qu'il était un arrangement de la deuxième partie de l'Appassionata. De même, la berceuse de Brahms me ravissait. Je découvris alors quelques mélodies éternelles comme la "Sérénade" de Schubert, les "Contes d'Hoffmann" d'Offenbach. Mais il me faudra encore attendre cinq bonnes années pour que je puisse entendre une oeuvre symphonique : en 1942, j'ai la révélation de la "Neuvième Symphonie" de Beethoven jouée à l'écran dans un cinéma !

Il m'est resté deux cahiers de musique de cette époque. Mes premières tentatives de composition. Comment expliquer ce qui me poussait dans cette voie ? Ce n'était pas seulement le besoin d'offrir un répertoire à notre petit orchestre d'harmonicas. C'était, je m'en souviens fort bien, quelque chose de plus profond. Un appel et un plaisir que je ne saurais préciser. Me voici qui jette mes notes sur la portée, mes propres sons. Je crée de rien un petit monde qui vibre en moi, autour de moi. J'en étais transporté. Je composai alors un motif pour violon. Je le jouais à l'heure ou passait sous ma fenêtre une fille du quartier dont j'étais tombé amoureux. Je voulais à tout prix lui faire entendre ce morceau, surtout ce morceau. Je la guettais derrière la vitre. Sitôt que je l'apercevais, je lui raclais mon motif avec ardeur. Chaque jour, je revenais à la charge. Ce fut d'ailleurs ma seule façon de lui déclarer mon amour car je n'eus jamais le courage de l'aborder ni même de la reluquer à distance dans la rue...J'ai sous les yeux mon premier cahier

de musique. Avec l'année inscrite : 1937. Il s'ouvre sur la copie d'exercices de solfège. De première année. Suit un texte byzantin: "Les trois flambeaux suprêmes de la Trinité Solaire..." C'est donc l'indication que nous chantions des tropaires byzantins à l'école ou à l'église. Après cela, une page où j'ai écrit en majuscules : "Recueil de chants composés par Mich. G. Théodorakis". Je lis ensuite, en feuilletant les pages suivantes : "Romance n° 1, A" pour harmonica; "Romance n° 1, B" avec ma signature en français, "Michel Théodorakis"; les paroles d'un chant satirique que j'ai écrit pour le professeur de français. Ensuite, les pages ont été découpées aux ciseaux. Un an plus tard, en 1938, je rassemble mes premiers chants dans un petit cahier comprenant deux parties. Première partie : "Chants relatifs à la religion et à la patrie". En voici les titres : "Prière", "La Patrie", "Notre rivage" (poème de G. Drossinis), "Prière n° 2" (Martzonis). La deuxième partie s'intitule "Chants relatifs à la nature et à la vie" : "Le Bateau", "Liberté", "Le Cyprès Noir"(Poème de C. Palamas), "Je ne t'oublie pas" (pour quatre voix), etc. La première prière (le nom du poète n'est pas indiqué) commence par ces vers : "Je m'éveille à l'aube et j'adresse au ciel une ardente supplique...". Je me souviens alors que nous la chantions - toute la famille réunie - au chevet de mon frère avant qu'il ne s'endorme. Chaque soir. D'abord à deux voix. Puis à trois et quatre voix pour finir. A Tripolis, au début de l'Occupation, deux officiers de la Wehrmacht logeaient dans notre salon par ordre de réquisition. Un soir, ils nous demandèrent d'assiter à ce rituel du coucher de Yannis. Quand nous eûmes fini, on s'aperçut qu'ils pleuraient. Ils nous montrèrent les photos de leurs enfants. Ils étaient de Breslau. Ils nous apprirent qu'ils allaient bientôt partir pour le front

russe...

Naturellement, ces premières compositions révèlent de grandes faiblesses dans la formulation rythmique. Je venais tout juste d'aborder le solfège à l'Odéon de Patras et au lycée. Or, comme on sait, les premières leçons de violon sont scolastiques, fastidieuses et n'ont guère à voir avec ce qu'on appelle la musique. C'est peut-être la raison pour laquelle je ne suis devenu ni violoniste ni pianiste. J'avais hâte de "faire de la musique", je n'avais pas la patience de me consacrer chaque jour pendant des heures aux exercices indispensables. Sitôt que je saisissais mon violon, je m'appliquais certes à l'étude, mais j'avais beau faire, les sons qui naissaient sous mon archet appelaient d'autres sons, des idées musicales germaient dans ma tête et je me mettais à improviser. Plus tard, ce fut exactement pareil quand je commençai à étudier le piano. Bien sûr, à cette époque, il ne me vint jamais à l'esprit que je pourrais devenir un jour un compositeur professionnel. Qui se doutait du reste, dans cette Grèce provinciale d'alors, qu'une telle profession existât, une telle occupation même? Mes parents auraient-ils pu envisager sérieusement cette carrière à mon propos ? Comme après chaque déjeuner et dîner nous avions l'habitude de nous attarder à table pour chanter - entre nous ou en compagnie d'invités -, je me mis à présenter l'une après l'autres mes compositions. Mes parents accueillaient ces chansons sans commentaires. Quand ils étaient seuls, leur arrivait-il d'évoquer ces "dispositions" de leur fils aîné ? Toujours est-il que devant moi ils se sont toujours comportés comme s'il était parfaitement naturel que, dans chaque famille, chaque enfant offre après chaque repas un nouveau chant de sa composition.

PYRGOS

Eté 1939. Mon père est muté à Pyrgos, petite ville située à l'ouest du Péloponnèse. Tant pour le rang du poste que pour le montant du traitement, cette affectation équivaut à une nouvelle disgrâce. Il a beau se consacrer entièrement aux devoirs de sa charge et s'en acquitter d'une manière irréprochable, mon père éprouve une véritable répugnance à l'égard du verbalisme et des jeux politiciens, il reste profondément marqué par les excès partisans de grand-père Michael qui ont valu la ruine à la famille. Il n'a pu finalement endormir la méfiance des cerbères de la dictature Métaxas : aux yeux de ceux-ci, la présence d'un Crétois, vénizéliste notoire, à un poste aussi important que celui de Patras constituait un défi au sens nationaliste. Pyrgos est une préfecture de seconde zone. Tous les aspects de notre vie vont se ressentir de cette rétrogradation: le toit qui nous abrite, notre menu quotidien, notre habillement, nos loisirs - lesquels, à vrai dire, se réduisent maintenant à une visite, ici et là, dans une pâtisserie et aux soirées passées dans l' intimité familiale. Ce déménagement m'affecte d'autant plus qu'il se produit en plein été, pendant la période des vacances scolaires où un adolescent vit le plus intensément ses amitiés. Avec une taille d'un mètre quatre-vingt et mon poids de soixante-dix kilogs., autrement dit n'ayant que la peau sur les os, me voici le premier soir à me promener sur la place centrale en compagnie de mes parents. Les passants sont bouche bée devant le phénomène !

PYRGOS

Été 1939. Mon père est muté à Pyrgos, petite ville située à l'ouest du Péloponnèse. Tant pour le rang du poste que pour le montant du traitement, cette affectation équivaut à une nouvelle disgrâce. Il a beau se consacrer entièrement aux devoirs de sa charge et s'en acquitter d'une manière irréprochable, mon père éprouve une véritable répugnance à l'égard du verbalisme et des jeux politiciens, il reste profondément marqué par les excès partisans de grand-père Michael qui ont vain la ruine à la famille. Il n'a pu finalement endosser la méfiance des certères de la dictature Métaxas : aux yeux de ceux-ci, la présence d'un Crétois, vénizélliste notoire, à un poste aussi important que celui de Patras constituait un défi au sens nationaliste. Pyrgos est une préfecture de seconde zone. Tous les aspects de notre vie vont se ressentir de cette rétrogradation: le toit qui nous abrite, notre menu quotidien, notre habillement, nos loisirs - jacquels, à vrai dire, se réduisent maintenant à une vieille, ici et là, dans une pâtisserie et aux soirées passées dans l'intimité familiale. Ce déménagement m'affecte d'autant plus qu'il se produit en plein été, pendant la période des vacances scolaires où un adolescent vit le plus intensément ses amitiés. Avec une taille d'un mètre quatre-vingt et mon poids de soixante-dix kilos, autrement dit n'ayant que la peau sur les os, me voici le premier soir à me promener sur la place centrale en compagnie de mes parents. Les passants sont bouche bée devant le phénomène !

Aussitôt se répand parmi les gosses qui jouent là la nouvelle que je suis de Patras. De Patras ! Dans la cervelle des gens de Pyrgos c'est un état aussi enviable que celui de lépreux ou d'assassin ! La maison que nous avons louée se trouve juste à deux pas. J'offre une cible parfaite. A peine me suis-je risqué seul à effectuer un premier raid de reconnaissance dans la ville, je suis accueilli par un vacarme effroyable : tous les gamins du quartier se sont donné le mot, ils cognent comme des sourds sur des bidons et me jettent des pierres en me criant dans leur fureur d'autochtones: "Fous le camp d'ici, Patrasiote !" J'évalue en toute hâte la situation. Mon regard s'arrête sur un magasin de cycles devant lequel sont attroupés plusieurs adultes. Stupeur ! Je m'aperçois qu'ils assistent à cette scène de pogrom de l'air le plus indifférent du monde. Ma qualité de "Patrasiote" m'exclue donc de la saint communauté de Pyrgos. Que faire ? Je rebrousse chemin, je rentre à la maison et je m'enferme dans ma chambre. Je n'en ressortirai qu'à la mi-septembre, le jour de la rentrée au lycée où je me rends escorté de mon père.

Notre logement occupait le premier et unique étage d'une maison bourgeoise. Il était divisé en deux par un étroit couloir: en entrant, à droite, il y avait le salon, la chambre de mes parents et la cuisine avec le cabinet de toilette (toujours associés dans les habitations de l'époque); à gauche, la salle à manger, ma chambre et celle de Yannis, puis la chambre dite "de service" (la domestique avait droit désormais au titre de servante). Dans ma chambre située en angle, les deux fenêtres donnaient sur le sud-est En face, de l'autre côté de la rue, habitaient la belle Titika et "le communiste" plein aux as - je crois qu'il s'appelait Papanastasiou. Pourquoi ce sobriquet de "communiste" ? Tout

simplement parce qu'on entendait monter de leur cour un chant très suspect : "Les bateliers de la Volga" ! Ils le chantaient en groupe en s'accompagnant à la guitare. L'ameublement de ma chambr se composait d'un lit, d'une chaise et d'une table faisant office de bureau et qui était habituellement envahie de timbres-poste.

Je souffrais de ma réclusion, de la chaleur caniculaire de cet été 39. Souvent, dès l'aube, mes parents et Yannis prenaient le tortillard pour aller se baigner à Katacolo. Je préférais rester à la maison. Je n'entrouvrais mes persiennes qu'au crépuscule sur un monde que je gardais à bonne distance. La nuit, je les ouvrais en grand pour laisser entrer la lumière sauvage des étoiles. Les joueurs de sérénade venaient souvent se poster sous notre balcon. Dans la chambre contiguë à la mienne, Andriani, la servante, âgée d'environ quinze ans, devait les épier par les fentes des persiennes. Elle était belle, les cheveux très bruns, les pommettes rouges, la peau rose et les yeux d'un noir de jais. Un soir, mes parents s'étant endormis, je la vis entrer dans ma chambre d'un air parfaitement naturel. Elle alla se placer devant la fenêtre ouverte et se mit à démêler ses longs cheveux bruns. Allongé sur mon lit, je la suivais en écarquillant les yeux. Ma respiration s'accélérait, mon corps était paralysé par une sensation que je n'avais pas encore connue sous cette forme violente : le désir sexuel. J'étais convaincu que la situation m'imposait de ne pas esquisser le moindre geste. Du reste, je n'aurais su que faire. Et j'étais en même temps convaincu qu'Andriani ne devait surtout pas s'apercevoir de mon trouble. Elle est pure, innocente pensais-je. Toi, tu ne te possèdes plus, c'est honteux. Il faut le lui cacher à tout prix. Je faisais donc semblant de dormir , alors que mes sens alarmés n'avaient qu'une hantise : aller

embrasser cette chevelure dénouée, étreindre ce corps mince que l'on devinait sous la chemise de nuit légère. De son côté, Andriani m'incitait à ne pas sortir de ma coquille car elle affectait aussi la plus grande indifférence à mon égard, ne me jetant même pas un regard comme si la fable de mon sommeil était parfaitement crédible. Après être restée une bonne demi-heure à la fenêtre, elle repartit aussi discrètement qu'elle était entrée. Par la suite, à force de répéter ces apparitions infructueuses, elle finit quand même une nuit par feindre la surprise : "Comment ? Tu ne dors pas ?" me demanda-t-elle en venant s'asseoir au bord de mon lit. Bien évidemment, elle ne pouvait pas ne pas remarquer mon désarroi, le tremblement dont tout mon corps était saisi. Elle s'appuyait à peine contre moi, une sorte d'effleurement auquel elle s'évertuait à ôter tout caractère intentionnel. Puis elle se leva brusquement pour s'en aller. Elle devait traverser la chambre de Yannis - il avait sept ans à l'époque - pour regagner la sienne. Comme me l'apprit plus tard mon frère, avec lui elle était bien plus franche. Elle le déshabillait, le caressait. Une nuit, elle s'allongea même à son côté. Et après s'être livrée à toutes ces manigances et avoir ravivé toutes nos frustrations pour nous laisser passer une nuit blanche, la belle Andriani allait sur le balcon de la cuisine, y jetait une échelle de corde, se laissait glisser dans la rue et se rendait aussitôt chez "Les bateliers de la Volga". Bref, elle menait la grande vie. Bien sûr, quand vint l'hiver et que j'eus noué des amitiés dans le quartier, je changeai vite de stratégie. Je plantai là un jeu ou une discussion pour courir rejoindre Andriani. J'avais eu vent de ses aventures nocturnes, ce qui m'avait enfin décidé à l'aborder. La honte et la timidité , le souci de ne pas choquer mademoiselle n'étaient

vraiment plus de mise ! Maman était sortie faire des courses. Yannis jouait dans la rue avec ses copains. Andriani occupée à repasser, repriser ou à paresser, je ne saurais dire. "Fais-moi une tartine à l'huile !" lui lançai-je en arrivant. Et au moment où elle s' engageait dans la cuisine, je lui sautai littéralement dessus comme un dément. Elle poussa un cri, tenta de se dégager. Je l'entraînai par terre, lui relevai sa jupe, déchirai sa blouse. Plus elle criait, plus je devenais enragé. Je la frappais de toutes mes forces et elle me rendait coup pour coup. Au moment où je tirai sur sa culotte, elle m'enfonça ses ongles dans les joues. Nous roulions sur le plancher comme des fauves, sous la table, sous les sièges. Nous renversions les meubles, les bibelots, mettions la maison sens dessus dessous. Je n'ai toujours pas réussi à élucider s'il s'agissait d'ébats amoureux ou d'un affrontement primitif et bestial autour d'un jeu érotique. Je me souviens seulement qu'un jour où elle repassait, me voyant apparaître les sens à nouveau en feu, elle ôta très tranquillement sa culotte, gagna le lit, s'y allongea sur le dos et plia ses jambes en m'offrant ses fesses roses ! Elle attendit très patiemment. C'est peu de dire que j'étais désemparé. Je me trouvais devant une situation toute nouvelle dont je saisissais la portée sans pouvoir l'exploiter. Ou sans vouloir. Je préférais l'autre Andriani, la fille indomptable. Elle me semblait maintenant être un petit animal auquel on donne des ordres et qui s'y soumet servilement. Je la plantai là. Le désir qui m'emplissait se vida d'un coup comme l'eau d'un seau percé. Du reste, mon père rentra un jour à la maison en compagnie des frères d'Andriani. Celle-ci leur avait confessé ses escapades nocturnes et ils avaient décidé de la marier au "communiste". Mais notre "communiste" était en fait le rejeton d'une famille bourgeoise.

Laquelle était opposée, par principe, à toute alliance avec une paysanne, domestique de surcroît. L'affaire s'envenima, donna lieu à un procès où le cynisme de la haute société s'étala dans toute sa splendeur. Une dizaine au moins de faux témoins vinrent prétendre à la barre qu'ils avaient eu des rapports sexuels complets avec Andriani. Mon père fut le seul à déposer en sa faveur. Mais il encaissa alors un coup fatal de l'avocat de la défense : "Je tiens à signaler que, parmi les innombrables amants recensés jusqu'ici, on compte également le fils du témoin !..." Le projecteur se braquait sur moi. Si l'on s'en était tenu au plan des ébats amoureux, j'aurais pu répondre par l'affirmative. Mais pour ce qui était des "rapports complets"...Quand Andriani se peignait devant la fenêtre ou qu'on se colletait comme des bêtes sauvages jusqu'à épuisement, elle était aussi ma muse et mon public.

Dans cette solitude sans fin où j'étais plongé, je me raccrochais à la musique et à mon violon. C'était ma bouée de sauvetage. Je composais, je jouais, je chantais continuellement. J'allais de découverte en découverte. A commencer par les gammes. Les dièses et les bémols. Je me perfectionnais en écriture musicale. Notamment en métrique. Je me mis à écrire des solos de violon. Et puis de nouvelles chansons sur les poèmes que je trouvais dans notre bibliothèque ou dans les manuels scolaires. Je composai mon premier tango, dans le style de "Pars, chagrin qui meurtris mon faible coeur", le grand succès de l'époque et de nos soirées-concert familiales. Mais je ne jouais pas seulement pour Andriani. J'avais découvert Titika. Elle avait des yeux étranges d'un bleu très sombre. Verts peut-être. Comment en décider ? Sa fenêtre, juste à l'opposé de la mienne mais un peu plus basse, à une distance d'environ trente mètres.

Elle y restait accoudée des heures entières. J'avais eu le coup de foudre pour elle, comme pour mon inconnue de Patras. Je lui jouais avec fougue mes dernières compositions. C'est à Pyrgos que j'ai commencé à utiliser le violon comme une mandoline. Cela m'aidait à étudier et à découvrir les gammes, à composer des oeuvres à deux voix en chantant l'une et en jouant l'autre. Au violon, j'interprétais les valses: "La valse de la nuit" par exemple (147 mesures exactement !), "La valse du carnaval", "La valse trioletto" ("dédiée à mon père très aimé")(1939). En dehors de ces morceaux, je retrouve sur mes cahiers de l'époque une sérénade et un duetto (Oeuvre pour violon). Désormais, la musique remplissait ma vie et je peux dire que ce premier été de réclusion volontaire a engagé mon destin sur une voie irréversible. Mais je n'en avais pas encore conscience. Du reste, la vie sociale m'imposait le cadre d'une routine guère disposée à abdiquer devant les fièvres d'un adolescent. La rentrée scolaire me réservait de nouveaux condisciples. Et de nouveaux amis. Comme ce Pavlopoulos si brillant en lettres. Ou ce Karayorgas, frère aîné du futur et célèbre résistant à la dictature des Colonels, avec lequel j'ai entretenu une correspondance régulière jusqu'en 1944. Dans mes lettres, s'il les a conservées, on pourrait retrouver mes amours, mes angoisses, mes amours et mes préoccupations à partir du moment où nous avons quitté Pyrgos pour Tripolis et où j'ai eu besoin de me confier à lui. Après l'insurrection de décembre 1944, nous nous sommes perdus de vue et le fil épistolaire s'est rompu.

La troisième est une classe importante. Et je m'appliquais d'autant plus volontiers à mes devoirs que la plupart des cours présentaient un intérêt neuf. C'est à cette époque que s'est déclaré mon penchant pour les mathématiques. La famille Malévitis logeait près de chez

nous. Une rimbambelle de garçons et de filles qui formaient une chorale tout à fait étonnante pour l'époque. Ils avaient un répertoire très eclectique, avec une préférence marquée pour les lieder de Schubert et des autres grands compositeurs allemands du 19e. "A la source de la montagne " était devenu notre hymne national. Gros succès également de "Trois amis s'en vont" : ce chant évoquait la fille d'un aubergiste qui est morte et que trois amis recherchent en vain pour lui offrir le vin blanc du Rhin. A Pyrgos aussi notre classe possédait son club d'excursions et de littérature. C'est alors que j'ai jeté les bases de ma bibliothèque personnelle. Le bon vent de la littérature grecque et mondiale venait déposer les premières semences du genie séculaire sur mes rayons. Dionysios Solomos et Costis Palamas, les deux plus grands poètes de la Grèce moderne, illustraient à mes yeux un genre où s'est le mieux gravé le renouveau de l'esprit national depuis la guerre d'Indépendance.

L'amour balisait le cours de la musique. J'eus enfin une liaison "normale" avec une jeune fille du quartier qui répondait au doux nom de Tassia. Si je dis "normale", il faut comprendre qu'elle n'alla pas au-delà de quelques rendez-vous furtifs dans l'obscurité d'une ruelle boueuse et écartée. Et d'un baiser - mon premier baiser partagé dans une précipitation polissonne au beau milieu de la voie de chemin de fer ! On s'étonnera peut-être d'une telle retenue. La crainte, la frayeur même dominaient alors les rapports amoureux. La société toute entière se liguait pour traquer le moindre écart. Les parents, les frères, les oncles, les cousins, les proches, toujours sur le qui-vive, étaient prêts à constituer un tribunal expéditif. Les sanctions étaient impitoyables. On faisait jouer "l'opinion publique" : des cohortes de jeunes filles ou de femmes enragées s'acharnaient à coups de bâton - ou parfois même de couteau

sur le garçon et la fille qui avaient osé simplement se montrer l'un à côté de l'autre dans la rue. Cette mésaventure m'échut à cause de Tassia. Des inconnus m'agressèrent devant une église et me frappèrent avec un canif. Il fallut se résigner à rompre. Heureusement, le toit paternel me réservait une issue de secours. Et pas n'importe laquelle. La voie royale de l'amour ! Un matin, au moment où je pousse la porte pour sortir, je vois sur le seuil une fille de dix-huit ans. Grande, svelte, élancée. Des yeux bleus, une peau blanche. Elle me demande :

- C'est bien ici qu'habite monsieur Théodorakis ?

- Parfaitement.

- J'ai rendez-vous avec madame Théodorakis.

- Donnez-vous la peine d'entrer.

Je m'écartai pour lui livrer le passage, tirai le cordon de la sonnette et m'esquivai. A mon retour du lycée, à midi, j'avais oublié ma rencontre du matin. Après avoir déposé mes livres et cahiers sur mon bureau, je vais à la cuisine pour tromper une faim de loup et entonner avec maman, tandis qu'elle prépare le déjeuner, quelque chant à deux voix. C'était devenu un rite quotidien. Il subit cette fois une entorse de taille. Ma beauté du matin est là, en tablier, l'air soumis, le regard baissé, s'activant auprès de ma mère. Ma venue, je m'en rends compte, jette un certain trouble. Elle pique un fard.

- Mikis, me dit ma mère, je te présente mademoiselle Aglaïa. A partir d'aujourd'hui, elle va rester avec nous.

- Enchanté, Mademoiselle.

- De même, répond-elle dans un murmure.

Il s'établit un silence embarassé. Ma mère a l'air d'être au septième ciel tandis qu'elle manipule les casseroles et enseigne à sa jeune élève

la façon de s'y prendre. Je suis convaincu aujourd'hui que son allégresse tenait à une raison précise : elle se rendait parfaitement compte que son fils aîné, avec son pantalon et son duvet au-dessus de la bouche, était en train de devenir un homme. Il allait même jusqu'à scandaliser des camarades plus âgés! Me voici donc qui sors précipitamment de la cuisine pour aller m'enfermer dans ma chambre. Je regarde mon violon. Tiens, me dis-je, je vais pousser ma plus belle chanson d'amour pour la créature de rêve qui vient de tomber du ciel sous mon toit. Il n'y a rien de comparable entre aimer une chimère et aimer une jeune fille bien réelle, avec un corps, un visage des yeux, des cheveux, une voix qui frémit. Je me mets à improviser et ma musique a l'accent d'un aveu. A table, ma mère - à qui rien n'échappe - me demande avec un sourire imperceptible :"Ta musique était différente tout à l'heure. Tu jouais une de tes compositions ?" -"Natu rellement." Je suis agacé par le tour que prend cette conversation. Ma mère enfonce un peu plus le clou : "Tu m'as l'air bien susceptible aujourd'hui." Aglaïa fait le service. Elle se penche sur moi avec la soupière. Je vois ses seins pendant une fraction de seconde. La tête me tourne. Je prétexte un manque d'appétit pour aller m'enfermer dans le salon.

Ce premier soir, je ne pus trouver le sommeil. Je la sentais seule, à quelques pas de mon lit, derrière la cloison. Le mercredi suivant, mes parents s'absentèrent pour la soirée. Yannis était chez une famille amie . D'ordinaire, à cette heure-là, j'allais jouer dans le quartier ou rendre visite aux Malévitis. Quand il ne resta plus qu'Aglaïa et moi à la maison, je fus d'abord envahi par une sorte de frayeur voluptueuse. Je m'efforçais de dominer mon trouble et de prendre rapidement une décision. Plusieurs possibilités

s'offraient. Jouer du violon ? Chanter ? L'appeler pour quelque prétexte banal ? Ou aller directement lui parler ? La porte s'ouvrit d'elle-même, sans qu'on y eût frappé, abrégeant mes supputations. Aglaïa se tenait dans l'embrasure, immobile, les yeux fixés sur moi. Rivé à ma chaise, devant la table, je n'arrivais même plus à saliver. Pour meubler le silence, je finis par lui annoncer : "Ils ne vont rentrer que très tard..." Aucune réponse. A un moment, elle se contenta de s'humecter les lèvres avec la pointe de sa langue. Elle avait la stature, le profil de ces jeunes filles que j'avais vues dans des journaux et que l'on appelait des princesses. "Comment une beauté aussi noble peut-elle avoir échoué dans ce trou perdu de Pyrgos ?" pensais-je. Aussi noble, et pourtant une simple villageoise ! Tout cela était-il bien réel ? Je pris enfin mon courage à deux mains: "Tu es une apparition..." - "Ce qui veut dire ?" murmura-t-elle. "Tu n'as ni chair ni os. Tu n'es qu'une fille de l'air." "Et toi ?" fit-elle en écho. "Tu veux voir ? " - "Oui." Face à un désir aussi clairement manifesté, je me levai pour m'approcher d'elle jusqu'à la frôler. Un instant plus tard, j'étais penché sur son visage pour l'embrasser. Elle poussa alors subitement un cri perçant, me refoula violemment et s'enfuit à toutes jambes de la chambre. Je me lançai à sa poursuite. Il s'ensuivit une cavalcade effrénée dans toute la maison où Aglaïa alternait les rires, les pleurs, les frôlements, les maneuvres furtives d'interception. C'était un jeu qu'elle menait avec un brio consommé. Après de nombreux chassés-croisés, on roula par terre. Mais elle s'arrangeait toujours pour m'échapper au moment le plus critique. Puis la situation s'inversa. Ce fut à elle de se montrer entreprenante. Elle m'enlaçait, m'embrassait, me pinçait. Je la mordais, elle faisait de même. Nous étions couverts de suçons. Quand elle s'abandonna complètement, elle ne voulut à aucun prix qu'

on ôtât nos habits. Il fallait garder le strict minimum pour respecter une règle essentielle à ses yeux : ne rien voir. Le corps parcouru d'un désir forcéné, presque écumant, j'avais l'impression de voguer sur une mer démontée, une surface sillonnée d'ondes sensorielles qui ébranlaient jusqu'à ma dernière cellule. Au-dessus de ces remous, les yeux d'Aglaïa en reflétaient le cours changeant, devenaient démesurés, prenaient une autre expression, une autre couleur, un bleu azûr percé du petit cercle lumineux de la prunelle qui se levait dans mon propre regard comme le soleil lui-même. Cette douceur et cette acceptation, c'était donc bien cela l'amour.

La même séance allait se répéter chaque mercredi comme si, à chaque fois, on s'était donné le mot de repartir à zéro. Entretemps, motus et bouche cousue. A peine quelques oeillades, une caresse furtive de ma part. Mes parents n'étaient pas aveugles au point de n'avoir pas deviné... quelque chose. Nous portions, l'un et l'autre, des suçons difficiles à masquer. Sans compter un comportement nouveau, assez explicite par lui-même. Sous divers prétextes, mon père procédait désormais à des rondes nocturnes dans les abords de ma chambre. Un soir où je m'étais aventuré jusque dans son lit, Aglaïa se dressa enveloppée dans sa couverture comme un ange glacé par l'épouvante. Je compris que je devais me contenter du mercredi.

Aglaïa nous quitta peu de temps avant que nous ne quittions nous-mêmes Pyrgos pour Tripolis, en 1940. Ses parents lui avaient déniché un bon parti, prétendait-on, elle regagnait son village pour convoler en justes noces. Elle ne vint même pas me saluer. Son départ me laissa une plaie profonde. La vie ne l'a pas refermée et ne le fera jamais. Ce secret, je l'avais toujours gardé pour moi avant de le confier aux deux pages qui précèdent. Mêmes mes

copains de Pyrgos n'en ont rien su à l'époque. Ils nourrissaient bien sûr quelques soupçons, comme cela avait été le cas avec Andriani. Les chanteurs de sérénades qui assiégeaient chaque soir notre maison pour obtenir d'Aglaïa un simple regard témoignaient assez de la beauté qui logeait sous notre toit. "Avec qui peut-elle bien sortir?" se demandait-on. Mon attitude avec les copains ne pouvait qu'alimenter leurs suppositions. L'été, on se rendait en groupes pour nous baigner à Katacolo, le littoral de Pyrgos. Certains amenaient un pot de vaseline qu'ils agitaient sous le nez des gamins dans les wagons étriqués du tortillard. C'était l'amorce qui signifiait :"Je serai dans telle cabine. J'attends de la visite". Chaque cabine en planches était pourvue d'une échelle intérieure qui plongeait dans la mer. Par exemple, mon ami Costas posait délicatement son pot de vaseline sur la banquette et me disait :"Dis donc, pourquoi tu n'essayes pas ? Comment tu t'en sors, toi ?" Nous n'avions en fait que trois moyens de nous satisfaire : les putains, la masturbation et les jeunes garçons. J'effectuais un plongeon dans l'eau et, tout en m'efforçant d'éviter les méduses, je voyais des mômes de huit à douze ans emprunter l'échelle de notre cabine...

Mais les évènements suivaient un cours dont je ne percevais que de vagues échos. A la maison, mon père était terrorisé. "Je vis entouré d'agents de Métaxas, confiait-il à maman. Le préfet exerce des pressions pour moi pour que je me déclare publiquement en faveur du régime. C'est exclu. Je préférerais nous condamner à la faim..." Il ajouta, la fois où je surpris cet aveu : "Fais attention à Mikis. Il est capable de nous compromettre par quelque imprudence de langage". Je ne compris pas ce qu'il entendait par là. Avec aucun des amis ou des gens que nous fréquentions on ne parlait politique, fût-ce de la situation générale. Ni pour ni contre,

on ne se commettait pas, on ne commentait pas les évolutions, comme si elles survenaient dans un autre monde. Il y avait bien, omniprésents, l'effigie de Métaxas, les emblèmes du régime, les marches militaires. Mais ils ne pénétraient pas notre vie, nos pensées, nos réunions. En ce qui me concerne, je ne me souviens pas avoir eu un jour une discussion quelconque à propos du gouvernement, des partis, des idéologies en vogue. L'EON - les Jeunesses Métaxas - n'était à mes yeux qu'une organisation guère différente d'un club de ping-pong, l'occasion de défiler en uniforme une fois par semaine. Et quel uniforme ! Un bout de chiffon immettable qu'on n'arrivait pas à repasser. N'empêche qu'on était ravis : le défilé, c'était autant de pris sur les heures de classe, on tuait le temps dans la cour du lycée en échangeant des plaisanteries. Quant au cours dit "de formation nationale", c'était une obligation de pure forme, une vaste blague. Un jour, M. Varélas, le professeur de physique chargé de cet enseignement, m'avise : "Demain, Mikis, tu feras un exposé sur le communisme !" Sur le chemin qui me ramène à la maison, j'interroge les copains : "Vous savez ce que c'est, le communisme ? " Aucune réponse. Personne n'en a entendu parler. Rendu chez moi, je retrouve comme chaque jour ma mère occupée à faire ses fritures dans la cuisine : "Qu'est-ce que c'est, maman, le communisme ? C'est bon ou c'est mauvais ?" - "Mauvais, mon petit." - "C'est-à-dire ?" - "Eh bien, voyons, tu te souviens des Juifs à Ioannina ?" - "Non, je ne les ai jamais vus." - "Justement, ça vaut mieux, sinon tu ne serais plus en vie à cette heure. Tu te rappelles pourtant qu'au moment de la semaine sainte on te recommandait bien de ne pas aller dans le quartier juif ?" - "Ça oui, je m'en souviens, même qu'on disait que les Juifs sortaient avec des tonneaux remplis de clous pour la Crucifixion..." - "Et ils y mettaient les enfants ! " - "Et ils buvaient leur sang !" - "Eh bien, dis-toi que

les communistes font pareil !" - "Où ça, maman ? Alors, ils ont aussi un quartier à eux ? Ici ? Et cet homme qui habite en face de chez nous qu'on appelle "le communiste" ? " - "Ecoute, je ne peux pas t'en dire plus pour le moment." Je nourris donc mon exposé de tous ces éléments marqués au coin de la rigueur scientifique et le remis le lendemain à M. Varélas. Il le lut attentivement mais préféra ajourner l'exposé oral que je devais faire sur le communisme. Il ne me donna aucune raison. Ce jour-là, il nous parla du grand sacrifice accompli par Athanassios Diacos, le héros de la guerre d'Indépendance. Un sacrifice pour la patrie. Que fois nous avions déjà entendu cette homélie ! En finale, nous chantions tous en choeur "Noire est la nuit dans les montagnes". La dernière note ne s'était pas encore envolée que je courais déjà dans le couloir de l'école, pressé de conquérir un brevet de civisme qui n'appartenait qu'à moi et se nommait Aglaïa. Il m'attendait en haut du perron puisque le jour de la "Formation nationale" tombait un mercredi.

Mais je l'ai dit, le grand choc à l'époque pour moi fut de découvrir l'harmonie occidentale. Mon répertoire s'était étoffé. De nouvelles valses de Strauss, les opérettes de Franz Lehàr, des extraits d'opéras venaient s'ajouter aux grands lieders classiques, aux romances et barcarolles italiennes, ou d'une façon plus générale à la musique qu'il est convenu d'appeler "légère". Un jour, me trouvant dans la cour du "communiste" avec les adolescents tout frais émoulus du lycée qui formaient sa bande, arboraient une moustache virile et des escarpins vernis, j'entendis l'un deux jouer de la guitare et un autre de la mandoline. Ils chantaient à trois voix, et la basse, quand elle attaquait le contre-mi en bas, le tenait en écarquillant les yeux comme s'il allait lui échapper. Je m'initiais

aux secrets de la troisième voix. De la basse. Autrement dit de celui qui apportait une nouvelle dimension à l'harmonie des deux voix. Comme si, d'une manière ou d'une autre, il l'éclairait. La colorait. Et, avec une légère modification de la basse, la mélodie perdait son équilibre. Vacillait. Elle restait un moment en suspens. Où allait-elle s'orienter ? Par ici ? Par là ? Tout dépendait de l'humeur et de l'initiative de la basse. Et voici que cette dernière retombait finalement au point précis d'où elle était partie. Au même ton. Je découvrais ainsi les cadences (harmoniques) et les modulations, autrement dit les transitions ménagées à l'aide des altérations (dièses, bémols, etc.) d'un ton à l'autre. J'avais renoncé à fréquenter l'Odéon qui ne m'apportait plus rien. Je me servais de plus en plus du violon comme instrument de composition. Mais j'étais fortement handicapé par mon ignorance de l'harmonie. Je trouvais celle-ci dans le choeur de la famille Malévitis, chez le groupe du "communiste", lequel, en dehors des "Bateliers de la Volga", possédait aussi un répertoire populaire avec certains chants d'une mélancolie et d'une gravité inhabituelles qui échappaient au climat de la musique européenne. Puis l'équipe du"communiste" se tourna vers des romances italiennes, domaine qui m'était plus familier. Quand je revois mes cahiers de Pyrgos, je m'aperçois que, plus que toute autre, cette période de ma jeunesse s'approche du style que je vais créer dans les années 1960. En d'autres termes, si j'avais alors vécu au sein d'un milieu musical, j'y aurais adapté mon inspiration et serais sans doute devenu un interprète de chansons"laïques" ou urbaines, ou de chansons de charme dans le style du temps. En fonction des influences que mon oreille aurait subies et du public pour lequel j'aurais joué, mes compositions auraient évolué. Mais Pyrgos - tout comme l'ensemble de la province,

grecque - ignorait toute activité de cette nature. A mes yeux, la musique restait une forme d'expression purement personnelle comme pouvait l'être, pour les camarades de mon âge, le fait de collectionner des timbres, de sculpter le bois ou de suivre les représentations de Karaghiozis - le théâtre d'ombres traditionnel. Je composais exclusivement pour moi, pour mon milieu familial et pour un cercle restreint d'amis, sans imaginer un instant que cette activité pourrait déboucher un jour sur une carrière. Du reste, quelles carrières envisageait-on alors en dehors des professions libérales ? Etre avocat, médecin ou ingénieur, il n'y avait guère d'autres perspectives pour le jeune qui avait le privilège de poursuivre ses études. Et les écoles n'avaient pas d'autre fonction que de préparer à cette voie. Dans ces conditions, et c'est là je crois un point sur lequel il faut insister, l'activité musicale de mon adolescence n'avait aucun de ces interlocuteurs si nécessaires à ceux qui se vouent à une carrière artistique. Sur place, il n'existait aucun public averti d'une forme musicale quelconque, à fortiori de musique savante. Dans mon entourage, personne n'avait la moindre idée de l'oeuvre des grands compositeurs, de ce qu'étaient des symphonies, des oratorios, des concertos. Tout au plus connaissait-on quelques airs d'opérettes populaires. Socialement parlant, l'activité musicale se réduisait à quelques choeurs créés dans le cadre d'une famille ou d'une institution - y compris le choeur de l'église, la semaine sainte -, à des sérénades jouées sous le balcon des belles. Et à l'orchestre d'harmonicas que j'avais formé et qui se paya le luxe d'organiser un concert dans un cinéma du centre de Pyrgos...

D E U X I E M E P A R T I E

DEUXIEME PARTIE

TRIPOLIS

L'été 1940 inaugurait le grand tocsin de l'Histoire. Pour nous il sonnait plus banalement un nouveau déménagement. Mon père était muté à Tripolis, chef-lieu du nome d'Arcadie, ville située au centre de la haute plaine fermée de Mantinée et de Tégée. Nous avons donc pris le train Patras-Corinthe-Argos avec notre invraisemblable chargement de caisses, de malles, de valises et de paniers. Nous avons d'abord échoué dans un appartement en rez-de-chaussée, à proximité de la préfecture où mon père occupait à nouveau le poste de directeur général adjoint. Le soir qui suivit notre arrivée, je me retrouvais face à la situation que j'avais connue deux ans plus tôt à Pyrgos. Nous étions sortis pour découvrir la ville et nous promener sur l'esplanade qui débouche sur le palais de justice et que l'on appelle "la foire aux mariages" en raison d'une animation et de rencontres propices à ce genre de transactions. En fait la situation avait empiré : j'atteignais maintenant un mètre quatre-vingt quinze. Ma tête dominait de haut la foule des promeneurs. C'était affreux. A nouveau, j'étais totalement découragé, désemparé. Un nouveau bail de réclusion volontaire s'ouvrait devant moi, dans cet appartement sombre, doté d'un jardinet encore plus sombre et comme écrasé entre les hauts murs des habitations attenantes. J'étais vide de tout sentiment. Même ma passion de la musique s'était évanouie. Je me sentais désespérément seul, comme un naufragé à mille lieues d'une terre. Je ne voulais même pas voir mes parents. Je me défoulais dans la lecture, l'étude et l'écriture. Je traduisais je composais des poèmes épiques, des drames, des dialogues en vers. Oui, des poèmes avant tout. Certains d'entre eux ont du reste été

TRIPOLIS

L'été 1940 inaugurait le grand tocsin de l'Histoire. Pour nous il sonnait plus banalement un nouveau déménagement. Mon père était muté à Tripolis, chef-lieu du nome d'Arcadie, ville située au centre de la haute plaine fermée de Mantinée et de Tégée. Nous avions donc pris le train Patras-Corinthe-Argos avec notre invraisemblable chargement de cabasse, de malles, de valises et de paniers. Nous avons d'abord échoué dans un appartement en rez-de-chaussée, à proximité de la préfecture où mon père occupait à nouveau le poste de directeur général adjoint. Le soir qui suivit notre arrivée, je me retrouvais face à la situation que j'avais connue deux ans plus tôt à Pyrgos. Nous étions sortis pour découvrir la ville et nous promener sur l'esplanade qui dégringole sur le palais de justice et que l'on appelle "la foire aux mariages" en raison d'une animation et de rencontres propices à ce genre de transactions. En fait la situation avait empiré : j'attrapais maintenant un mètre quatre-vingt quinze. Ma tête dominait de haut la foule des promeneurs. C'était affreux. A nouveau, j'étais totalement découragé, désemparé. Un nouveau bail de réclusion volontaire s'ouvrait devant moi, dans cet appartement sombre, doté d'un jardinet encore plus sombre et comme écrasé entre les hautes murs des habitations attenantes. J'étais vide de tout sentiment. Même ma passion de la musique s'était évanouie. Je me sentais désespérément seul, comme un naufragé à mille lieues d'une terre. Je ne voulais même pas voir mes parents. Je me défoulais dans la lecture, l'étude et l'écriture. Je traduisais Je composais des poèmes épiques, des drames, des dialogues en vers. Oui, des poèmes avant tout. Certains d'entre eux ont du reste été

rassemblés et publiés en 1942 sous le titre sinisant de "TCHAO" - le premier et le dernier recueil de vers que j'aie présenté au public grec.

Je crois qu'il convient ici d'examiner le contexte psychologique et intellectuel de cette époque, tel qu'il s'est reflété dans mes écrits, car c'est sur cette base que s'est constituée l'étape suivante de ma recherche musicale en me faisant effectuer un nouveau pas sur le plan des moyens techniques et de l'expression. Dans le même temps, cette existence recluse où je n'avais pour seuls compagnons que Platon, Eschyle, Sophocle, Shakespeare, Goethe, Schopenhauer , Nietzsche, les poètes grecs Solomos, Palamas et Karyotakis - pour ne citer que les plus grands - tout en fréquentan les prophètes de l'Ancien Testament, le livre de Job et les psaumes de David- a débouché sur la quête de l'Idéal, du Centre situé à tout au fond et très loin de nous à la fois car il constitue la Loi de l'Univers. On voit donc que je quittais les charmes sensuels d'Aglaïa pour sombrer dans l'idéalisme le plus extrême. Les "Grands Phares" de l'humanité devenaient ma seule référence. J'écrivais alors dans l'une de mes dissertations : "dans les étreintes et les palpitations des ombres, on voit seulement émerger quelques âmes phosphorescentes qui se fondent dans la conscience de l'Infini pour ne plus faire qu'un avec l'Univers". Quand la rumeur de Tripolis s'apaisait, c'était l'heure où, toujours enfermé et seul dans ma chambre, je lâchais la bride à mes pensées.

L'été suivant, quand on eût loué une nouvelle et magnifique maison (où Charilaos Florakis, l'actuel secrétaire général du PC grec venait d'habiter juste avant nous) proche du moulin de Mavroyannis sur la grand-route bordée de grands peupliers qui mène à Aï-Yorghis, je m'enfermai encore dans la chambre que j'occupais

sur le devant. Je ne voulais voir personne. Mes parents déposaient le plateau avec mon repas au bas de ma porte. Je ne leur répondais pas quand ils m'adressaient la parole. J'étais plongé dans la traduction de Platon ou dans la rédaction d'un roman d'amour fortement influencé par Knut Hamsum. Je posais rien moins que les fondations de ma cosmogonie : "Toutes les parties de Pan - le Grand Tout - composent une gigantesque harmonie cristallisée tandis qu'elles tourbillonnent autour du Centre Sacré du Cosmos. L'Homme s'accomplit quand il s'identifie à ce Centre. Mais ce n'est pas tant son corps, curieusement, que son esprit qui l'handicape. Son esprit qui est "un Univers dévasté". Car le souffle du désordre, de la confusion et du chos l'ont paralysé, nécrosé. De sorte que l'esprit décrit continuellement des figures irrégulières, des courbes et jamais de lignes droites." Pourtant, poursuivais-je, "le Centre Sacré nous appelle. Il nous attire comme un immense aimant. Quand nous avons atteint la connaissance de soi, nous ressentons cette attraction irrésistible." Et je soutenais plus loin "que l'esprit a le reflet comme propriété principale et salvatrice. Quand un phénomène puissant, mais directement conditionné par les lois qui le régissent, manifeste devant lui toute sa vigueur, l'esprit alors ne le reflète pas seulement passivement mais il l'imite avec dynamisme et plasticité, il évolue en fonction de son propre mouvement. C'est pourquoi, en face de l'esprit, il nous faut disposer un autre Cosmos Harmonieux." Qui est capable de créer ce Cosmos ? "L'Imagination alliée à l'Entendement." Ainsi, face à la vaste harmonie universelle du "macrocosme" se crée le "microcosme". Mais à l'instant où ces deux centres sont sur le point de se fondre, l'Entendement - celui-là même qu'a créé le microcosme - intervient pour y faire obstacle. Car l'Entendement

est lié à la Mémoire, et la Mémoire l'est à l'usure..." J'examinais ensuite pour quelles raisons tant la morale que la science ne nous sont d'aucun recours au seuil de l'identification. Le christianisme est une religion qui vise à notre accomplissement; il est pourtant impuissant, dans le contexte matérialiste actuel de la société, à favoriser un tel objectif. Je constatais en outre que"les grands guides spirituels contemporains naissent, vivent et meurent sans avoir pu communiquer l'ébranlement nécessaire à l'âme de la foule en présentant à celle-ci l'harmonie de leur propre microcosme, reflet de l'harmonie universelle . L'art s'emploie à divertir l'homme accablé par son labeur, il lui fait oublier l'angoisse de son existence. Aussi est-il resté le privilège d'un cercle étroit d'initiés et d'adeptes qui risquent leur vie mais vivent repliés sur eux-mêmes. D'où l'interrogation : que peut-on donc attendre ? N'y a-t-il aucun espoir ? Si, il y en a un et il se formule ainsi : "Les individus doivent accéder à l'harmonie du Grand Tout. Comment ? Qu'est-ce qui le permettra ? L'alliance de tous les arts !" C'est en me basant sur cette théorie du cosmos que j'écrivis mes "Evangiles". Je ne les ai naturellement jamais montrés à personne. Mais au fil des années et de mes recherches musicales, je serais amené à composer de vastes oratorios où le "Logos" - la Raison qui gouverne le monde - joue le rôle principal.

Si je jette maintenant un bref regard sur les vers que j'ai écrits à l'époque, c'est parce qu'ils révèlent l'univers affectif et mental où pouvait évoluer un adolescent coupé des autres et qui craignait d'affronter une réalité sociale dont il avait déjà pu mesurer sans sa chair le caractère oppressant, meurtrissant.

Aux yeux de cet adolescent, il n'y a qu'une issue : elle consiste à se fondre dans la Nature." Dans l'harmonie sublime

de l'automne, je veux, au couchant/ dans un instant d'éblouissement voluptueux/ ne plus faire qu'un avec toi, ô Nature !" J'essayais de trouver une parole grave qui me permît d'exister. En mettant à part ma famille et une poignée d'amis, je ne voyais dans ce qu'on appelle la société qu'un fleuve trouble, sauvage, hostile, anonyme et funeste, rien d'autre qu'une menace et un effroi. Dès l'âge de quinze ans, je voulais "déployer mon âme ardente / dans le rougeoiement de l'océan céleste / y être aspiré, m'y dissoudre / dans les harmonies des couleurs / comme un rêve de noble adolescent / être ensorcelé et m'enivrer / en écoutant les voix silencieuses des cieux couler lascivement sur l'herbe des étoiles/ et des soleils !"

Ces poèmes sont empreints d'un sentiment d'autodestruction. Ce même sentiment qui va, deux ans plus tard - le 24 mars 1942 pour être précis - me pousser à frapper un officier italien à la première manifestation organisée par la Résistance à Tripolis. Je souhaitais m'attirer un châtiment exemplaire et, dans le même temps, émerger de la foule en me distinguant par le refus agressif d'un monde qui m'étouffait, cherchait à m'imposer un comportement, une conduite et une pensée qui blessaient ma sensibilité, la conception que je m'étais forgée de la vie et des relations humaines. "Je sens au fond de moi un vautour / qui me dévore et me justifie ! / Je suis prêt à hisser mon front / à soulever ma poitrine / à la hauteur des dieux / et je suis prêt à proclamer : / dieux, dieux, votre dieu est né ! / je sens au fond de moi le souffle surnaturel qui va vous soumettre ! / A ces paroles, le paysage a gémi / dans l'élan impétueux du Verbe / les oiseaux ignorants ont été saisis de stupeur / ils ont interrompu leur prière / l'herbe saccagée s'est agitée / les fleurs se sont

flétries / et le soleil radieux lui-même /occupé à s'unir aux montagnes et aux plaines dans une étreinte amoureuse / s'est empressé de se cacher dans sa surprise / recouvrant aussitôt la Création d'une nuit profonde et silencieuse." Alors, peu à peu, un " énorme tumulte " est remonté des entrailles de la terre, et l'on a entendu ces mots : "Tu n'es pas toi !" (des mots que j'ai soulignés sur mon manuscrit) avant que ne se referme le poème sur cette vision : "Ce fut un enterrement affreux / Personne ne suivait l'enfant dans son cercueil de bois / un enfant au profil si noble, si fin..." Et pour que le Verbe s'accomplisse, il ne suffisait pas de (se) soulever "avec héroisme" contre les envahisseurs. Après avoir ingurgité à deux reprises une forte dose d'aspirine et de quinine, je me rendis dans une chapelle solitaire en bordure de la ville. J'avais résolu de me suicider. Je m'assis sous les pins. La mort paraissait me bouder. Je finis par écrire une chanson : "La vie passe / et passe la joie". Dans un autre texte que j'avais intitulé "Socrate en prison", on peut lire : "Toute barque qui résiste aux flots va se briser. Mais à chaque fois ce naufrage est une victoire. Il faut s'anéantir pour garder son intégrité dans les siècles des siècles." A partir de 1942, je vais commencer à opérer une conversion progressive au marxisme qui traduit l'exigence d'un cadre conceptuel plus proche, tangible, familier. Comme on a pu voir, ces redondances, ces références au Grand Tout, à l'Harmonie Universelle, si habituelles à cet âge, restaient fort abstraites et versaient dans un idéalisme forcené à l'heure où un monde s'écroulait autour de moi dans les premières convulsions de la guerre. Je ressentais le besoin d'un autre cadre qui puisse répondre au même souci de réconciliation avec

moi-même, avec la vie et les hommes. Cette évolution de ma pensée va être jalonnée par deux longues oeuvres musicales. La première, "Hymne à Dieu pour choeur mixte à quatre voix avec accompagnement d'harmonium ", composée sur un poème de Grégoris Constantinopoulos, un ami de Tripolis, est restée inachevée. La seconde, "Symphonie n° 1", je la mènerai à bien en janvier 1945. J'en résume l'esprit : Dieu - ou le Centre de l'Univers - après avoir traversé l'empire des ténèbres et celui de la lumière prend finalement le visage d'un ouvrier. En voilà une trouvaille ! railleront ceux qui reconnaîtront un avatar du réalisme socialiste J'en conviens, mais en ajoutant toutefois que cette "trouvaille" a coûté à l'adolescent que j'étais cinq années d'investigations ferventes, pathétiques, en moi et autour de moi. Au bout du compte, j'étais parvenu à composer une oeuvre aboutie pour choeur mixte à quatre voix et deux orchestres à cordes. Je n'ai jamais eu jusqu'à ce jour l'occasion et la joie d'entendre cette "Symphonie n° 1". A la Libération, elle fut inscrite au programme de l' Orchestre national et de la Chorale d'Athènes placés sous la direction de mon maître Philoctète Economidis. Mais quand celui-ci, au lendemain de l'insurrection de décembre 1944, apprit que j'avais pris part aux combats et que je ne reniais pas mon engagement, il suspendit l'exécution de l'oeuvre. La "Symphonie n° 1" fut ainsi la première de mes compositions à être victime d'une hystérie anticommuniste qui allait dorénavant acoompagner et marquer toute ma carrière artistique.

Tandis que je me livrais à ces spéculations philosophiques, à ces ébauches poétiques et musicales, les évènements secouaient la torpeur d'une ville provinciale. Et de quelle façon ! Naturellement, mes parents s'alarmaient de ma réclusion pendant cet

hiver 1940 - c'était la deuxième fois que je manifestais un tel accès. Aussi, au mois de septembre suivant, mon père me proposa d'aller avec d'autres jeunes de l'EON camper dans les montagnes d'Arcadie. Après avoir d'abord refusé énergiquement, je finis par céder à ses raisons. N'allais-je pas me retrouver au sein de cette nature que je célébrais tant ? Il y avait un hic, c'était "les autres". Il s'agissait d'élèves que l'on avait sélectionnés pour en faire des sous-officiers. Je me retrouvai donc un matin, sac au dos, sur la plateforme d'un camion tout bringuebalant et bourré d'adolescents. Les voyages rendent sociables. Au bout d'une heure de route, j'étais en pleine discussion ou je chantais, bras dessus, bras dessous, avec "les autres". Le soir, on fit halte dans un village, on dormit à l'école municipale. De bon matin, on reprenait la route pour la source du Pouliou, située à 1.600 mètres d'altitude, au coeur du massif du Maïnalos. On dénicha une clairière au sein d'une forêt dense de sapins. On monta les tentes. Nous avions à notre tête le "Chef de phalange", Aris Papanicolaou, un jeune avocat de Tripolis. Nous étions une bonne vingtaine de "phalangistes", âgés de 15 à 17 ans. La cuisine roulante nous rejoignit bientôt, avec son cuistot armé d'une batterie de chaudrons. Le chef de phalange nous communiqua l'emploi du temps, tira au sort ceux qui allaient monter la garde autour du campement. La guigne me collait aux semelles : le 10 m'échut, le poste de guet dans le secteur le plus écarté, au beau milieu de la forêt ! Ô Nature ! J'étais paniqué, prêt à prendre la poudre d'escampette. Au moindre bruit, je sursautais en ayant des visions, je tremblais de la tête aux pieds. La première journée fut d'emblée consacrée à des exercices de préparation militaire. On nous avait remis des fusils de chasse qui nous partaient entre

les pattes comme des pétards. Cette plaisanterie dura deux à trois heures. Elle fut suivie, jusqu'à l'extinction des feux, par diverses corvées exaltantes, après une toilette expéditive : nettoyage, épluchage des patates, reprise de la faction. Le troisième jour, un superbe orage bouleversa le plan de campagne. Une pluie diluvienne noya complètement le campement. Il fallut en catastrophe ramassernos affaires, démonter les tentes et se hisser à bord du camion. On gagna le village de Chryssovitsi, sur l'autre versant de la montagne. Nouvel hébergement à l'école. Le lendemain, rendus prudents, on choisit un emplacement dans les parages du village, sur un petit plateau où se dressait une fontaine, lieu de rendez-vous des garçons et filles du coin. On allait s'y récurer et s'y peigner soigneusement : il fallait être présentables et épater les villageoises. Le 16 août, au milieu du séjour, mon père vint au village. Il me trouva installé au café. Il nous apportait des nouvelles graves Au large de l'île de Tinos, le croiseur grec "Ellis" venait d'être coulé. Un coup fourré des Italiens probablement. La situation devenait explosive.

Quand Mussolini attaqua la Grèce à partir de l'Albanie, le 28 octobre 1940, la population se rangea comme un seul homme derrière Métaxas pour répondre par le "Non !" historique à ses visées impérialistes. Nous avions largement entamé l'année scolaire. J'étais en seconde, au lycée de garçons de Tripolis alors bâti sur la route menant au cimetière. Quand six mois plus tard, après l'invasion allemande, les Italiens occupèrent Tripolis, l'une de leurs premières mesures fut de réquisionner le lycée, nous obligeant à déménager près du Champ de Mars. En 1943, ils nous en délogeront à nouveau et l'on installera bancs et pupitres dans les jardins de particuliers. Notre classe se composait d'une cinquantaine d'élèves.

J'avais connu une bonne partie d'entre eux au cours du campement en montagne. Les salles étaient trop petites, crasseuses, vétustes, les professeurs en nombre insuffisant. Je n'ai gardé que le souvenir d'un brouhaha permanent, épuisant. Il fallut des mois pour que des relations un peu plus paisibles s'établissent entre les élèves et avec les professeurs. Sur ces entrefaites, la guerre bouleversa le visage de la ville. Et sous ces traits nouveaux, à mesure que je la découvrais, Tripolis commençait à me plaire.

Avec le temps, on oublie tout. Même la mer, qui jusque là m' avait fidèlement suivi au long de nos errances! Bâtie à 700 mètres d'altitude sur un plateau, la ville est environnée de montagnes. Les unes forment une muraille lointaine vers Sparte, les autres occupent l'horizon nord comme une paroi vertigineuse qui se dresse au-dessus des têtes. De même qu'à Ioannina, les faubourgs ont gardé leur cachet de l'occupation turque. Mais le centre ville est bien dégagé et a fière allure. La place Aï-Vassilis est ombragée d' un immense platane. Des années plus tard, pendant la guerre civile, un officier le fera abattre tout simplement parce qu'il gêne une manoeuvre ! Le Champ de Mars avec le cénotaphe de Kolokotronis, le héros de 1821, les parcs, un bosquet de pins, le palais de justice l'hôtel "Maïnalos" que l'on vient juste d'inaugurer, une ceinture verte de bosquets, la pinède d' Haghios Yorgos abritant une église flanquée d'une petite place avec un café, but de promenade favori des habitants, des jeunes surtout. Au sud, la perspective s'ouvre sur la plaine de Tégée, jalonnée de villages cossus ; à l'est, vers Mantinée, sur des terres riches plantées de vignobles où se dressent les "tours", ainsi qu'on appelle les fermes - même quand ce sont des bâtisses misérables. Avant d'arriver à Mantinée, à hauteur des établissements vinicoles Cambas, on tombe sur un embran-

chement: la route de gauche mène, par Lévidi, Vlachéria et Vitina, jusqu'au village de Dimitsana, joliment étagé sur le versant d'une montagne majestueuse: à cinq kilomètres de là, le nid d'aigle de Zatouna où les Colonels me déporteront en août 1968.

Je sortais peu à peu de ma carapace. La ville nouvelle, la situation nouvelle éveillaient mon intérêt. Le patriotisme, tapi au fond de moi, trouvait soudain un aliment. L'agression perpétrée par l'Italie au nord de la Grèce avait en quelque sorte fait sauter le dispositif qui verrouillait l'âme du peuple, avait libéré celui-ci. Pendant quatre années, la dictature du général Métaxas avait répandu les idées-forces du fascisme ou du nazisme, célébré les personnes d' Hitler et Mussolini. Et voici que du jour ou lendemain tout basculait, les complaisances du régime se volatilisaient, le dictateur lui-même était contraint, de bon ou mauvais gré, d'opposer un refus à l' ultimatum du Duce. Les conditions indispensables à un consensus national étaient créées. Peuple, armée, gouvernement, jeunes et vieux, hommes et femmes luttaient dorénavant au coude à coude contre l' envahisseur. On vivait une sorte d'extase permanente, le tocsin sonnait dans l'allégresse. Les mobilisés se rendaient à la gare en étreignant leurs parents, leur femme ou leur fiancée au milieu d'une foule qui chantait et dansait. A chaque balcon, un drapeau claquait, des femmes interpellaient les passants : "Nous allons leur donner une bonne leçon !" . Sitôt que les journaux arrivaient dans la soirée, avec les derniers communiqués des opérations, des attroupements énormes se formaient. Nous autres, au lycée, nous avions beau poursuivre les cours comme si de rien n'était, nous étions saisis par le tourbillon, nous appplaudissions, dicutions avec fougue, chantions et dansions de joie à l'annonce des prouesses de notre armée. Parfois,

aux heures les plus critiques, le proviseur venait nous exposer la situation, l'état des forces italiennes et des nôtres, quelle serait l'attitude des Britanniques, des Allemands et des Yougoslaves dans cette campagne d'Albanie. Un jour, à midi tapant, on entendit un vrombissement d'avions. Avant même que l'alerte ait été donnée, la ville fut ébranlée par une explosion. Il s'ensuivit une panique parmi la population. Les gens couraient de tous les côtés. Puis le calme revint et l'on apprit qu'il s'agissait d'avions italiens qui n'avaient largué qu'une seule bombe. Je courus me mêler à la foule des badauds qui regardaient la façade écroulée d'une maisonnette. Une femme avait été tuée, la mère de Grégoris, un camarade auquel allait bientôt me lier une grande amitié et dont le père, M. Constantinopoulos, était instituteur et chantre à la cathédrale. Ils étaient cinq enfants. On commençait à se rendre compte de ce qu'était la guerre. On mettait du papier bleu aux fenêtres pour le couvre-feu, on creusait des tombes en prévision de nouveaux bombardements, on recensait les bonnes caves pour y aménager des abris, on constituait des groupes d'autodéfense antiaérienne. Mais, dans le même temps, ces évènements rompaient le cours routinier de la vie provinciale. Comme un vent tonifiant, salubre, ils dissipaient les brumes dont s'enveloppaient les esprits, les visages s'éclairaient, devenaient beaux. Les regards brillaient. Chacun riait.

Sans trop réfléchir à mon geste, je résolus de gagner le front. J'avais été à bonne école en lisant les "Pages de guerre" de mon père où celui-ci racontait avec tant de fierté comment il s'était échappé de Crète, à l'insu de ses parents, pour rejoindre cette même région d'Epire au moment des guerres balkaniques de 1912-1913. Je n'avais qu'à suivre le grand courant des

4

soldats mobilisés. Quand je pris le train, je n'avais même pas avec moi un baluchon, car j'aurais pu sinon éveiller les soupçons des miens. Dans le train, quand vint l'heure de manger, chacun ouvrit une serviette nouée autour de quelques victuailles pour faire table commune. A Athènes, je devais changer de gare pour prendre le train de Larissa. Au-delà de cette destination, les conscrits devaient poursuivre jusqu'à Ioannina, à pied ou en voiture selon les possibilités. Epuisé par le voyage, je dormais à poings fermés sur la banquette d'un compartiment quand on me tira de mes rêves guerriers. C'étaient des gendarmes. Je compris aussitôt que mon voyage était terminé. Sans commentaires superflus, on me fit changer de train pour me réexpédier à Tripolis sous escorte. Découragé et humilié, je refusai de manger et même de boire de l'eau quand les gendarmes m'y incitaient. J'étais très monté contre mon père et avais hâte de le voir pour lui exprimer ma haine sans détours. Il m'attendait à la gare de Tripolis. On n'échangea pas un seul mot devant des tiers. On marcha en silence jusqu'à la maison où nous attendaient maman et Yannis. A ma vue, ils se précipitèrent sur moi en pleurant et en criant. Ces effusions terminées, j'allai aborder mon père avec sang-froid. "Tu es un menteur, m'emportai-je, tu claironnes partout les vertus du patriotisme et tu m'empêches de faire mon devoir comme tu l'as fait toi-même !" Il ne trouva pas d'autre argument que de faire valoir la différence d'âge : lui avait 16 ans à l'époque, je n'en avais que 15 ! C'était tout simplement ridicule. Je déclarai alors à mes parents que je n'avais plus ma place à la maison et joignant aussitôt le geste à la parole je descendis quatre à quatre le perron.

Je me rendis au siège de l'EON, les Jeunesses Métaxistes. Ils

disposaient d'un poste de T.S.F. auprès duquel ils écoutaient continuellement les bulletins d'information et de la musique. Certains y passaient la nuit. Je m'assis avec eux, bus un café chaud. Puis je m'installai sur la table d'un bureau attenant et m'endormis. Au début, le responsable me chargea de porter dans les villages divers documents confidentiels. Ils me prêtèrent un vélo et un sac, et me remettaient en plus, à chaque fois, une gourde d'eau et un sandwich au fromage. Ma première mission fut pour Lévidi. Je fis halte à la fontaine pour me rafraîchir de la sueur et de la poussière de la route Je m'étendis à l'ombre des chataigniers et cassai la croûte en écoutant la cascade qui amenait des sommets enneigés l'eau cristalline Autour de moi montaient ou descendaient les rumeurs de la plaine, de la montagne, de la forêt. Il était rare à l'époque qu'on entendît passer une voiture, une charrette ou même une bicyclette. Seuls quelques mulets groupés venaient troubler cette sérénité. Tantôt ils étaient chargés, tantôt libres et allant à un trot plus rapide. On croisait parfois un berger ou un promeneur solitaire. On se saluait obligatoirement d'un "bonjour!" ou "bonsoir!" appuyé. Dans les montées je devais sauter de selle pour poursuivre à pied en poussant mon vélo. Mais dans les descentes, comment me retenir ? Je dérapais constamment au bord du ravin, au risque d'y être précipité. Somme toute, j'étais ravi, énivré de cette vitesse folle comme si je décollais en esprit pour me confondre avec l'air. Je remis les documents au destinataire après qu'il eût signé le récépissé. Je croyais m'acquitter d'une mission très importante et véhiculer des secrets susceptibles d'influer sur le cours de la guerre. Bref, j'étais un agent de liaison et quelque part, derrière les fourrés, l'ennemi - ou ses espions - m'épiait avec des jumelles, songeant aux moyens de me supprimer.

Par la suite, le chef de phalange me confia de nouvelles tâches. Je devais surveiller la distribution de la soupe populaire que l'on commençait à organiser dans les différents quartiers à l'intention des familles des combattants. Les premiers blessés ne tardèrent pas à arriver. L'un après l'autre, les hôtels de la ville étaient réquisitionnés et transformés en hôpitaux militaires. On entrait dans l'hiver. J'appris un jour, incidemment, que la gare était le théâtre de scènes peu reluisantes. Après chaque nouveau convoi de blessés, bon nombre de ceux-ci étaient abandonnés sur le quai sans pouvoir faire un pas. Je me rendis sur place. J'aidais ces malheureux à gagner la salle d'attente, je chargeais un invalide sur mon dos, demandant aux autres de me suivre. Le premier soir, il faisait très sombre, le temps était à la neige, les rues étaient pleines de boue et d'ornières. J'avançais péniblement, pliant sous le poids du mutilé - un unijambiste -, tenant d'une main une torche électrique et ouvrant le cortège. Atteindre l'hôtel "Sémiramis" - le plus proche - nous demanda plus d'une heure de marche. Dans le hall et le salon illuminés et bien chauffés de l'hôtel, des officiers chamarrés, rasés de frais, bavardaient et trinquaient avec des notables du coin. Une animation joyeuse qui contrastait cruellement avec l'aspect souillé et affligeant des blessés qui essayaient de s'adosser aux murs ou de se caser comme ils pouvaient au sein de cette cohue, épuisés, au bord de l'évanouissement. A la réception, quand le patron de l'hôtel vit le genre de client que je lui amenais, il me lança un regard furibond. Pour m'impressionner, il m'annonça d'une voix tonnante: "Inutile! Il n'y a plus de chambre !" Aucune des personnes présentes n'en parut émue. J'avais quand même de quoi m'imposer : mon grade

de l'EON, "chef de patrouille" chargé de missions spéciales, sans compter le prestige que me conférait un dévouement total à la cause commune. "De toute façon, lui dis-je, de gré ou de force, tu nous dénicheras une chambre." Désormais, chaque soir où un convoi apportait un autre contingent de blessés, j'étais la hantise des hôteliers. J'exigeais d'eux les meilleures chambres avec des draps propres, des couvertures, du savon, des serviettes. Et un empressement exemplaire. Dans leur grande majorité, ils nous étaient très hostiles. Cette occupation sanitaire leur coûtait de l'argent. L'état des chambres était compromis par la puanteur, les poux, les taches de sang, les déjections... Lequel d'entre eux songeait que ces hommes avaient sacrifié en pleine jeunesse un bras, une jambe ou un oeil pour le salut de la patrie ? La première vague d'enthousiasme était passée. On retombait peu à peu dans l'ornière du "chacun pour soir" et de la "débrouille", d'un égoisme qui allait bientôt se donner libre cours avec le marché noir. Quant à moi, sous mes fonctions alternées d'agent de liaison, préposé à la soupe populaire ou brancardier de nuit, je vivais à nouveau replié sur moi-même, sans relations, sans amis. Comme j'avais déserté le foyer familial, je n'avais personne à qui parler, en dehors des blessés et des autres secouristes. J'étais très frappé de constater que tous les blessés étaient des fils de paysans, et que tous les planqués de l'arrière - gradés de l'armée ou de l'EON - étaient des fils à papa. Dans leur quasi totalité, les cadres locaux des Jeunesses Métaxas s'étaient arrangés pour rester sur place, embusqués dans les bureaux. Un jour, j'ai même surpris l'un de ces dirigeants "populaires" en train de sauter une phalangiste, au débotté, sur un bureau. De l'air le plus naturel du monde, je lui fis le salut fasciste qu'il me rendit règlementairement, ce qui l'obligea à lâcher brusquement

le sein gauche de sa partenaire. Noël approchait et il me vint une idée ingénieuse que je soumis aux responsables. Elle consistait à organiser une chorale de phalangistes et à interpréter les chants traditionnels de cette période de fêtes, puis de prendre le montant de la quête et d'aller à Loutraki - cette station thermale était devenue une ville-hôpital - le distribuer aux blessés tout en les divertissant par des concerts. Les répétitions commencèrent. En dehors du répertoire traditionnel, je leur appris l'une de mes chansons. Pour Tripolis, cette chorale était un évènement. Elle comprenait plus de cinquante membres. Partout où nous nous produisions, la foule accourait pour nous entendre et nous applaudir. Placé au milieu du groupe, je dirigeais. Pour la première fois de ma vie. Au premier rang de l'assistance, on voyait des enfants qui portaient des couvertures, des personnes de toutes conditions qui venaient déposer devant nous des vivres, des dons, de l'argent. Il nous fallut travailler d'arrache-pied pour rassembler le tout, le trier et confectionner des paquets-cadeaux. La veille du jour de l'an, on loua deux autocars pour nous rendre à Loutraki. Là-bas, on donna une nouvelle série de concerts dans les salons des hôtels, on alla au chevet des blessés pour remettre à chacun son paquet. On chanta aussi dans les rues de la ville, avant de reprendre la route de Tripolis pour y arriver en pleine nuit. Au matin, tel le fils prodigue, je retournai au bercail familial.

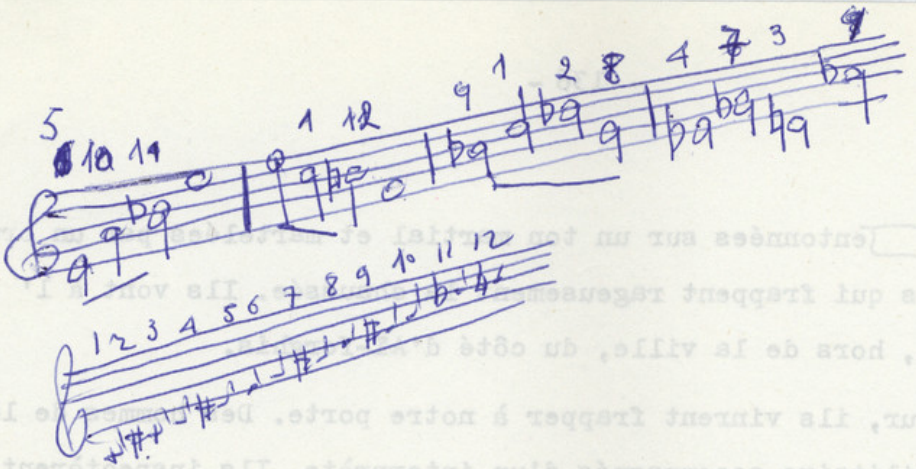
Et puis ce fut soudain l'effondrement. L'armée grecque survoltée avait victorieusement refoulé les troupes fringantes du Duce en Albanie quand Hitler décida de voler à la rescousse de son partenaire de l'Axe. Face à cette nouvelle agression, l'héroïsme ne pouvait plus provoquer un miracle. Des détachements étrangers motorisés - yougoslaves et britanniques - traversaient Tripolis pour gagner

Kalamata, leur port de rembarquement. Ils tiraient leurs pièces d'artillerie et leur armement lourd. Personne ne parlait. Pas un vivat, pas un geste parmi la foule, mais des regards comme égarés, un sentiment d'humiliation, une tristesse et un découragement sans nom. A un moment, me trouvant au sein d'un groupe de camarades à regarder ce reflux précipité, il nous vint l'envie furieuse de fuir à notre tour. Des Britanniques nous prirent à bord de leur camion. A la sortie de la ville, leur police militaire nous en fit descendre aussi promptement. Les premiers raids des Stukas ne tardèrent pas. Ils poursuivaient sans pitié les colonnes militaires, les mitraillaient ou larguaient parfois une bombe. Les hommes couraient dans tous les sens pour se cacher sous les arbres ou dans les champs. Tripolis fut bombardée par l'aviation allemande. Pendant le raid, maman et Yannis poussaient des cris perçants. On les mena à l'abri situé en face de la maison et qui était déjà plein à craquer. J'en profitai pour aller errer dans la ville déserte. Parmi tous les décombres, les morts, les blessés que j'ai vus ce jour-là, je n'oublierai jamais la vision de l'un de mes condisciples du lycée : un éclat lui avait sectionné net le sommet du crâne, sa tête avait la forme d'un récipient. Et lui, le dos à un mur, gardait les yeux bien ouverts avec une expression incroyable, comme s'il me disait :"Tiens, salut ! Qu'est-ce que tu viens foutre dans le coin ?" A la suite de ce raid, il ne resta plus dans la ville que Nicos Délivorias et moi. L'ordre d'évacuation avait été donné à la population :"Gagnez tous la montagne !" Quand les bombardements cessèrent et que le dernier homme du corps expéditionnaire britannique était en train de rembarquer à Kalamata, un étrange silence s'abattit sur la région. Nicos et moi avions gagné les premières collines verdoyantes. Nous étions allongés dans des couvertures que nous avions emportées,

près du monastère d'Apano Chrepa. A nos pieds s'étendait Tripolis, ville morte. Au loin, la plaine tout aussi muette, pétrifiée. Puis à un moment, on vit poindre du côté d'Achladocambos une sorte d'engin. Il franchit le défilé pour aborder la bande blanche et rectiligne de la route. C'était le premier Allemand, monté sur une motocyclette. Le préfet et le maire avaient donné pour consigne: "Suspendez des draps blancs à vos maisons !" Sur une vitrine, un doigt avait tracé : "Heil Hitler !" La moto et son side-car soulevaient un petit nuage de poussière blanche. A cinq mètres derrière elle, on vit poindre à son tour la tête de la colonne motorisée. Et tout à coup, ce fut comme si les gens se sentaient soulagés. Les barbares étaient enfin arrivés, et, somme toute, "ces gens-là, c'était quand même une solution", selon le vers célèbre de Cavafis. Les habitants regagnèrent en hâte la ville pour les voir de près. Ils avaient déjà traversé le centre et atteint les faubourgs situés au pied de la montagne. Un tank à l'arrêt. Installés dessus, des hommes qui n'ont guère plus que notre âge. Ils fument, ils rient. Des deux côtés, les plus vieux échangent déjà des cigarettes des politesses, quelques mots. "Nicht, kaputt" sont les premiers que j'entends. Ils parlent d'un avion britannique qui a été abattu près de la route, le pilote a été tué. Puis on les regarde monter des tentes entre les parterres du Champ de Mars. Ils remplissent le bassin d'eau propre. Les premiers jours, ils vont s'y baigner, faire leur toilette, se laver les dents, enduire leur corps nu d'huile avant de s'étendre au soleil. Ils mangent installés sur leurs motos. Le soir, ils allument des feux, ils chantent en choeur au son d'un accordéon un air nostalgique de leur patrie. Et au troisième jour, dès l'aube, on est réveillé par des marches

entonnées sur un ton martial et martelées par un bruit de bottes qui frappent rageusement la chaussée. Ils vont à l'exercice, hors de la ville, du côté d'Aï-Yorghis.

Un jour, ils vinrent frapper à notre porte. Des hommes de la police militaire accompagnés d'un interprète. Ils inspectèrent la maison. Puis ils nous désignèrent le salon en nous annonçant qu'il était réquisitionné. Deux colonels viendraient y loger. Mais les Allemands ne tardèrent pas à quitter Tripolis pour la céder aux Italiens. L'Occupation s'installait pour de bon. Interdiction de circuler en véhicule. Electricité coupée en début de soirée. Sortie de la ville autorisée sur délivrance d'un laissez-passez. Patrouilles dans les rues. Police secrète italienne, en civil. Contrôles d'identité des carabinieri. Pénurie de vivres. Faim. Vêtements qui deviennent des haillons. Souliers qu'on rafistole, fers que l'on cloue aux semelles pour qu'elles s'usent moins vite. Un certain monsieur Vouyouklakis fut nommé préfet. Sa famille et la nôtre se fréquentaient si bien que leur fille, la petite Aliki - la future star du cinéma grec - fut l'une des premières auditrices de mes chansons. Au rez-de-chaussée de notre maison demeurait M. Livadéas, le directeur de la gendarmerie, avec son fils Costas qui allait se faire un nom au théâtre comme metteur en scène. Chassés-croisés d'une génération en herbe. Sans oublier l'amitié que je nouai à l'époque - elle dure toujours - avec Grigoris Constantinopoulos qui se distinguera par son activité d'archéologue à Rhodes avant d'être nommé directeur du musée archéologique d'Athènes. Parmi mes autres amitiés datant de cette époque, je citerai : Yorgos Kouloudis, l'instituteur, auteur d'un poème intitulé "Notre soeur Athènes" que j'ai utilisé pour ma "Septième



Symphonie"; j'ai également composé des chansons sur des paroles de Takis Dimitracopoulos, qui vit toujours à Tripolis, de Vassilis Koutsouyéras, un professeur que je retrouverai en déportation à Daphni, sur l'île d'Ikaria, et enfin de Makis Karlis que je verrai pour la dernière fois en 1948, alors que je suis clandestin, dans des conditions qui méritent d'être rapportées. Makis fait alors son service comme sous-lieutenant dans la région du Pilion. A l'occasion d'une permission, il vient à Athènes voir sa mère : "J'ai comme le pressentiment que je ne vous reverrai pas", dit-il. Dans la capitale, il avait gardé une chambre que nous avions d'ailleurs louée ensemble auparavant. J'allai le trouver et lui appris que j'étais clandestin et risquais d'être arrêté d'un moment à l'autre.

- Ils vont me torturer et m'exécuter. Aussi, je t'en supplie, emmène-moi avec toi dans la région où tu fais ton service. Une fois là-bas, je me débrouillerai.

- Impossible, conclut Makis après longue discussion et mûre réfléxion. Pour une seule et bonne raison : il me serait insupportable de penser que tu es "de l'autre côté" et qu'il pourrait m'arriver de te tuer.

- Mais il est certain qu'ils me tueront si je reste ici.

- C'est différent. Je ne risque pas d'être mêlé à ton exécution..

- Et là-bas ? Je ne vois pas comment tu pourrais l'être...

- La loi des probabilités...

Impossible de le faire changer d'avis. On se quitta dans une rue obscure de Néa Smyrni. Quelques mois plus tard, alors que j'étais déporté à Ikaria, j'appris sa mort. La jeep qui le transportai avait sauté sur une mine. Makis s'était volatilisé, changé en

pluie, comme je l'écris dans une de mes "Ballades". Et au cimetière de Tripolis, sous la dalle où est gravé son nom, il y a l'ombre de ses yeux. Je lui ai dédié ma Première Symphonie. Je crois que jusqu'en 1941, l'année où je fis sa connaissance, personne ne m' avait encore parlé comme lui. J'ai évoqué cette rencontre dans mon "Journal de résistance". Mais il était marqué du sceau de la mort. Et au cours de cet interminable voyage de la vie qui commence à me peser, il ne s'est trouvé personne d'autre pour connaître aussi bien l'accès de mon esprit craintif et soupçonneux. Aussi sa mort me laissa-t-elle à nouveau seul. Pour en revenir à notre classe du lycée, nous avions été répartis en trois catégories : les élèves qui avaient si faim qu'ils s'évanouissaient sur leur banc; ceux qui avaient faim mais gardaient une contenance; enfin, ceux qui s'empiffraient comme ils ne l'avaient encore jamais fait parce que leur père était fermier ou trafiquant du marché noir, ou les deux à la fois. Nous autres, les affamés des deux premières catégories, on résolut de mettre un terme à cette situation révoltante. Après s'être concertés, on annonça un jour à l'ensemble de la classe qu'il était inadmissible qu'une moitié engraissât tandis que l'autre crevait de faim. Les fils de fermiers se mirent à pousser les hauts cris. Ils avaient la vigueur que leur conférait une alimentation copieuse. Nous avions pour nous le nombre et la volonté de jouer le tout pour le tout. Nous leur avons dit : "Personne n'entrera dans la classe s'il ne verse pas d'abord sa contribution en victuailles (pommes de terre, farine, raisins, oeufs) dans le panier posé sur le seuil ." Le lendemain, trois élèves obtempérèrent. Les autres tentèrent de forcer le barrage. Une bagarre éclata. Quand les professeurs furent avertis de ce qui s'était passé, ils observèrent une

stricte neutralité, par peur d'une intervention des Italiens. Finalement, tous les fils de paysans durent acquitter le "droit de péage" avant de franchir la porte de la classe. Nous distribuion les vivres à nos camarades les plus décharnés. Les autres classes du lycée suivirent notre exemple. Grâce à cette initiative, nous n'eûmes à déplorer aucune victime de la famine cette année-là. Et quand je dis victime, je n'entends pas seulement un décès mais aussi bien une carence nutritionnelle grave.

Le marché noir sévissait dans toute sa fureur. On ne trouvait plus rien chez les commerçants. Chacun commença à troquer le peu de biens qu'il pouvait possédait. L'argenterie, les bijoux, les meubles, les vêtements. Une habitante de Kératsisa nous refila un sac de pommes de terre contre le smoking de papa. Nous allions régulièrement à Tégée, Grigoris, Yorgos, Takis, Makis et moi. Le frère de Grigoris fabriquait de l'encre. Il se postait à la sortie des écoles et criait : "Une pomme de terre contre une bouteille d'encre !" et les gosses rappliquaient pour remplir nos sacs. Nous échangions bien d'autres choses, selon les possibilités de l'heure. Au crépuscule, on rentrait de nos tournées en se coltinant chacun un sac de 25 à 30 kgs sur l'épaule. Les clous de nos galoches nous rentraient dans le pied, tellement nous avions marché. Nous étions devenus de sacrés bouffeurs de patates! C'est ce qui nous sauva. A la gare se tenait en permanence une véritable foire d'empoigne. Des trafiquants venus de Kalamata, de Tégée, de Mégalopolis ou d'ailleurs, sans oublier ceux de Tripolis, grimpaien sur les toits des wagons, prêts à trucider pour se faire une place, au milieu des cris, des rixes, d'une mêlée générale. Et tout cela pour se suspendre au train qui les mènerait à Athènes, au coeur même de la famine. Là-bas, une valise de pommes de terre vous

permettait d'acquérir une maison. C'est ainsi que mon futur beau-père a cédé son logement contre un bidon d'huile. Au bout de cinq à six voyages dans la capitale, on avait ramassé de quoi s'offrir un immeuble ! En marchant littéralement sur des cadavres puisqu'à partir de l'automne 1941 les rues d'Athènes ont commencé à être jonchées de corps décharnés que l'on parvenait tout juste à inhumer. Comme il était loin l'enthousiasme de la campagne d'Albanie contre les Italiens ! Où étaient passés tous les héros ? Pendant tout l'hiver 1941, nous avons vu défiler devant notre maison de Tripolis un cortège ininterrompu de soldats en guenilles. Sales, avec une barbe de plusieurs jours, pieds nus, épuisés, l'oeil sombre, ils s'arrêtaient à notre porte pour mendier un verre d'eau, un quignon de pain. C'étaient les anciens héros du front d'Albanie. Certains savaient où ils allaient, la plupart non. Mon brave homme de père les interpellait de la fenêtre : "Y aurait-il un Crétois parmi vous?" Il tenait à les prévenir qu'ils n'avaient presque aucune chance de regagner leur île natale. Un jour, l'un d'eux lui crie : "Yorgos! Tu me remets ? C'est moi, Vassilis Tsékouras, ton camarade de l'école..." Il monta chez nous, but de l'eau, souffla un peu. "Je suis chef de bataillon...enfin...j'étais. Je rentre en Crète." On le retint à la maison. Plus tard, il fit venir sa femme et sa chienne Alba qui allait devenir une amie fidèle. Ce chien-loup comprenait tout, il était capable de porter ma chaussure à ressemeler chez le cordonnier. Un jour, des soldats allemands nous le prirent. On le perdit de vue. Ils lui donnaient beaucoup à manger pour l'amadouer. Quand Alba fut repue, elle s'échappa et réapparut. Mais on l'incitait à s'éloigner, on lui montrait la forêt d'Aï-Yorghis. Elle alla s'y cacher. Les Allemands rappliquèrent, se doutant de quelque chose.

On s'arrangea pour que des amis lui portent à manger dans sa cache... La procession des éclopés continuait. Ce furent un jour des habitants de Galata, le village natal de mon père. Celui-ci, ayant été prévenu, retint à Tripolis tous ses compatriotes et les nomma, sous la direction du chef de bataillon, au service de ravitaillement de la préfecture grâce auquel bon nombre de malheureux allaient survivre en bénéfician des distributions gratuites de soupe.

Nous nous trouvions un soir dans un village proche du site antique de Tégée, prêts à nous charger de nos sacs avant de reprendre la route de Tripolis, quand un orage éclata. On se réfugia sous le platane planté au milieu de la place. On était en novembre, le froid était déjà pénétrant, et on battait tristement la semelle quand déboucha un camion bourré d'enfants. Ils venaient d'Athènes, on le comprit aussitôt à leur aspect : tous étaient rachitiques et à moitié nus. Ils se serraient les uns contre les autres pour se réchauffer, jetant des regards effrayés autour d'eux. Le chauffeur descendit, courut au café surmonté d'un auvent : "Qui est le patron dans ce patelin ?" demanda-t-il. Aucune réponse. "Qui est le maire du village? " insiste l'homme. Quelqu'un bougonne au fond du café : "Qu'est-ce que tu lui veux ? " - "Qu'il me signe le document que voici. Je dois lui remettre les enfants."

- Et que veux-tu qu'on en foute, de tes mômes ?

- De toute façon, à Athènes, ils sont condamnés.

- Et tu t'imagines qu'on a de trop à bouffer ici ?

- J'en sais rien. Ce sont les ordres.

- Emmène-les au diable ! explose un autre villageois.

- Pas question de les emmener ailleurs, s'obstine le chauffeur.

Sur ces mots, il retourne à son camion, fait basculer le panneau arrière.

- Allez, sautez de là en vitesse ! Terminus !

Bien sûr, les enfants obéissent. On les voit courir comme une volée de moineaux et se réfugier sous un autre arbre de la place, juste en face de nous. Ils grelottent. Le camion redémarre en trombe. Le maire et ses administrés leur font de grands gestes menaçants :

- Décampez ! Allons, oust !

Les enfants se blottissent, ne font plus qu'une masse. L'averse les prend de plein fouet. D'un côté, il y a nous trois. De l'autre, le groupe de plus en plus excité des villageois. Ceux-ci saisissent des pierres, des bâtons. Ils se ruent sur les gosses, les poursuivent sans merci. Et les gossent finissent par en prendre leur parti, ils s'égayent dans la nature à l'heure où la nuit tombe.

Sur le chemin du retour, la vision de cette scène ne cessait de nous hanter. Cette fois-là, mes camarades étaient deux élèves de ma classe qui appartenaient à la première catégorie : leurs parents étaient cloués au lit par la famine. Plus tard, on va se retrouver tous les trois parmi les meneurs du lycée quand sera créé, au printemps, le premier groupe de l'EAM. Nous avions préparé une opération baptisée "Châtiment national". Ce qui nous incitait à la résistance, c'était tout autant l'écoeurement ressenti devant les profiteurs du marché noir que la haine de l'occupant. L'un de ces deux camarades m'apporta un jour un gros livre écorné à la couverture rouge barrée d'un titre noir : "Lénine, biographie". Il l'avait enveloppé dans un torchon et

enfoui au fond de son panier sous les pommes de terre. "Quand tu ne le consultes pas, cache-le dans ton jardin", me conseilla-t-il en me donnant sur l'épaule une tape affectueuse comme s'il me souhaitait bonne chance.

Evanghélos Papanoutsos - l'homme qui allait être l'auteur de la réforme de l'enseignement lors de l'intermède libéral des années 1963-65 - était alors à la tête de l'Académie pédagogique de Tripolis. Mon ami Grigoris qui voulait devenir instituteur était au nombre de ses élèves. Il nous obtint la permission d'assister à certains cours. C'est ainsi que je fis connaissance avec "le maître" On étudiait sous sa direction et, en toute occasion, on sollicitait son avis. Je pense que la présence auprès de nous d'un intellectuel aussi éminent a beaucoup contribué à affermir notre moral. Papanoutsos écoutait mes compositions et m'encourageait dans mes tentatives. Lorsque mes amis organisèrent le premier concert de mes oeuvres, il accepta de me présenter et de parler de mon travail. Un jour, ayant déniché chez un marchand de journaux le poème de Ritsos "Symphonie du printemps", on le lui remit pour avoir son avis. "Il y a des pépites d'or dans ce recueil", nous dit-il. Nous n'avions pratiquement aucune notion de la jeune poésie. Elytis et Séféris nous étaient inconnus. Nous avions seulement entendu parler d'Embiricos et d'Engonopoulos qui avaient acclimaté le surréalisme en Grèce. Nous avions dévoré "Grimace de l'homme" de Nikiphoros Vrettakos. Et voici que nous avions la révélation de Ritsos ! Naturellement, nous lisions régulièrement tous les grands noms de la poésie grecque : Palamas, Varnalis, Sikélianos, Kazantzakis, Cavafis, Karyotakis. Par exemple, je savais par coeur "Le Dodécalogue du Tsigane" de Palamas et je me mis à apprendre.

le poème de Ritsos. Notre bande avait de plus en plus l'allure d' un cercle intellectuel et artistique.

Et dans ce petit milieu de Tripolis, mes chants étaient si consacrés qu'ils venaient tout de suite après ceux de Noël ! Cette réputation m'incitait à me distinguer par mon accoutrement, ma coiffure, mes habitudes. Le tailleur m'avait coupé une courte pélerine dans le manteau élimé de mon père. Juste un peu plus longue qu'une veste. On en parlait comme de "la cape du musicien", c'est tout dire...Les évènements n'arrivaient pas à étouffer cette rumeur de sympathie. Ainsi, même en pleine guerre d'Albanie, le préfet n'avait pas oublié de me prêter une maison pour y poursuivre les répétitions de la chorale. J'avais adjoint à celle-ci un orchestre d'harmonicas. Grigoris qui était chantre à l'église du Prophète-Elie nous apprenait des hymnes byzantins, Yorgos nous exposait l'histoire de l'art, chacun complétait selon ses compétences cette mosaïque fervente. Quand vint l'Occupation, on s'attela à la publication d'une revue littéraire. J'ai gardé les épreuves de ce qui aurait dû constituer le premier numéro: au dernier moment, il fallut saborder l'entreprise, on n'imprima que mon recueil de poèmes,"Tchao, Editions des Cinq",qui parut sous un pseudonyme (tout imprimé devait être soumis à la censure italienne) et une fausse date (1939).

Comme j'avais toujours autant de goût pour les excursions, je menais cette activité dans le cadre d'un autre trio que j'avais formé avec Argyris Pétronotis et Yorgos Sarris. Nous partions le samedi soir pour nous trouver le dimanche matin le plus près possible du sommet d'Aï-Dinis qui était le but de notre escalade sur le mont Maïnalos. Il nous arriva une seule fois de l'atteindre

avant que les brumes n'aient remonté de la vallée. On embrassait ainsi du regard l'ensemble du Péloponnèse avec les mers qui l'environnent. Et puis un beau jour, en redescendant, alors que nous approchions d'un village accroché au versant, nous fûmes accueillis par une fusillade nourrie: des partisans nous avaient pris pour des Allemands ! Ils s'aperçurent aussitôt de leur méprise et nous en avisèrent. Quand on arriva tous les trois sur la place du village et que certains de nos camarades de Tripolis nous reconnurent, ils fêtèrent en nous des héros qui venaient d'en réchapper par miracle. "Et vous avez osé tirer sur les Allemands !" s'exclamaient-ils,se méprenant de leur côté sur la signification des tirs. Cette interprétation flatteuse nous découvrait des perspectives nouvelles. On résolut de convertir nos paisibles ascensions en opérations de sabotage, ce qui consistait, ici ou là, à sectionner un câble posé par l'armée italienne ou allemande. Mais au-delà de ces actions encore bien anodines, le fait est que nous étions déjà pénétrés de la notion qui allait demeurer dans l'histoire sous le terme de "Résistance".

Avec l'autre trio - appelons-le le "cénacle philosophique" - nous organisions des excursions d'un autre genre, à Kamba, par exemple, où Makis Karlis avait sa "tour".Tout au long de la route qui y menait, nous chantions sans arrêt. Nous faisions halte à chaque point d'eau pour manger sur le pouce, puis Kouloukis prenait sa mandoline, moi mon violon, et on jouait de la musique classique ou l'une des oeuvres que j'avais composées sur ses poèmes. Nous récitions aussi beaucoup de poésie. En surplomb de la maison de Makis, on avait déniché un rocher que l'on avait aussitôt baptisé "le rocher de Ritsos" en hommage à l'auteur dont nous venions tout juste de découvrir "Le chant de ma soeur" et "La marche de l'océan",

deux longs poèmes que nous relisions au moins une fois par jour. Comme je l'ai dit, mes amis organisèrent le premier concert avec des oeuvres de musique de chambre et des oeuvres chorales. A leur tête se trouvait l'avocat Délivorias : il allait être à la Libératio le "maire rouge" de Tripolis et il a trouvé récemment une mort horrible qui a défrayé la chronique athénienne quand une de ses clientes, atteinte de psychose paranoïaque, l'a brûlé vif à son cabinet.

A Tripolis, j'eus la chance de rencontrer mais surtout d' entendre jouer Dora Apostolatou. Cette pianiste était à l'époque une jeune fille de notre âge qui, sur le plan de la virtuosité, se situait dans la moyenne du niveau supérieur. Et je l'ai écoutée dans un répertoire classique enviable: Schumann, Beethoven, Mozart, Chopin et Schubert. Je cite ces noms dans l'ordre où j'ai entendu pour la première fois l'une de leurs oeuvres interprétée au piano. C'est à la suite de cette audition que je me suis mis à composer pour le piano des sonatines, des études et des valses. Ainsi que des chants pour voix et piano. J'avais loué un harmonium qui accompagnait les premières parties de l'"Hymne à Dieu". Le concert fut organisé chez les Meïdanis, une famille de Grecs d'Amérique. Je m'étais lié avec les trois fils, et notamment avec l'aîné, Yannis, que je vais retrouver en 1980 lors d'un concert assez "exceptionnel" donné au Kennedy Center de Washington : je suis pris d'un malaise cardiaque et c'est lui, présent dans l'assistance et devenu un éminent cardiologue américain, qui me donne les premiers soins ! Après ce récital de Dora Apostolatou, le Cercle Musical de Tripolis, dirigé par un commerçant de la place Aï-Vassilis, interpréta "Cassiani", puis, pour conclure, le "maître"

Papanoutsos s'adressa à l'assistance - très réduite - pour parler de la musique qui venait d'être jouée et risquer un pronostic sur les interprètes. Quand, bien des années plus tard, il était professeur à l'Institut Doxiadis, il m'invita à un débat public sur mon oeuvre: il était l'un des rares à y avoir été lié dès l'époque héroïque de mes premiers essais.

Et puis les aléas de la vie politique nous remirent en présence. En 1964, le gouvernement libéral de l'Union du Centre avait succédé à un long règne sans partage de la droite. Papanoutsos était secrétaire général du ministère de l'Education, et j'étais moi-même député de l'EDA, le parti de gauche qui servait de "façade parlementaire" au parti communiste interdit. L'EDA m'avait désigné pour prendre part à la session d'été du parlement et pour y défendre notre position. J'eus ainsi l'occasion d'avoir fréquemment des contacts avec le ministre de l'Education, Loukis Akritas, et avec Papanoutsos. Je dois à la vérité de dire que nous nous sommes heurtés à maintes reprises en raison de la circulaire 1010 qui interdisait aux élèves d'adhérer à des organisations de jeunesse politiques. Cette mesure visait au premier chef les Jeunesses Lambrakis dont j'étais le président. Le fils de Papanoutsos - qui n'était du reste sans doute pas de lui - avait été membre de l'ELAS, l'Armée de libération nationale, sous l'Occupation. On a aussi prétendu que Papanoutsos lui-même aurait fait partie de l'EAM, l'organisation politique de la résistance dominée par le PC. Quoi qu'il en soit de cette rumeur - dont je ne suis pas en mesure de vérifier le bien-fondé - il n'en reste pas moins que Papanoutsos était, en tant qu'individu et par tempérament, foncièrement conservateur. Mais comme penseur, il s'évertuait à éclairer sous toutes ses faces l'objet qu'il étudiait, évitant d'y engager ses

conceptions personnelles. Il aidait le lecteur ou l'interlocuteur à tirer lui-même les conclusions de ses investigations. Dès l'époque de Tripolis, il m'apparaissait comme un bourgeois éclairé : il suffisait de le voir, chaque soir, lors de la promenade rituelle sur l'esplanade; il essayait de s'accorder au pas nerveux de son épouse et, comme il la tenait par le bras, il devait exécuter une sorte de cabriole charmante pour la rattraper, tout en continuant à saluer les connaissances qu'il croisait à droite et à gauche d'un "Bien le bonjour ! Comment ça va ?" tout guilleret.

M. Papastathopoulos, professeur de musique au lycée, enseignait le piano et la théorie. J'allais chez lui deux fois par semaine prendre une leçon particulière de piano. En classe, après les premiers élément de théorie, nous avons abordé l'harmonie. Pour compléter cette formation, je demandai à la famille Meïdanis de me laisser l'usage de son piano, chaque dimanche, lors qu'elle s'absentait pour la messe. Le reste du temps, j'étais privé de piano et je rongeais mon frein. Le violon ne me satisfaisait plus. Mon cerveau abritait déjà tout un remue-ménage de sons qui demandaient à se concrétiser, mais ce n'est que bien plus tard que j'ai acquis la faculté de les coucher sur le papier. Le piano est un auxiliaire indispensable à cette fin, car il y a mille et un détails - harmoniques ou autres - qui vous échappent et que l'on doit contrôler. Être privé de cet instrument me révoltait. Je sortais de chez moi comme un dément. J'exposais mon corps à la pluie glacée. Avec la chienne Alba, j' allais chaque jour à la forêt d'Aï-Yorghis, de préférence au crépuscule quand la brume s'étendait, pour être trempé jusqu'aux os et sentir le vent aigre et coupant transpercer mon manteau, mes habits, ma peau, ma chair, atteindre la moelle. C'était une façon de me

châtier moi-même, de me faire souffrir encore davantage puisque le sort me condamnait à vivre dans une ville où je ne pouvais approcher les trois ou quatre pianos qui se consumaient de chagrin et de solitude dans l'intérieur glacé des riches familles qui en disposaient abusivement ! J'étais envahi d'une haine farouche à l'idée de cette injustice. On rira peut-être de me l'entendre dire, mais le piano était pour moi aussi vital que le salaire pour l'ouvrier. Lorsqu'on finit par me trouver et me louer un petit harmonium, je me calmai un peu... Je m'étais assuré l'acquis le plus important de cette époque: être capable de composer et d'entendre toutes les harmonies que je souhaitais.

En 1942, le jour du mardi saint, Tripolis fut secouée par la querelle dite "des trois Cassiani". Si ce n'était pas la querelle iconoclaste, nous n'en étions pas loin! Des tracts furent même imprimés et distribués, obligeant les autorités occupantes à intervenir. L'évêque avait lancé à l'encontre de Yannis Kouros une excommunication assortie de l'interdiction de donner à la cathédrale la "Cassiani" qu'il avait composée. L'atmosphère était explosive. En dehors de celle de Kouros, M. Papastathopoulos - mon professeur de musique - en avait composé une que devait interpréter le Cercle musical à l'église du Prophète-Elie; et de mon côté je devais donner ma "Cassiani" à l'église d'Aghia-Varvara. Kouros réussit finalement à trouver une chapelle pour y donner l'oeuvre stigmatisée et qu'il avait composée selon les règles de la "musique arcadienne", autrement dit une musique byzantine simplifiée dont il était l'inventeur. Il était lui-même professeur de dessin au lycée et chantre à la cathédrale. C'était surtout un excellent chanteur dans un genre très particulier : soirée patrioti-

que en l'honneur de Kolokotronis et de sa lutte pour l'Indépendance de la Grèce. Très grand, décharné, l'esprit sagace, le verbe haut, amateur de jeux de mots et buveur invétéré, il était un personnage assez fabuleux. Ainsi, dans sa "Cassiani", après les paroles "jusqu' au paradis", il avait ajouté des voix qui faisaient "Tsuit! Tsuit!" et qui étaient censées représenter les oiseaux du paradis. Dans son esprit, c'était une manière de mieux rendre la vision et c'est sans doute ce qui avait provoqué l'excommunication puisque, aux yeux de la hiérarchie religieuse, l'art byzantin doit rester pur de tout élément idolâtre, qu'il s'agisse de"gazouillis", d'instruments musicaux ou d'une nouvelle conception musicale s'écartant du cadre rigoureux de la tradition orthodoxe. C'est au début de 1942 que j'avai composé ma propre "Cassiani". Je disposais alors d'un choeur à quatre voix,à l'église d'Aghia-Varvara, pour la messe. J'écrivis les parties traditionnelles : "Les chérubins", "Nous Te louons", etc. J'attaquai aussitôt les répétitions. Une voix après l'autre. Chaque jour, je travaillais les voix quatre heures d'affilée. J'avais découvert un extraordinaire baryton - un maréchal-des-logis d' active ! - pour lequel j'écrivis un long solo. Grâce à mon père, les notables vinrent assister à l'exécution de mon oeuvre à Aghia-Varvara. De son côté, Papanoutsos avait amené l'intelligentsia. Grosse affluence. On chanta de la tribune réservée aux femmes avec un trac terrible. Je me souviens encore de la fausse note que poussa Takis, lequel, selon son habitude, chantait un peu bas. Je le vis tendre son cou en me disant :"Il va le louper!", et c'est ce qui arriva. Le charme fut rompu l'espace d'une seconde. A la sortie, sur le parvis, Papanoutsos ravi nous serra les mains. Puis les trois choeurs rivaux de ces "Cassiani" rivales allèrent terminer

ces fastes dans une taverne en sous-sol. On s'empiffra, on but et - en impies que nous étions - on entonna les trois oeuvres. Le concert donné chez les Meïdanis fut repris peu de temps après dans une salle de cinéma du centre. Outre les Grecs présents, on nota que presque tous les officiers italiens s'étaient déplacés - dont un maestro qui tint à faire ma connaissance et à suivre les répétitions de la chorale d'Aghia-Varvara. C'est aussi à cette époque et dans la même salle de cinéma que je vis un film allemand dont la musique était tirée de la Neuvième Symphonie de Beethoven. Je me rappelle encore du décor, un hall immense avec des escaliers en marbre blanc qu'occupait une foule de chanteurs et de chanteuses. J'en étais tout chaviré.

Dès le lendemain, je me levai de mon banc au beau milieu du cours et annonçai à M. Loukakis, le professeur de mathématiques dont j'étais le chouchou pour avoir suivi jusqu'ici avec une grande application ses exposés d'algèbre et de géométrie (on parlait même ensemble de la théorie de la relativité): "Comme je ne veux pas abuser de votre confiance, je vous déclare qu'à partir de maintenant je ne m'intéresse plus qu'à la musique! Le livre que je tiens est un traité de musique et je ne lis plus ici que des ouvrages de ce genre. Les cours de l'école ne m'intéressent plus. Les mathématiques comme les autres matières. Je les suis contre mon gré. Si vous le souhaitez, vous pouvez me renvoyer..." Cet éclat était pure connerie. Tous mes camarades me le dirent et je m'en rendais bien compte. Avais-je voulu jeter un sort à la musique, forcer le destin ? C'était à la fois absurde et franc. Pendant deux années, le lycée allait devenir un martyre. Les professeurs m'interrogeaient, je ne répondais pas, et ils me flanquaient un zéro.

En fin de compte, je cédai aux exhortations de mon père et de mes amis en acceptant de faire un effort minimum pour ne pas redoubler. De leur côté, les professeurs firent preuve de compréhension. Au fond, c'était un geste théâtral qui reflétait le climat spirituel d'une époque; c'était le "tout ou rien" du pasteur Brandt d'Ibsen, du Zarathoustra de Nietzsche, la soif d'absolu et la pureté morale étaient les idéaux suprêmes. Le "grand Oui et le grand Non" de Cavafis dans son poème "Le café", l'avertissement que le temps est fugitif et que l'on doit accomplir sans attendre sa vocation. Pour ne pas en arriver un jour au constat de Varnalis : "Jeunesse, toi qui me disais que je deviendrais autre". Je ne voulais pas devenir autre, je voulais devenir ce que j'étais. A chaque instant. Ainsi n'était-il pas ridicule qu'à l'âge de dix-sept ans je demande un rendez-vous à la mère et à la tante d'Elli afin de leur annoncer mon intention d'épouser celle-ci. "Mais où logerez-vous ? Où mangerez-vous ? Et comment mangerez-vous ?" J'agissais toujours de manière à ne pas cultiver ce goût du secret auquel vous contraint la société. Prenons le cas des cigarettes. J'en allumai une un jour, à la fin du repas, en déclarant à mes parents : "Je ne veux pas fumer en cachette. Je n'en fumerai qu'une, mais devant vous." Avant même qu'ils n'aient eu le temps de me sermoner, j'ajoutai: "Il est ridicule de mettre de la morale dans une simple plante. D'accord, c'est mauvais pour la santé. Mais est-ce immoral ?"

Elli, l'amour de mes quinze ans, me ramenait à l'époque où j'étais épris de chimères, au temps d'Argostoli ou de Patras. Du reste, j'étais dans un état permanent d'excitation mentale qui me coupait chaque jour un peu plus de la réalité. J'écoutais, je jouais et je composais de la musique. Je dévorais des livres, surtout de poésie.

C'étaient là les deux pôles de ma vie. Grâce à Elli, j'avais un motif très concret d'être inspiré. Non seulement notre liaison n'avait rien de charnel, mais j'aurais eu honte d'envisager cet aspect. Un ami cordonnier, Aristide, m'avait murmuré à l'oreille un jour que je me trouvais en compagnie d'Elli devant sa boutique :"Bon Dieu, elle est vachement bien roulée ! Qu'est-ce que t'attends pour te la taper ?" A partir de ce moment, il me répugna. Je passais devant la maison d'Elli cinq fois par jour. Quand nous venions à plusieurs pour lui jouer une sérénade, nous restions une bonne demi-heure sous sa fenêtre. Puis je me décidai enfin à lui demander un rendez-vous. Elle me rejoignit à un carrefour. "Que voulez-vous ?" me dit-elle avec aplomb. Etant prêt à défaillir je bégayai: "Je voudrais vous voir".

- Eh bien, me voici! Regardez-moi !

- Un autre jour.

- Pourquoi ?

- Autre part.

- Où ça ?

- Ici. Demain, à la même heure.

- Demain, je suis prise. Après-demain.

Vous voyez un peu la scène ! De mon côté, c'était des "je voudrais vous dire..." et du sien des "Eh bien, dites !". Il fallut que mes camarades nous ménagent une entrevue chez le libraire Athanassopoulos - "le Type" comme nous l'appelions . Je m'étais terré dans l'arrière-boutique et quand Elli entra dans le magasin, le Type (je devais le retrouver en 1973 à Chicago) s'esquiva discrètement dans la rue en refermant la porte à double

- Eh bien, me voici! Regardez-moi !

- Un autre jour.

- Pourquoi ?

- Autre part.

- Où ça ?

- Ici. Demain, à la même heure.

- Demain, je suis prise. Après-demain.

Vous voyez un peu la scène ! De mon côté, c'était des "Je voudrais vous dire..." et du rien des "Eh bien, dites !". Il fallut que mes camarades nous ménagent une entrevue chez le libraire Athanassopoulos - "le Type" comme nous l'appelions « Je m'étais terré dans l'arrière-boutique et quand Elli entra dans le magasin, le Type (je devais le retrouver en 1973 à Chicago) s'

tour. J'appelai Elli. Elle me rejoignit dans mon antre. Je l'embrassai sur les lèvres. Ma bouche fut envahie d'un goût saumâtre. Je ne m'y attendais pas. Je ne voulais pas admettre à l'époque qu'Elli était un être en chair et en os comme toutes les femmes. Mais les copains m'asticotaient. Ils nous guettaient aux coins des rues. Elli aussi aurait voulu me pousser hors de mes retranchements, mais j'avais peur qu'elle se méprît sur l'attachement tout platonique que je lui vouais.

En 1945, elle vint à Athènes. On lui avait dit que j'étais mort pendant l'insurrection de décembre. Elle fut heureuse de me retrouver bien vivant. On passa une soirée ensemble, on alla au parc du Zappion, à la colline de Philopappou. Ce furent pour moi des heures interminables au bout desquelles, prenant mon courage à deux mains, je lui annonçai qu'elle arrivait trop tard : j'aimais une autre fille qui répondait au nom de Myrto. Elle pencha la tête de l'autre côté du banc où nous étions assis. Elle pleura en silence. Je la laissai, jugeant que ces larmes la soulageraient peut-être. J'éprouvais une peine réelle pour elle, mais mes pensées volaient ailleurs. On se quitta bons amis et je ne l'ai jamais revue.

Nous n'étions pas seulement accablés par l'occupation du territoire national : de tous les fronts nous parvenait l'écho de la marche victorieuse des armées hitlériennes. Après avoir asservi la majeure partie de l'Europe, la Wehrmacht s'enfonçait au coeur de l'Union soviétique. Mon père devait déplacer chaque jour les petits drapeaux qu'il épinglait sur l'immense carte de la Russie. En Afrique, Rommel remportait d'éclatants succès. Le jour où Tobrouk tomba, on resta tous cloîtrés dans nos maisons. Instinctivement, sans que personne n'en eût donné la consigne. Chacun voulait

demeurer seul avec sa désespérance. Dans les rues, les Italiens manifestaient leur joie par des cris et des chants. Ils tiraient des salves en l'air pour remuer le fer dans notre plaie. La chute de Tobrouk ouvrait à l'Axe la route d'Alexandrie, du Caire, du Moyen-Orient et de ses puits de pétrole. Des mirages fabuleux. De leur côté, les Japonais entraient dans la danse avec leur attaque spectaculaire de Pearl Harbor. C'était à leur tour d'égrener la litanie des agressions et des victoires. Dans ce climat affligeant, des représentants de l'"Organisation secrète" arrivèrent à Tripolis au début 1942. On voyait désormais sur certains visages, des bacheliers et des étudiants notamment, une expression de gravité qu'on cherchait à interpréter. L'indice qu'ils "étaient dans le coup" et qu'ils assumaient sans doute de lourdes responsabilités. On le devinait aussi à des signes extérieurs plus fréquents comme le port de la "casquette de Lénine" ou des allées et venues inhabituelles sur la grand'place. Ils se concertaient à voix basse. On les épiait discrètement en se disant que des décisions importantes étaient dans l'air. Quand je me rappelle ces manèges imprudents, je m'étonne que la Sûreté grecque ou italienne ne les aient pas repérés. Chacun des camarades que je fréquentais prenait contact avec le "noyau dirigeant" dont le caractère clandestin ne l'empêchait pas d'être connu comme le loup blanc... Je m'abstiendrai de citer leurs noms: la plupart sont aujourd'hui des conservateurs notoires, voire des réactionnaires "bouffeurs de communiste". Il est vrai qu'à l'époque le contexte était radicalement différent. Tous se rejoignaient finalement sur l'urgence absolue de se dresser contre les occupants. On approchait du 25 mars 1943, le jour de la fête nationale. J'étais le seul à être tenu à l'écart de ces conciliabule et de ces préparatifs. Je ne voyais du reste aucun motif de m'

engager activement, sinon une jalousie bien compréhensible à l'égard des autres que l'on avait "mis au parfum". Des enfantillages d'adolescents. Les activités que j'avais menées jusque là, l'influence que j'exerçais sur le "cénacle" auraient dû me signaler comme l'un des tout premiers à contacter. Mais n'était-ce pas justement la raison pour laquelle on me tenait à l'écart ? Histoire de me "punir". Dès le départ, mon destin politique s'inscrivait parfaitement en filigrane. A l'avenir, le camp progressiste ne sera jamais en panne de bons prétextes pour me "sanctionner" chaque fois que mon dévouement à la cause commune me désignera à la vindicte de ceux qui manipulent les fils en coulisse. C'est là un phénomène étrange dont je suis témoin à Tripolis pour la première fois et qui va se répéter en maintes occasions de ma vie publique : ceux qui me jugent et me blâment d'avoir raison sont généralement les premiers à déserter la lutte. Quels conseils chuchotaient à l'époque mes camarades les plus proches ? "Ne lui dis rien. Il est suspect. Son père est directeur à la préfecture." Au début du mois de mars 1943, cette situation m'était devenue intolérable. Les amis m'évitaient. Sur ces entrefaites, j'appris que l'"Organisation secrète" appelait la population à manifester le 24 mars, à 10 heures précises, sur la tombe de Kolokotronis au centre ville. Ce jour-là, mon père avait pris l'automotrice pour se rendre à Athènes. Ma mère, malade, était alitée. Quant à moi, les jeux étaient faits. Je m'étais identifié à ces héros légendaires qui, avant de se sacrifier pour la patrie, font tranquillement leur toilette et s'oignent le corps d'huiles aromatiques. De bon matin, je pris un long bain dans le tub. J'enfilai des habits propres. J'embrassai maman et Yannis et je sortis. Certain de ma fin imminente, je considérais d'un

oeil différent les arbres, les maisons, les chiens errants, les passants que je croisais. Quand le carillon de la cathédrale égrena ses dix coups, je m'avançai à mon tour en direction du Champ de Mars. Plusieurs personnes - des membres du "noyau dirigeant" à l'évidence - me regardent d'un air surpris où il entre vite de la suspicion. Me voici métamorphosé sous leur regard en mouchard. En traître. Je rejoins les autres autour de la tombe. Puis tout se précipite. Du côté de palais de justice surgissent les gendarmes grecs et les Italiens qui chargent, baïonnette au canon. Ceux qui m'entourent sont en proie à un mélange d'exaltation patriotique et de frayeur. Quelqu'un récite les paroles de notre hymne national. Un autre - un chantre de la cathédrale si j'ai bon souvenir - donne alors le la d'une voix forte, se met à l'entonner. Faux, comme il est bien naturel dans de pareilles circonstances. Entre-temps, les forces de l'ordre ont convergé vers un groupe de manifestants qui s'égayent dans la pinède voisine. D'autres déguerpissent par derrière. Moi, je suis mû par d'autres ressorts. Personnels, existentiels. En cet instant, je n'ai pas le moindre élan patriotique. Ce qui domine en moi, c'est un sentiment de mépris, le besoin impérieux de faire justice de mes justiciers. C'est pourquoi je décide brusquement de frapper l'officier italien qui se retrouve devant moi, une plume au chapeau et un revolver dans la main droite. Mes camarades me crient : "Tu es fou ! Sauve-toi !" Mais je suis bien au-dessus de ces contingences. L'air hautain, je dialogue déjà avec les ombres d'Achille et de Léonidas. Bien entendu, je suis tabassé dans les règles. J'ai quand même le temps de m'écrier : "Vive l'Union soviétique! ", comme ça, à titre de provocation ultime et marqué sans doute par la lecture de la biographie de Lénine et par le

combat héroïque de l'armée rouge que l'on suit, depuis des mois, dans ses moindres détails. Je suis transféré avec d'autres manifestants dans un cinéma en plein air. Nouveau passage à tabac. Les Italiens aimant déployer une certaine pompe dans tout ce qu'ils font, ils ont rassemblé la population sur les trottoirs et, après m'avoir attaché avec de grosses chaînes en compagnie de mon condisciple Botopoulos (il tient aujourd'hui une pharmacie à Athènes) ils nous font défiler, tels des héros nationaux, dans les rues de la ville avant de nous boucler à la carabiniera, le siège de leur police militaire. Tout au long de ce triomphe romain inattendu, je marche le front haut, remerciant en mon for intérieur l'occupant des épreuves insignes qu'il me réserve. Enchaîné! Me voici propulsé au septième ciel !

Dans la cellule de la carabiniera, j'eus tout le loisir de revenir sur terre. On me tortura avec raffinement en me tailladant la peau avant d'y mettre du sel. Grâce à l'intervention du préfet, M. Vouyouklakis, j'échappai au pire. On me transféra dans une prison grecque. J'y retrouvai des représentants de l'EAM - le Front de libération nationale - et du PC. Je fus initié, pris en charge. A ma sortie de prison, j'étais bombardé secrétaire de l'organisation du lycée. Je venais de vivre mon baptême du feu. Sans bien m'en rendre compte encore, j'étais entraîné dans la tourmente des temps. Tout ce que j'avais considéré jusque là comme des entités immuables, inébranlables - depuis Dieu jusqu'au chef de phalange en passant par le gendarme et l'évêque - se volatilisait sous mes yeux, de même que les notions, principes, convictions , intérêts que ces personnages étaient censés incarner. Le bon vent de l'histoire avait tout balayé dans un tourbillon qui dépassait de loin les frontières d'une province. Ce qui

survenait à Tripolis se répétait au même moment en des lieux tout aussi "oubliés" de la planète, en Pologne, dans la plaine du Don, en Asie du Sud-Est, en Afrique du Nord. Le monde rapetissait. L'esprit et l'âme s'accroissaient à proportion. L'adjectif "mondial", omniprésent dans les écrits et l'action de Lénine, était devenu une réalité incontournable. La guerre était bien mondiale. L'esprit du mal, mondial. Tout comme l'esprit du bien, la "querelle de l'homme", la liberté. Sans oublier l'affranchissement des peuples opprimés qui aurait lui aussi, à son avènement, une origine, un caractère et un objectif mondiaux. Mais en cet instant précis, dans le contexte précis de la Grèce, cette perspective nous assignait un seul but: entretenir la flamme de l'espoir. Ce qui imposait de frapper le mal à la racine. Les premiers à affronter les Italiens les armes à la main avaient été des malfaiteurs. Plusieurs avaient été arrêtés et transférés, enchaînés, à Tripolis. Pendant mon séjour en prison, ils étaient copieusement battus. On les entendait beugler comme des boeufs qu'on égorge dans les caves de la carabiniera qui était située en face du marché central, à un emplacement occupé aujourd'hui par une pharmacie. Moi, on me tortura juste au-dessus d'une cave. Les scènes auxquelles on assistait finissaient par vous hébéter le regard, le cerveau. On apprit par la suite que certains de ces "droit commun" avaient été exécutés. Le premier bain de sang. Tripolis était peu à peu parcourue par le frisson de la terreur. Filatures, arrestations, interrogatoires, tortures, caves, cachots. La famine s'étendait comme si les hivers s'était donné le mot pour être plus froids - le gel durait de novembre au début avril sous des cieux autrefois réputés pour leur clémence. On manquait de bois,

carabinière qui était située en face du marché central, à un

on allumait le poële juste le temps de tiédir l'atmosphère au moment des repas, puis on courait se blottir dans le lit pour y trouver un peu de sa propre chaleur. Le soir, on s'éclairait aux lampes à huile ou à pétrole puisque le courant était coupé dès la tombée de la nuit. Dans les rues, faute de trouver des êtres humains en raison du couvre-feu, les patrouilles tiraient sur les chiens pour tuer le temps. Les soldats italiens secourables et bons ne manquaient pas. Tout autant que nous, ils redoutaient les Chemises Noires, autrement dit la milice fasciste et la police secrète.

L' un d'eux - nous l'appelions "le Noiraud" - nous apportait chaque midi une gamelle de soupe à la boutique de Photis, le cordonnier - elle existe toujours telle qu'elle était à l'époque. On mangeait avec la même cuiller, le Noiraud, le cordonnier et moi. L'Italien scrutait notre visage pour se réjouir de notre plaisir. Pourquoi se conduisait-il ainsi ? Il n'avait pas d'autre raison que son besoin de secourir autrui. Peut-être était-il un militant antifasciste. Ou tout bonnement compatissant de nature. Mais que de merveilles peuvent se nicher au coeur de l'homme ! Sans compter que notre ami risquait gros si les fascistes venaient à l'apprendre. Les Italiens comme lui étaient la majorité. C'est pourquoi nous les aimions. A commencer par les filles de la ville qui savaient apprécier en eux, en dehors de leur gentillesse, des soupirants attentionnés. "Pas comme vous qui, sitôt le plaisir pris, vous levez du lit et partez. Eux, c'est le moment où ils commencent à être câlins et prévenants..."

Les filles bénéficiaient donc d'un apprentissage amoureux. Mais les agents de notre Sûreté n'étaient pas en reste, bien que ce fût un apprentissage d'un autre ordre: écoles italienne,

allemande, anglaise et américaine : comment n'aurions-nous pas eu, au bout d'un pareil compte, les meilleurs tortionnaires du monde ? Notre gendarmerie royale marchait la main dans la main avec la milice et les polices italiennes. Elles procédaient ensemble aux arrestations, aux interrogatoires, aux sévices. Lors du défilé annuel du 25 mars, le capitaine de la gendarmerie grecque paradait en tête du cortège formé par les troupes italiennes. Il était en grand uniforme, le revolver au poing. Son fils - c'était l'un de mes condisciples du lycée - avait honte de cette mascarade. Inutile de s'apesantir : le pouvoir et l'"aristocratie" helléniques ne prenaient pas de gants. Tout comme les agents du marché noir qui grimpaient quatre à quatre les échelons de la hiérarchie sociale. Il se trouva même des moines pour être indicateurs : l'un d'eux fut pendu à un croc de boucherie.

Chaque mois, mon père devait se rendre à Athènes pour y amener des provisions à la famille. Mon oncle maternel, Antonis Poulakis, habitait Néa Smyrni, l'un de ces quartiers de réfugiés créés à la périphérie de la capitale après l'exode de 1922. Il demeurait avec sa femme, sa fille Elma et grand-mère Stamatia. Sans la valise de Tripolis que ma mère préparait soigneusement, ils seraient sans aucun doute morts de faim.

A Néa Smyrni, chaque soir, ils se rendaient à "la maison des trois muses " - selon l'expression de mon père - car il y avait un poste de T.S.F. que l'on dissimulait pour capter la B.B.C. Ils devaient faire un peu la bringue : je remarquais que papa se rendait à Athènes à des intervalles de plus en plus rapprochés. Après le bulletin d'informations, ils remontaient le phono et dansaient. En dehors des "trois muses " - Stassa, Mimosa et Myrto -, le maître

de céans hébergeait également deux femmes, Margarita, son épouse, et Ourania, sa belle-mère. Cette dernière était une riche Smyrniote dont la généalogie remontait à l'île de Naxos et à un certain comte De Varotsi, lui-même originaire de Venise. Elle était résolument moderne : elle fumait comme un sapeur et écrivait des sketches radiophoniques en français. Bref, Ourania avait de la classe et, grâce à elle, on dansait des quadrilles et l'on parlait comme la noblesse française d'avant 1789. De retour à Tripolis, mon père se mettait à me tanner en me célébrant les attraits des "trois muses", exquises, cultivées et si courtoises à l'entendre, sans compter que la cadette n'arrêtait pas de se bidonner. Moi, ce qui m'étonne encore à propos de ces visites athéniennes de mon père, c'est qu'il ait fait tant de fois un si long trajet sans que sa valise bourrée de victuailles ne lui occasionne d'ennuis...

En 1943, lorsque je me rendis moi-même à Athènes et que je pris le train électrique à la station de la place Omonia pour aller au faubourg de Kallithéa, je fus soudain entouré d'une nuée de gamins dont le plus âgé devait avoir dans les douze ans. Ils me prirent dans un étau, le regard vissé à la valise que je tenais sous un bras pour mieux la défendre. Autour de nous, les passants continuaient leur chemin avec indifférence. Pareille scène devait être très courante. Je me mis à les menacer, à pousser des cris pour les effrayer, mais ils appliquaient une méthode parfaitement éprouvée. Ils se jetèrent sur moi sans que je puisse réagir. En un tour de main, ils découpèrent la valise à l'aide de lames de rasoir dont ils me menaçaient en même temps, ils la secouèrent, vidèrent le contenu par terre, en remplirent leurs poches et de grands sacs qu'ils avaient accrochés à leurs haillons, et ils déguerpirent. Il ne me

restait plus qu'à ramasser un bout de pain et quelques pommes de terre rescapés puis à descendre les marches de la station souterraine en me disant pensivement : "La situation est très différente ici..."

Le colonel Festuccio était le gouverneur de Tripolis. Chef des carabinieri, c'est-à-dire de la police militaire, il était responsable du maintien de l'ordre et du respect de la loi. La loi du plus fort, bien entendu. D'un côté, il y avait eux - les carnassiers; et de l'autre, nous - les herbivores (au sens propre). Il commença par traquer les bandits dans la montagne. Puis les maquisards. Quand il s'absentait, la ville respirait. Quand il était de retour, on était aussitôt au courant : il donnait une soirée dans sa résidence où il hébergeait toute une bande de putains. A minuit, il en retenait deux ou trois auprès de lui. Les gens bien informés assuraient qu'il se passait alors des choses peu banales, mais il ne fallait pas être très malin pour s'en douter. Les éclats de voix, les chants, les gloussements des filles nous empêchaient de dormir. Après ces orgies, il revêtait son grand uniforme et allait se dégourdir les jambes sur la grand'place. Malheur alors à qui se trouvait en travers de son chemin ! Il le frappait avec sa cravache, le faisait mettre à genoux, lui empoignait le nez et, dans cette posture, l'obligeait à faire un tour de la place avec lui. Des avocats, des médecins honorables, d'anciens officiers durent subir cette humiliation publique ! Les officiers de son escorte s'esclaffaient. Ils surveillaient les parages, guettaient une expression de désapprobation parmi les témoins, prêt à se ruer sur l'impertinent avec leur cravache.

Comme j'allais le constater par la suite, Festuccio avait une personnalité paranoïaque. Lorsqu'un officier supérieur de son entourage, le colonel Rossi, déserta (il était agent de l'Intelli-

gence Service), il déclara que Festuccio était son informateur. Lors du concert public que je donnai dans un cinéma du centre, Festuccio était parmi l'assistance avec d'autres officiers de sa suite. Il parut impressionné et surpris de constater que, dans ce trou perdu de Tripolis, il y avait un compositeur. Au printemps 1943 - j'étais en terminale au lycée - l'Organisation décida de se procurer une imprimerie. Il nous fallait trouver de l'argent. On pensa qu'une exposition de peinture - avec des oeuvres des élèves principalement - nous permettrait de recueillir le montant nécessaire. C'est à ce moment qu'on nous informa que j'allais être arrêté.

Avant d'avoir eu le temps de prendre mes dispositions, voici que je tombe sur Festuccio au beau milieu du Champ de Mars. Il m'aborde, me prend par le bras. Nous faisons un petit tour ensemble. Les habitants écarquillent les yeux. Lui, à mon côté, fredonne "La donna e mobile". Après avoir parcouru deux fois la longueur de l'esplanade, il me conduit à l'hôtel "Maïnalon" qui servait d'hôpital militaire italien. Il me fait fouiller. Quelques instants plus tard, mon père rapplique. Festuccio lui dit en français : "Emmenez-le et passez demain à mon bureau". C'est une nette mise en garde. Selon les rumeurs qui circulent, Tripolis ne va pas tarder à passer sous administration allemmande.

Trois cents mètres séparaient le "Maïnalon" de la maison. On devait traverser un petit parc puis prendre la route de Lévidi. C'était la troisième maison sur la gauche, un rez-de-chaussée avec une grande verrière. Ma mère nous attendait avec angoisse au balcon. Un groupe de Chemises Noires et de policiers en civil firent alors irruption dans l'obscurité et m'appréhendèrent. Comme mon père commençait à protester, il reçut deux coups de crosse

et se retrouva couché sur la chaussée. Maman poussa un cri. Un Italien la mit en joue et elle porta la main à sa bouche pour étouffer son cri. Yannis était en train de dormir. On me passa les menottes et l'on me poussa dans un véhicule qui démarra aussitôt pour prendre la route de Kalamata. Il y avait pleine lune. Je vis les dernières maisons de la ville disparaître derrière les collines. A la première halte, on me fit descendre. Une petite colonne allemande était arrêtée sur le bas côté de la route. Trois motos avec leur side-car, une auto tout terrain et un camion rempli de soldats avec trois Grecs, les coudes liés derrière le dos. Ils venaient manifestement d'être torturés. Ils avaient le regard perdu et la tête penchée de ceux que l'on mène à l'abattoir et sont résignés à l'inéluctable. Les Italiens me remirent aux hommes de la Gestapo. Je fus accueilli par une volée de coups de crosse. Je ressentis une douleur comme si l'on m'arrachait l'âme. Après m'avoir projeté par terre, ils me labourèrent les flancs de coups de pied. Puis ils me firent lever pour me lier les coudes. Tandis que l'un me tirait par les cheveux, un autre m'enfonçait deux doigts dans les yeux. Ils parurent enfin se calmer. On me fit monter à bord du camion. En m'accroupissant, je vins buter malgré moi contre un Allemand qui m'asséna un nouveau coup. Les soldats échangeaient entre eux des plaisanteries que je ne comprenais évidemment pas. Ils rigolaient, ils étaient enjoués. J'essayais, à la dérobée, de lire un signe sur le visage des trois Grecs. Eux faisaient de même. Je crus comprendre qu'il y avait un espoir. Mais lequel ?

La colonne s'ébranla en direction de Kalamata. Le trajet fut jalonné de plusieurs haltes où les soldats sautaient de

la plate-forme en laissant devant une sentinelle pour nous garder. On s'engagea dans un village. Il était désert, seuls des chiens et des poules erraient dans la rue principale. Le camion stoppa sur la place. Les soldats l'évacuèrent à nouveau pour se répandre aux terrasses des cafés et dans les épiceries. Ils forcaient les portes, brisaient les glaces, fauchaient tout ce qui leur tombait sous la main, buvaient, braillaient, tiraient sur ce qui bougeait - autrement dit sur les chiens et les poules. Puis l'officier qui les commandait les rassembla pour les haranguer. Quelques minutes plus tard, le feu était mis à quatre maisons. Nouveau signal de départ en direction de Kalamata. C'était une belle journée, on approchait de midi et la chaleur était suffocante. L'étape ne dura guère. La colonne s'immobilisa doucement en pleine nature. Cette fois, on nous fit descendre. On nous ôta nos liens et l'on nous remit une petite pelle, de celles qui servent à ouvrir des tranchées. L'un des soldats nous lança "Kaputt!" en nous indiquant l'endroit où nous devions creuser. Nous avions dégagé un bon demi-mètre de terre quand une explosion se produisit à proximité de l'auto tout terrain. L'officier était en train de se raser, penché devant un petit miroir de poche qu'il avait posé sur la capot de son véhicule. Il fut tué sur le coup. Quand ils s'aperçurent de la disparition de leur chef, la panique s'empara des soldats. Ils hurlaient tous en même temps. L'un nous désignait, un autre montrait la montagne, un troisième la route. Le chauffeur du camion se remit précipitamment au volant. Deux nouvelles explosions. Elles étaient si proches qu'elles projetèrent sur nous une pluie de terre Une mitrailleuse crépitait dans la montagne. Un Allemand lâcha une rafale dans notre direction . L'un de nous tomba raide sur place. Un deuxième fut blessé. Le troisième et moi avions eu le reflexe de nous aplatir dans notre fosse inachevée. Terrés comme

nous l'étions, nous avions du mal à saisir ce qui se passait. Finalement, on entendit un moteur qui démarrait. Puis un deuxième, un troisième, un quatrième. Les Allemands foutaient le camp, laissant un silence inconcevable. A part une vague rumeur, tout au loin, comme si l'on parlait italien. Nous sortîmes de notre trou pour aller relever le blessé, l'un par les jambes, l'autre par les aisselles, et le transporter au pas de course à deux cent mètres de là, dans une futaie en contrebas de la route. On l'étendit sous un chêne immense. L'autre rescapé me quitta pour une rapide reconnaissance du coin. Il revint rassuré, il règnait un calme absolu. La nuit tombait déjà quand le blessé murmura :"De l'eau..." On lui dégrafa sa chemise. Il perdait beaucoup de sang, respirait avec difficulté. Il avait plusieurs blessures, l'une faisait un trou profond au flanc. Une balle avait traversé un bras qui lui pendait le long du corps. "Je vais chercher de l'eau" me dit l'autre. Penché au-dessus du blessé, je mis ma main sur son front.

Et puis ce fut soudain un vacarme infernal. De partout, des chiens accouraient en aboyant, la gueule écumante comme s'ils étaient enragés. Je me dressai face à leur meute. Ma pensée travaillait à toute allure. Que faire ? Je saisis le blessé par son bras valide pour l'adosser au tronc du chêne. Un chien cherchait à me mordre la jambe. Je grimpe alors au creux de l'arbre, à une hauteur d'environ deux mètres, de manière à le hisser à son tour en le tirant par son bras. Quand je l'ai levé à un demi-mètre du sol, un chien saute sur lui et lui arrache un morceau de chair à une jambe avant de retomber. Le malheureux n'arrête pas de gémir. Je parviens à le caser tant bien que mal au creux de l'arbre. Sa voix se fait plus sourde, s'éteint. Il n'

a même plus la force de soupirer. Il continue à perdre du sang et sa jambe offre un aspect épouvantable. Je suis désemparé. Les chiens, au pied de l'arbre, viennent lécher le sang. Ils hurlent à la manière des loups. Et que fait l'autre ? Comment, du reste, pourrait-il ramener de l'eau, à supposer qu'il en trouve ?

L'aube se leva enfin. Le soleil apparut derrière la montagne, gagna le zénith. Il faisait chaud. Une nuée de mouches couvrait les blessures, la bouche, les yeux du blessé. Partout. Il vivait encore. Il ouvrit les yeux pendant quelques secondes, me vit, eut l'air surpris. Puis il rendit l'âme. "Ça vaut mieux, mon pote, dis-je, tu ne souffriras plus." Des pensées qui viennent, comme ça, pour étouffer le désespoir. J'avais soif, j'avais mal. Je commençais à être la proie d'hallucinations. J'avais vaguement conscience que les chiens continuaient à rôder dans les parages. De temps en temps, l'un d'eux s'élançait contre l'arbre pour essayer de nous atteindre. Je m'endormis en étreignant le mort. Une nouvelle nuit vint. Une nouvelle aube. C'est alors, me semble-t-il, que mon acolyte a reparu avec de l'eau. Il était accompagné d'un attelage de mulets harnachés qui allait à Tripolis. Il y avait plusieurs paysans. Ils chassèrent les chiens, inhumèrent le mort. J'étais à demi conscient. Ils m'attachèrent à plat ventre sur un mulet. On arriva dans une auberge où l'on me fit allonger. Je reprenais peu à peu mes esprits. Je regardais autour de moi. Où étais-je donc ? C'est alors que les évènements qui avaient précédé me revinrent. A mon chevet, un villageois me fixait avec insistance. Il éveilla ma méfiance. Je voulus déguerpir. Mais j'étais trop faible, je flageolais sur mes jambes. Du reste, où aller ? Mes suspicions étaient fondées. Le soir venu, la police italienne vint me cueillir pour me ramener à la

carabiniera. On me jeta dans un cachot très sombre. Au bout d'un long moment d'adaptation, je finis par distinguer une masse. Un corps allongé par terre, sur le ventre. Un corps meurtri dont le torse nu était couvert de profondes entailles faites au rasoir et qui avaient enflé sous la morsure du sel. Peut-être lui avait-on aussi jeté de l'huile bouillante. Il ne bougeait pas. Etait-il mort ? Son bras droit était replié sous sa tête; le gauche, plaqué le long du corps, n'était qu'une plaie vive. On avait dû aussi lui arracher les ongles. Le pantalon de toile grossière dénotait un berger ou un paysan. Un maquisard assurément, auquel on avait cherché à extorquer des renseignements sur une cache d'armes ou un réseau. Une clef fouilla fébrilement la serrure. Je me dis:"C'est ton tour..." Je pensai instinctivement à mes ongles. Les Italiens avaient leur méthode: ils enfonçaient de fins bouts d'osier sous chaque ongle, l'un après l'autre. Je me levai sans attendre l'appel de mon nom. C'était un officier. Je le suivis à travers un dédale de couloirs jusqu'à un bureau désert. Il me désigna une chaise, je m'effrondrai dessus, ma tête vint cogner contre le plateau de la table. Je ne pouvais plus contrôler mes mouvements.

Quand la porte se rouvrit, c'était toujours le même officier, mais coiffé d'un calot et flanqué de deux carabinieri qui me saisirent sous les aisselles. On me sortit de l'immeuble par une porte latérale. Transfert en camion jusqu'au palais de justice. La nuit était tombée pour de bon. Ils me hissèrent littéralement le long de l'escalier. En haut, dans le hall, mon père attendait. C'était la première grande épreuve que je lui causais. Dorénavant, sa vie allait être jalonnée de situations de ce genre. En me voyant maculé de sang, ses yeux s'agrandirent démesurément. "Ce n'est pas

cerebintère. On me jeta dans un cachot très sombre. Au bout d'un
long moment d'adaptation, je finis par distinguer une masse. Un
corps allongé par terre, sur le ventre. Un corps mouvrit dont le
torse nu était couvert de profondes entailles faites au rasoir et
qui avaient enflé sous la morsure du sel. Peut-être lui avait-on
aussi jeté de l'huile bouillante. Il ne bougeait pas. Était-il mort ?
Son bras droit était replié sous sa tête; le gauche,plaqué le long
du corps, n'était qu'une plaie vive. On avait dû aussi lui arracher
les ongles. La pendaison de toile grossière dénotait un berger ou
un paysan. Un maquisard assurément, auquel on avait cherché à
extorquer des renseignements sur une cache d'armes ou un réseau. Une
clef fouilla fébrilement la serrure. Je me dis:"C'est ton tour..."
Je pensai instinctivement à mes ongles. Les Italiens avaient leur
méthode: ils entreprenaient de vous ôter une chaque ongle, l'
un après l'autre. Je me levai sans attendre l'appel de mon nom.
C'était un officier. Je le suivis à travers un dédale de couloirs
jusqu'à un bureau désert. Il me désigna une chaise, je m'effondrai
dessus, ma tête vint cogner contre le plateau de la table. Je ne
pouvais plus contrôler mes mouvements.

Quand la porte se rouvrit, c'était toujours le même officier,
mais coiffé d'un casque et flanqué de deux cerebintert qui me
saisirent sous les aisselles. On me sortit de l'immeuble par une
porte latérale. Tremblant en camion jusqu'au palais de justice. La
nuit était tombée pour de bon. Ils me hissèrent littéralement le
long de l'escalier. En haut, dans le hall, mon père attendait. C'
était la première grande épreuve que je lui causais. Auparavant,
sa vie allait être jalonnée de situations de ce genre. En me voyant
recouvert de sang, ses yeux s'agrandirent démesurément. "Ce n'est pas

mon sang" m'empressai-je de lui dire. On nous introduisit dans le bureau de Festuccio. Il avait sa prestance habituelle. Dès qu'il nous vit, il fit le salut militaire. Il avait fait venir mon père car il pouvait s'entretenir en français avec lui. Il ne voulait aucun témoin et il demanda à ses collaborateurs de sortir.
Nous étions assis sur une chaise, lui faisant face. "Je salue le patriote, je hais le communiste. Tout comme je hais le fascisme. Je suis un démocrate. Je tiens à sauver votre fils car il est courageux. Il nous a défiés, soit. Mais j'ai de l'estime pour un adversaire courageux. Sans compter qu'il a du talent et qu'il serait dommage qu'il soit perdu. J'ai appris tout ce qui s'est passé. Il en a réchappé par miracle. Mais demain il sera trop tard. Je remets la ville aux Allemands. Et eux ne badinent pas ! Monsieur Théodorakis - dit-il avec emphase, tourné vers mon père - je vais le faire conduire à Athènes sous escorte. Je le fais incarcérer uniquement pour le sauver. Vous pouvez me faire confiance..."
Tel fut, en gros, le langage que nous tint Festuccio, ce colonel original des carabinieri. Il se leva, nous salua, toujours avec un air mélodramatique. Le lendemain il revêtit sa tenue de campagne pour aller combattre les partisans dans les montagnes. Il allait être tué au cours d'un accrochage.

Deux jours plus tard, quand les habitants de Tripolis se réveillèrent, ils découvrirent les pendus à leurs balcons. L'administration était passée aux mains des Allemands. Le moment des adieux fut poignant. "Prends garde à ta vie surtout. Ne nous condamne pas au désespoir. Ta mère traverse une rude épreuve. Elle pleure jour et nuit. Elle est inconsolable. Aie pitié d'elle. Aie pitié de nous..." Comme ces paroles de mon père me faisaient mal ! Elles m'entraient comme des lames au fond du coeur. J'aurais mille

fois préféré me faire tabasser à nouveau par les Italiens. A partir de ce jour, au cours de toutes les épreuves qui seront mon lot à l'avenir, je n'aurais qu'une hantise, qu'un seul vrai tourment : l'idée que je suis en train de gâcher la vie des miens. Ce sera cela, mon supplice. Tout le reste ne comptera guère. Mais mon père lui-même avait sa part de responsabilité. Avec ses fameuses "Pages de guerre", ne m'avait-il pas inculqué la maxime chère à Kazantzakis, "réaliser ce dont on est incapable". Et, de fait, j'en étais incapable. A chaque moment crucial, je m'interrogerai : "Qu'est-ce que tu fous là ? Quel rapport as-tu avec toute cette histoire ?" Oui, quel sens avait ma participation à des opérations militaires quand le principal problème que me posait l'existence consistait à découvrir un jour l'harmonie - dans l'art, l'esprit, la conscience, la vie. La bonne fortune - avec un coup de pouce de l'archange Michel - m'entraînait par des chemins inédits et périlleux pour que je sois en mesure un jour de me trouver, autrement dit de découvrir le but de mon existence. Et voici pourtant que me sauve un Festuccio, le symbole même de la violence, le tyran qui faisait trembler toute une ville sous sa botte. Etait-ce parce qu'il avait assisté au concert ? Ou que j'avais frappé l'officier italien ? J'avais dû toucher en lui une fibre secrète. Comment expliquer sinon qu'il consente à accueillir avec le salut militaire un gamin qui ne comprenait rien (et ne comprendrait jamais rien) à cet enchaînement de causes et d'effets ?

Paolo et Ernesto (on l'appelait familièrement Pio) étaient les deux gardiens - mieux vaut dire les anges gardiens- auxquels m'avait confié Festuccio. Ils avaient l'ordre formel de me livrer au siège central de la carabiniera d'Athènes, à personne d'autre. Je compris que l'on risquait en route des rencontres désagréables,

Chemises Noires ou Gestapo. Avant le départ, ils m'emmenèrent aux toilettes et me recommandèrent dans leur grec approximatif :"Toi laver visage, mains. Propre, capito ?" On prit la direction d' Athènes à bord d'un camion et le trajet s'effectua sans histoires, à l'exception d'un barrage. On demanda à Pio, assis à côté du chauffeur, de présenter ses papiers. La bâche qui nous recouvrait, sur la plate-forme, s'écarta. Un soldat braqua sa torche sur Paolo qui fit un salut amical, puis sur moi. Il abaissa le panneau pour laisser monter une section de fantassins italiens équipés de fusils et de cartouchières. Le barda complet. Nous étions serrés comme des harengs. Il fallut patienter une bonne demi-heure avant d'obtenir le signal du départ. Nous faisions désormais partie d'un long convoi qui confirmait les dires de Festuccio : les Italiens abandonnaient Tripolis. Je m'endormis la tête contre mes genoux. De temps à autre, je sentais la main de Paolo qui me remettait d'aplomb quand je basculais trop. Il lui arrivait même de la glisser affectueusement sur mon front. A chaque halte, il courait chercher de la soupe chaude dans une gamelle. Les soldats italiens, incurables bons vivants, traînaient toujours avec eux une cuisine roulante, même quand ils formaient un convoi important . Comment les mettre dans le même sac que les Allemands ? Le lendemain, à notre entrée dans Athènes, le convoi s'arrêta à Daphni. Les fantassins descendirent. Je restai seul sur la plate-forme avec Paolo. On sauta du camion un peu avant le barrage que les Allemands avaient dressé à hauteur du passage à niveau, à proximité du centre de la capitale. "Toi, tu files directement dans ta famille !" me dit Pio. On prit tous les trois le train électrique à la station de Monastiraki. On descendit à Kallithéa, et l'on fit à pied un détour compliqué pour éviter un barrage de l'avenue Syngrou. Je reconnus bientôt la bâtisse de la

Clinique. Les Italiens l'avait réquisitionnée. La maison de mon oncle Antonis se trouvait juste derrière, 39 rue Smyrnis. "Toi, maison ! Nous, carabiniera !... " me dirent mes deux anges gardiens. Et ils jugèrent opportun d'ajouter : "Attenzione tedesci e fascisti" (attention aux Allemands et aux fascistes).

L'Italie était emportée par un cours nouveau. Mussolini sollicitait la protection d'Hitler. Au sud du pays, Badoglio traitait avec les Alliés qui avaient débarqué en Sicile. Je me souviens qu'au lendemain de l'armistice qui sanctionnait la capitulation de l' Italie, je marchais dans le centre d'Athènes, rue Panépistimiou. Je vis soudain des Allemands qui arrêtaient des officiers italiens sur la chaussée. A la hauteur du cinéma "Rex", un bidasse italien s'était caché dans l'escalier descendant à la petite salle annexe du "Cinéac". Il était en train d'ôter son uniforme. Des passants s'arrêtaient pour lui donner, qui une chemise, qui une veste ou une autre partie de l'habillement civil, et lui permettre ainsi de s'échapper. Rue Bénakis, deux Italiens me tombèrent littéralement dessus : "Prego! Prego!"me suppliaient-ils. Fort heureusement, la porte de la chorale d'Athènes était ouverte. Je les fis entrer discrètement. Ils m'embrassaient les mains de reconnaissance. Le lendemain, des milliers de prisonniers italiens défilèrent sur l' avenue Syngrou qui relie le centre d'Athènes au littoral du Phalère. De chaque côté, les Allemands les encadraient en braquant sur eux leurs mitraillettes. Au Phalère, ils les firent monter sur des radeaux ou d'autres embarcations rudimentaires, ils les emmenèrent au large du golfe Saronique et les noyèrent. D'autres furent entassés dans des wagons que l'on précipita dans le canal de Corinthe où ils bloquèrent la circulation maritime. Ce même soir,

je retrouvai Paolo et Ernesto blottis derrière les haies de notre jardin. Nous avions une cave au plafond bas où l'on remisait les valises et les malles. Ils purent s'y planquer et être nourris par nos soins en attendant que le plus fort de la bourrasque soit passé. Ensuite, je leur dénichai des vêtements civils et deux places de commissionnaire chez un type que j'avais connu à Tripolis et qui faisait des affaires en or en revendant de l'huile d'olive au marché noir. Mais mon amitié avec Ernesto et Paolo ne s'arrête pas là. Elle va connaître bien des rebondissements puisqu'ils s'engageront dans l'Armée de libération nationale, à la même section que moi - celle de Néa Smyrni - et que nous deviendrons frères 'armes. Comme ils étaient des vétérans de l'armée, ils étaient les meilleurs au tir et aux manoeuvres. Ils connaissaient le bon angle d'attaque et l'endroit d'où l'on doit décrocher. Je les entends encore comme si c'était aujourd'hui, pendant la bataill de Makriyannis au pied de l'Acropole, en décembre 1944. Tandis que nous visions les Anglais qui avaient grimpé au Parthénon avec des mitrailleuses, ils nous conseillaient : "Règlez l'angle de hausse à tant..." et nous, une dizaine de fusils, on tirait comme un seul homme et on poussait un "Hourra !" retentissant à chaque fois qu'un de nos "libérateurs" était cueilli et tombait comme une grappe de raisin du haut du sanctuaire de nos ancêtres pour aller s'écraser sur le marbre. A Néa Smyrni, pendant ce temps, femmes et enfants confectionnaient des "bombes", c'est-à-dire des bouteilles qu' ils remplissaient d'essence et munissaient d'une mèche au goulot. Puis ils les entreposaient, bien alignées, dans le parc municipal.

Un jour - toujours pendant la bataille de Makriyannis - un

un responsable de la section locale du PC déclare qu'il a besoin d'un volontaire pour transporter sur le champ de bataille ces fameuses "bombes" ainsi que des mines en forme de tortue. Les Britanniques contrôlent le secteur de l'église Aghios-Sostis et du siège de la "Lyon", en face des brasseries "Fix". Je me porte volontaire. On charge les explosifs dans la vieille guimbarde et je démarre, m'engage dans la descente et m'arrête au 39 rue Constantinoupoléos. Il fait nuit, on entend tout autour les combats. Myrto m'attend à la porte du jardin. Elle tient un calot où elle a brodé au fil rouge de magnifiques initiales, E.L.A.S. - ce sont celles de l'Armée de libération nationale. Elle m'en coiffe et on s'embrasse puis, sans un mot, je me remets au volant et, au son d'un teuf-teuf assez poussif, je gagne l'avenue Syngrou pour attaquer la pente. En m'approchant d'Aghios-Sostis, j'appuie à fond sur l'accélérateur. Le moteur rouspète, mes bouteilles d'essence s'entrechoquent tandis que les Anglais me canardent, embusqués dans l'église et derrière les arbres. La carcasse à toute épreuve de mon engin se joue des projectiles qui rebondissent sur elle, je baisse un peu la tête tout en gardant l'oeil rivé à la route. Quand je vais arriver à hauteur de la "Lyon", ils ne vont pas se gêner pour me balancer des grenades. Inutile d'imaginer la suite. Je calcule qu'il me reste encore à gravir environ cinq cents mètres. Les mines que je transporte sont destinées à abattre le mur de la caserne Makriyannis et il y en assez pour faire sauter deux immeubles à la fois. De fait, quand j'arrive à la "Lyon", les grenades sont au rendez-vous. Je continue à filer tout droit, sans me livrer à des évolutions savantes en zigzag , d'autant qu'avec ce vieux clou je risquerais de me retourner. Je possède, comme toujours, un sixième sens de chauve-souris. Mitrailleuses, grenades, armes

classiques. Une musique dont Xénakis aurait été jaloux résonne sur la tôle et autour de ma voiture. Une musique polyrythmique et polyphonique. Devant les brasseries "Fix", mon pneu arrière gauche éclate et je mets le pied au plancher pour atteindre tant bien que mal la première rue à gauche et stopper. Les hommes de l' ELAS font cercle autour de la voiture. Sitôt qu'ils voient mon chargement, ils m'étreignent et me donnent de grandes tapes dans le dos. L'un d'eux m'annonce:"Au fait, tes deux Italiens t' attendent. Ils m'ont dit qu'ils t'avaient préparé une soupe minestrone ." Je monte à pied jusqu'à l'église. Et là, adossés au mur du coin de la rue, trois gendarmes morts, debout ! La fusillade les a surpris et tués net sur place et, comme ils couraient, ils ont basculés l'un sur l'autre et se sont figés contre le mur, les yeux grands ouverts. On dirait qu'ils vont vous parler. Encore deux tournants et voici la haute maison blanche que nous avons conquise après de rudes combats au corps à corps. Sur la terrasse, Paolo et Ernesto m'attendent pour la soupe. Mais sur ces entrefaites, on me convoque au P.C. opérationnel où je rencontre Yannis Kyriakidis, au milieu d'une cohue de responsables du parti et de "kapétanios" où il paraît submergé. Notre capitaine, un ancien d'active, a disparu. En attendant, je dois donc assumer le commandement de toutes les unités dans le secteur compris entre l'avenue Syngrou et la caserne Makriyannis. Au moment où je m' apprête à aller enfin manger ma soupe, on m'annonce ce qui vient de se passer. Un obus de mortier a fauché tous ceux qui se trouvaient sur la terrasse. Adieu, Paolo. Adieu, Ernesto. Je ne vous reverrai plus, mes anges gardiens. Sur cette note tragique, je referme ici le récit des évènements qui ont marqué mon séjour à Tripolis

de 1940 à 1943

Aussi étrange que cela puisse paraître, au sein d'une pareille tourmente j'étais foncièrement seul. J'entends par là que, à quelques exceptions près, je ne consentais pas - ou ne pouvais consentir - à aborder franchement et réellement les autres. Je pouvais, avec tel ou tel, avoir des intérêts communs comme la lecture, les dicussions, l'art, ou encore les excursions, l'amour de la nature. Sans parler, évidemment, de la lutte commune contre l'envahisseur. Mais dans chacune de mes relations, ce n'était qu'une partie de moi-même qui était engagée. Il m'arrivait de me livrer plus ou moins. N'empêche, je n'étais jamais entièrement moi. Je ne révélais pas mon domaine le plus intime. Si bien que les moments les plus essentiels de ma vie, je ne les vivais que lorsque j'étais absolument seul, par exemple lors de mes longues promenades avec la chienne Alba ou quand je restais cloîtré dans ma chambre devant mes papiers, mes portées ou mes livres. J'étais libre alors de m'abandonner à mes visions. De me poser des interrogations - sans doute vaines aux yeux de mes semblables - et d'y répondre sans risque de me ridiculiser.

Le malheur pour moi, c'était que ma pensée allait plus vite que mes capacités musicales. Incontestablement, le matériel de mes compositions d'alors est plus pauvre que la signification que je lui attribuais. Comme je l'ai dit, je m'étais mis à écrire des oeuvres pour piano. Mais comment n'en seraient-elles pas restées au stade des prémices ? Elles étaient des échos lointains des chefs d'oeuvre que mademoiselle Apostolatou restituait avec tant de ferveur au piano. Si je faisais des progrès en harmonie, c'était moins grâce aux leçons scolastiques de mon maître qu'à l'analyse des oeuvres elles-mêmes ainsi qu'à deux auxiliaires précieux: un ouvrage du compositeur grec Kalomiris et plus tard un autre de Solon Michaïli-

dis. En revanche, mes oeuvres chorales de cette période ont connu un meilleur sort. Selon moi, il faut l'attribuer au fait que j'avais à ma disposition le choeur à quatre voix de l'église Aghia-Varvara et qu'il existait aussi dans ce genre - religieux ou laïque - une tradition très vivante. Polycrate restait l'exemple consacré pour les hymnes de la messe comme "Les chérubins", "Nous te célébrons", etc. et je le tenais du reste pour un modèle. Aussi, j'ai du mal à m'expliquer comment je suis parvenu à composer ma "Cassiani" si je songe aux conditions qui étaient les miennes à l'époque: je n'avais que des moyens techniques très restreints et ma connaissance des grands compositeurs n'allait pas au-delà des quelques oeuvres que j'avais eu l'occasion d'entendre. C'est du reste la seule de mes oeuvres de Tripolis que je juge digne d'être mise auprès de mes créations ultérieures. En parcourant toutes les ébauches que j'ai gardées dans mes archives, je m'aperçois combien je déployais des efforts desespérés pour parvenir à une mélodie ou un ensemble aboutis. Il me fallait reprendre cent fois le même motif pour que l'oeuvre acquiert sa forme définitive. Après les oeuvres pour piano et violon, viennent mes choeurs et mes chansons. La question de savoir si l'on doit ou non mettre les vers en musique continue à alimenter une controverse. Et c'est effectivement une question d'une importance majeure. On voudra bien me pardonner ici de rappeler une fois de plus que je n'ai pas attendu de lancer en 1960 mon cycle de chants "Epitaphios" pour privilégier cette forme d'expression. Comme le lecteur a pu s'en rendre compte, dès le début de ma vocation musicale je ne fais rien d'autre que de mettre en musique les poèmes que j'aime lire et réciter. Au risque de faire sourire bien des sceptiques, j'affirmerai à nouveau que, lorsque je lis un poème, ou bien "j'entends" ou bien "je n'entends pas" sa musique. Prenons par exemple le cas de Cavafis, l'un

de nos plus grands poètes. Je l'adore et pourtant, en le lisant, il ne m'est jamais parvenu à l'oreille le moindre écho mélodique malgré la richesse des sentiments et des pensées qu'il éveille en moi. Quand je serai déporté aux îles d'Ikaria et de Makronissos, j'aurai toujours avec moi le recueil de Cavafis. Certes, je l'ai également abordé en tant que musicien, mais je n'ai jamais écrit de musique sur ses vers et je parlerai plus loin de ce que j'ai fait. J'ajouterai enfin que je me suis abstenu de mettre en musique 99 pour cent des poèmes que j'ai lus ou que je lis encore. Mais ceux que j'ai d'abord mis en musique - qu'ils aient été de Drossinis ou de Valaoritis, de Palamas ou de Gryparis - nous les chantions à la maison et au cours des sorties entre copains. Mes amis de Tripolis s'en souviennent si bien qu'il les chantent encore. J'ai récemment utilisé les mélodies de deux de ces chants - "Le voyage dans la nuit" et "Le passager" - pour en habiller d'autres vers. Avant de me pencher sur les oeuvres de la période que je viens d'évoquer, je tiens à retracer les "évènements spirituels" qui, comme tous les autres, qu'ils soient "quotidiens" ou "historiques", ont fait de moi ce que je suis. Et l'homme ne se fait pas seulement par ce qu'il vit ou ce qu'il pense mais aussi par les gens qu'il rencontre, les livres qu'il lit. En ce qui concerne mon patriotisme, par exemple, je le tiens de mon père et de ma mère. La seconde m'a légué une patrie perdue - l'Asie Mineure - que je ne pourrais jamais connaître. Le premier deux patries: une qui est mythique, la Crète; une autre qui est réelle, la Grèce. Mais quelle Grèce ? Celle de l'école est à faire pleurer. Celle de la province est à faire pitié. Et celle du pouvoir est à faire frémir. Laquelle choisir ? La petite

patrie de la ville où nous vivions offrait toujours à mes yeux, quand nous y débarquions, un visage hostile, farouche et qui m' effrayait, surtout à cause des gosses du quartier. Avec le temps, les choses s'arrangeaient, mais voilà que nous déménagions et il fallait tout reprendre à zéro. J'ai fini par m'habituer. Ma patrie, c'était la maison, mes parents, tous ceux qui nous marquaient de la sympathie, nous prêtaient de l'argent, nous vendaient à crédit, ce qui faisait dire à mon père : "Le tailleur est une âme compatissante" ou "L'épicier a un coeur d'or ."Mais ces braves gens n' étaient pas légion. Ma famille était toujours confrontée à une menace invisible. Le fonctionnaire est miné par un sentiment de peur et d'insécurité. Il doit feindre constamment, ne jamais trahir la médiocrité de ses ressources, ne pas révéler ses pensées, il doit se rendre sympathique à ses supérieurs tout en inspirant le respect ou la crainte à ses subalternes. La lutte des classes, il la vit dans sa propre personne. Quand il est au bureau, il est un rouage du pouvoir. Quand il est chez lui, il ronge secrètement, avec dignité, le quignon de pain amer de la pauvreté et de l' injustice de ce monde. Le drapeau bleu et blanc, l'hymne national, les défilés, ce sont là des jeux de hauts resonsables, décidés à Athènes par un pouvoir occulte qui manipule préfets, généraux, evêques et gendarmes comme des pions.

Ma mère ne mit jamais les pieds à l'église car elle avait le coeur du Christ. Mon père laissait vagabonder sa pensée entre les maximes de Marc Aurèle et l'amertume de l'Ecclésiaste, "Vanité des vanités, tout est vanité !" C'est pourquoi l'un et l'autre furent bouleversés et réagirent aussi passionnément que moi face à la "révélation-apocalypse" de la musique: ils percevaient une

réalité authentique parmi tout l'artifice où nous vivions. Quant aux patries et aux idées, mon père les avait, semble-t-il, essayées et dépassées, mais il n'osait me l'avouer. L'épopée de l'armée grecque en Albanie ne fut qu'un éclair qui nous éblouit passagèrement. Mais lui, au poste qu'il occupait, était au courant Il savait que la trahison guettait son heure, cachée quelque part "au sommet". S'il avait cru en la victoire, il eût été le premier à m'envoyer au front, tout comme l'avait fait son père pour lui. Car j'ai oublié de dire que, lorsqu'en 1912 il se cacha dans un bateau du port de La Canée pour pouvoir gagner le front, quelqu'un s'empressa de le dénoncer à grand-père Michael. Ce dernier acheta une miche de pain et alla le trouver. Il lui remit la miche et cinq drachmes en lui disant :"Puisque tu as pris tout seul la décision, vas-y. Mais tâche de te conduire en homme." Je crois que mon père ne tenait pas à voir son fils immolé sur l'autel d'une tragi-comédie où gouvernants, ambassades étrangères, états-majors et autres milieux notoires se partageaient les premiers rôles en laissant des gosses innocents interpréter les victimes.

Ce fut la même chose avec la Résistance : il n'était pas convaincu, il flairait quelque chose de louche, quelque chose qui clochait. Et naturellement, quand il apprit de quelle manière et sous quel prétexte on (qui ?) m'avait écarté de la première manifestation nationale, comment j'y avais pris part en fin de compte et à quel prix, il fut indigné . Quoi ! Lui, le héros de la bataille de Bizani, l'amoureux de la Grèce, le Crétois qui évaluait son propre mérite à l'aune des sacrifices consentis par ses ancêtres, lui, être considéré comme suspect ! Le comique de l'affaire, c'est que j'étais tout à fait d'accord avec lui ! Mais

j'étais trop égoiste à l'époque pour le lui dire franchement. Et puis, peut-être voulais-je aussi me persuader que j'agissais par le seul élan de mon coeur. Mais, c'est évident, je ne cherchais qu'à me duper moi-même car à chaque moment difficile où moi et mon double nous sommes regardés bien en face, j'aime autant vous dire que nous avons ri de bon coeur de tout ce qui se passait.

Après mon arrestation et mon incarcération par les Italiens, j'avais eu, moi aussi, un ongle arraché. Au moment où ils me "travaillaient", mes tortionnaires s'étaient aperçus que je souriais dans ma douleur et avaient redoublé de cruauté. C'est à ce moment précis que "mon double" vint s'asseoir en face de moi pour me dire : "Qu'est-ce qu'on fout là ? Ça n'est vraiment pas sérieux!" Il y avait toutefois un bénéfice. J'y gagnais une meilleure connaissance de l'homme. Je regardais autour de moi, à la fois attentif et surpris, le flic qui m'interrogeait, le traducteur qui était un Grec de Patras, les trois types qui me maintenaient solidement par derrière et les deux autres, devant, qui s'escrimaient consciencieusement sur mon ongle. Tout ça n'avait aucun sens. C'était en contradiction flagrante avec tous les beaux discours qu'on nous avait tenus sur l'homme, cet homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu...Cette distance à l'égard de moi-même, je la garderai toujours à l'avenir. Que ce soit avec les Allemands, les nationalistes ou les Colonels. Quelle était donc ma patrie ? Où était-elle ? Il est plus que certain que, sans la guerre et l'Occupation, le cours extérieur de ma vie eût été fort différent. Car la violence que je pressentais sans bien la voir dans nos relations quotidiennes, voici qu'elle s'affichait outrageusement dans les rues. Certes, la violence, c'était aussi les quartiers

misérables, les mendiants, les domestiques, les préfets, les généraux, les enfants couverts de poux à l'école, les villages ignorant l'électricité. C'était les chiens errants traqués, les petits oiseaux, au printemps, pris au piège sur les arbres avec des gluaux. C'était les pianos en train de rouiller dans les bonnes maisons de la ville. Mais la violence de la guerre et de l'Occupation, c'était la violence-mère, la violence nourricière, les autres violences n'étaient que ses rejetons. Seul le profiteur du marché noir pouvait, à bon droit, prendre place à côté du tortionnaire étranger. C'était chez moi une sorte de révélation biologique que cette réaction face à la violence. Je l'avais toujours manifestée, dès mon plus jeune âge. Mais dorénavant, sitôt que le signal d'alarme déclenchait en moi les réflexes, je m'exposais évidemment à des conséquences plus lourdes, celui qui incarnait la violence était étranger et ne faisait pas de distinction entre les petits et les puissants. Tous ceux qui se mettaient en travers de sa route devaient être brisés. En ce qui me concerne, cette attitude insensée devant la violence m'a conduit - jusqu'à ce jour - à me jeter dans la gueule du monstre, quels que soient les traits qu'il revête selon les régimes et les circonstances.

Ainsi, les évènements que j'ai relatés plus haut, tout comme ceux qui vont suivre, je les ai vécus en étranger, comme si j'étais un tiers, un simple observateur qui a l'affreux privilège de subir dans sa chair l'apprentissage du destin de l'homme. Et c'est ainsi que le cours extérieur de ma vie a pris cette direction. Mais si l'on s'en tient au cours intime, il aurait de toute façon été le même, que nous ayions eu ou non la guerre

et l'Occupation. Car le fait est que, au bout des quinze premières années de ma vie, tout est joué. J'ai connu le monde et j'en ai détourné mon visage. Je n'ai pas rencontré Dieu. Je n'ai pas rencontré l'Homme. Mais tous mes instincts m'invitent à vivre.

C'est alors que je me raccroche à la musique. Mais quelle musique ? L'harmonie, qui est une science conquise hors de Grèce, un cadeau étranger que nous offrent quelques grands musiciens qui ont vécu dans des pays lointains, pluvieux, dans des intérieurs confortables et chauds peuplés d'instruments de musique et de personnes brillantes, cultivées et intelligentes qui sont capables de recevoir le message et de l'apprécier. Je pense que le choix de la musique symphonique (ou classique) que j'ai fait à l'époque - au beau milieu de ce désert culturel qu'était la province grecque - traduisait d'instinct un refus de la réalité grecque telle que j'avais pu la connaître, autrement dit sous son aspect repoussant. Je ne choisis ni les chants "laïques" des grands centres urbains, ni la musique "démotique" de la Grèce rurale et insulaire : je choisis la musique classique, et où ça ? Dans ces bourgs léthargiques qu'étaient la Pyrgos de 1939 ou la Tripolis de 1940 !

Je continuerai à garder cette attitude de réserve et de distance vis-à-vis de la réalité grecque jusqu'en 1960, quand je lancerai mon cycle de chants "Epitaphios". Mais pourtant, dans tout l'intervalle, je n'ai cessé de m'engager à fond dans cette réalité, en tant que citoyen et militant. Je prends part, au premier rang, à tous les évènements de l'époque tragique qui accompagne et suit la Libération, je partage le pain et l'angoisse de ce que l'on peut appeler "le peuple" - au sens le plus concret du terme. Ayant dans

une poche le recueil des poèsies de Cavafis et dans l'autre des partitions de Brahms, je vais , au même titre que ceux qui ignorent le plus souvent l'existence de ces deux génies - le marchand à la sauvette, le plombier, le terrassier, le pêcheur - connaître la clandestinité, la guérilla, la prison, la déportation. Une vie paranoïaque ? Assurément. Mais sur cette voie périlleuse, j'eus la chance de trouver deux maîtres pour me servir de guides. Deux Grecs, parmi les plus grands esprits de leur temps: Ccstis Palamas et Dionysios Solomos. La Grèce officielle s'est empressée de les proclamer "poètes nationaux". Mais savait-elle qui ils étaient en réalité ? J'avais aussi, comme il était de rigueur à l'époque, lu les oeuvres de Nietzsche. Notamment "Naissance de la tragédie" qui m'a beaucoup appris. Mais ce que l'on nomme un peu hâtivement et confusément "esprit nietzchéen", je l'ai d'abord trouvé en moi - dans cette tentative d'autodéfense que je faisais pour survivre - puis dans l'enseignement de Palamas. Personnalité qui domine la littérature grecque de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, Palamas, par une oeuvre de dimensions hugoliennes, a dégagé une puissante synthèse de l'esprit hellénique moderne, perçu à travers le prisme de ses divers héritages : paganisme antique, culte de la lumière et de la beauté, fastes de Byzance, vigueur des chants populaires. Il m'a aidé à trouver le dogme susceptible d'apaiser mon esprit hanté par la laideur de la vie. Il m'a permis aussi de mieux définir mon propre statut d'"étranger". Et c'est à travers sa pensée philosophique que j'ai été amené à créer mes deux premiers oratorios, "Hymne à Dieu" et "Symphonie n°1".

C'est par cette dernière que j'aborderai l'analyse de mes oeuvres symphoniques, bien qu'elle n'ait pas - je l'ai déjà dit - été encore exécutée. Je le ferai surtout pour évoquer la poésie qui lui a servi de support car je crois que celle-ci est mieux à même de rendre compte du climat affectif et philosophique qui a marqué cette époque, et par conséquent l'évolution des contemporains Palamas pensait que le rythme poétique - ou la cadence - symbolise le rythme qui gouverne l'univers. En ce qui me concerne, étant musicien, j'ajouterais l'harmonie à côté du rythme. N'importe qui a levé un jour les yeux vers le firmament étoilé et a vu l'harmonie rythmique qui régit le mouvement des astres peut se passer d'être un profond philosophe pour tomber d'accord sur ce point. Mais quelle est la loi qui fixe tous ces évènements ? Le commencement et la fin des prophètes ? L'esprit universel ? Dieu ? Je pensais alors que l'art est la seule force capable de créer en nous le microscosme correspondant pleinement au Cosmos. Que l'art transporte en nous la loi qui régit l'harmonie universelle. Qu'il fait de chacun de nous de minuscules systèmes solaires. Ainsi, nous pouvons, individuellement, "décrire notre orbite" selon l'espace qui nous entoure, accorder notre harmonie intérieure avec l'harmonie du monde. Et devenir les molécules vivantes d'une seule et même harmonie. A mes yeux, cet accomplissement individuel était le but suprême de la vie. Sinon, nous ne sommes que des détritus qui voltigent, çà et là, aux vents de la vie, jusqu'à ce qu'ils se changent en poussière.

Là-dessus, le marxisme est arrivé à une époque cruciale pour moi car je m'employais à trouver une solution, dans ma pensée, au problème de "l'autre"."L'autre " avait jusque là été à mes yeux l'

élément négatif, hostile, mauvais. Mais pour quelle raison cette conversion ? Je dirai, grosso modo, que j'ai accueilli et adopté la doctrine du matérialisme historique, tout à fait neuve pour mon esprit, car j'y voyais une arme permettant d'atteindre sur le plan social l'harmonie recherchée. Selon moi, le marxisme était la théorie qui harmonise les rapports entre les hommes. Naturellement, pour en arriver là, il convient d'abord - et sur ce point je n'ai pas changé d'avis - de règler toute une série de problèmes graves qui empêchent l'homme de développer sa personnalité au point où il deviendrait capable d'intégrer harmonieusement ses activités au sein de l'ensemble social. Au temps de l'Occupation, je trouvais logique l'existence d'une organisation clandestine puisque les conditions même de la lutte l'exigeaient. Mais dès cette époque, j'ai commencé à considérer avec beaucoup de méfiance les "cloisons étanches" qui se créaient à l'intérieur de l'organisation et j'ai pu à maintes reprises constater qu'elles servaient à masquer la médiocrité et le manque de valeur. Je craignais que la nouvelle structure - le parti autrement dit - , malgré, je le répète, son caractère indispensable à l'époque, ne cachât une tendance innée à reproduire la structure dominante de la classe dominante... On comprendra facilement que je trouvais particulièrement pénible et ridicule de voir ressusciter M. le préfet, M. le directeur de la gendarmerie et M. le gendarme sous un travestissement progressiste, d'autant que j'avais vécu ces divers états dans les coulisses du pouvoir, si je peux dire, en raison du poste occupé par mon père. Refuser ces résurrections était donc pour moi à la fois une question de principe et une necessité dictée par mon expérience personnelle. Comme j'avais pu approcher ces relations de pouvoir, je ne tenais nullement à les voir se répéter dans le

cadre d'une caricature (prétendument) révolutionnaire. Quand je dis "prétendument", j'entends par là qu'il ne peut y avoir de révolution sans la suppression des "structures", et encore moins si celles-ci se perpétuent sous un travestissement "révolutionnaire" - quels que soient le pays et l'époque concernés...Et si la révolution ne s'accomplit pas, on ne saurait alors parler d'harmonie sociale.

Je ne pensais pas alors que l'art pouvait servir à ce que je veux appeler "l'harmonisation sociale". C'est seulement au début de la décennie 1960 que je me rallierai à cette idée en utlisant la poésie savante dans la chanson populaire, que ce soit sous forme de cycles de chants, d'oratorios populaires ou de musique métasymphonique. Il existait alors une "participation harmonisée" des masses, ce qui m'a amené à me demander si ce n'était pas la musique populaire savante qui avait créé ce phénomène, auquel cas nous aurions affaire à la révélation d'un "Art pour les masses", d'un "décollage collectif" de la plate réalité quotidienne vers la réalité onirique, avec la coopération du marxisme également, autrement dit d'une action politique et sociale concrète visant à affranchir l'individu dans le cadre de la libération de l'ensemble social. Je pensais que, grâce à ces deux éléments - affranchissement personnel et libération sociale - nous nous rapprocherions plus vite et plus directement de la conquête de l'harmonisation des membres d'une société donnée, et par conséquent de l'harmonie sociale. Cette conviction - disons au moins ce souhait - m'a alors incité (je parle toujours des années 1960) à découvrir et à aider par tous les moyens de jeunes compositeurs, poètes, musiciens, chanteurs. J'ai pu ainsi créer un"mouvement' qui était capable de répondre au défi culturel que nous lançaient les temps, bref un mouvement que, pour employer un jargon militant, on peut appeler une combinaison de politique et de révolution

culturelle.

Je ne suis pas en mesure aujourd'hui d'évaluer avec précision les résultats de cette tentative. J'observerai simplement que celle-ci, en Grèce, a été attaquée de tous les côtés - aussi bien par les Colonels que par les partis conservateurs, progressistes, de gauche ou dits révolutionnaires. Ce n'est pas le mouvement en soi que l'on visait. C'était ma personne que l'on cherchait ainsi à abattre en partant du principe que pour atteindre Antée il suffit de lui dérober le sol où il repose ses pieds et dont il tire sa force. C'est ainsi que tous les agents qui ont joué un rôle au cours de la décennie 1970, qu'il s'agisse de cadres politiques, syndicaux, de journalistes, d'artistes, de hauts fonctionnaires, ont combattu le mouvement en vue de l'anéantir complètement, et s'ils sont finalement parvenus à leurs fins c'est qu'ils étaient tous d'accord pour le déformer, le déprécier et l'altérer; et ils ont pu ainsi en revenir au bon vieux temps où la chanson grecque était pour le "consommateur d'art" un simple moyen de divertissement, de défoulement, voire d'autodestruction.

Après cette parenthèse - où la vivacité et la franchise du ton prouvent en tout cas que je suis toujours bien vivant au sein de l'exil où je me suis condamné après que "les autres" aient tout fait pour me chasser - j'en reviens à mes conceptions de l'époque. Je pensais donc que "la délivrance par l'art" et la conquête de l'harmonie intérieure qu'elle permet constitue essentiellement un acte solitaire. Une démarche purement individuelle. Et je crains fort, effectivement, que nous ne puissions gagner l'harmonie qu'en solitaires, chacun séparément, de même que nous sommes seuls

devant la mort, devant les grands dilemmes que pose l'existence, devant les rudes épreuves auxquelles nous soumettent la vie et "les autres". Comment aurais-je imaginé que la préface écrite en 1907 par Palamas pour son recueil "Le Dodécalogue du Tsigane" resterait d'une actualité aussi brûlante trois quarts de siècle plus tard ? Qu'on en juge seulement par cet extrait : "Vous tous, Grecs qui avez du discernement et du coeur, écoutez-moi : des années bissextiles, mesquines, maudites sont venues. Je n'ai pas d' oeuvre, je ne n'ai rien de valable à vous offrir - je suis transi, je manque d'expérience, je ne sais que chanter. Vous tous, Grecs qui avez du discernement et du coeur, rythme céleste, soleil incorruptible, il doit bien exister une loi pour les nations. Il ne reste rien de solide et de fixe, rien ne se crée qui n'aille à vau-l'eau, qui ne se perde. Mais comme elle désaltère la source qui jaillit des décombres ! Comme la colère et la blessure sont régénératrices ! Comme nous n'avons qu'une patrie! Et elle est partout où nous allons, où nous nous arrêtons, Comme nous sentons en nous une patrie, une patrie avec des noms, des visages et des masques divers ! L'âme humaine ne peut se passer de patrie. Vous tous, Grecs qui avez du discernement et du coeur, n'oubliez pas ce que vous êtes. Vous ne vous êtes seulement pas faits par vos propres mains. Vous êtes débiteurs envers tous ceux qui sont venus et ont passé, envers tous ceux ceux qui viendront et passeront. Ceux qui ne sont pas encore nés et ceux qui sont morts seront nos juges..."

C'est ce texte qui m'a pour la première fois enseigné le véritable internationalisme. Il m'ouvrait des perspectives nouvelles. Perdu dans ma ville provinciale, j'avais soudain toutes les patries pour patrie. C'est pourquoi je me demandais plus haut si les gouvernants

devant la mort, devant les grands drames que pose l'existence,
devant les rudes épreuves auxquelles nous soumettent la vie et
les autres". Comment aurais-je imaginé que la préface écrite en
1907 par Paléma pour son recueil "Le Dodécalogue du Tatigane"
resterait d'une actualité aussi brûlante trois quarts de siècle
plus tard ? Qu'on en juge seulement par cet extrait : "Vous tous,
Grecs qui avez du discernement et du coeur, écoutez-moi : des
années pleines, mesurées, meublées sont venues. Je n'ai pas d'
oeuvre, je ne n'ai rien de valable à vous offrir - je suis triste,
je manque d'expérience, je ne sais que chanter. Vous tous, Grecs
qui avez du discernement et du coeur, rythme celeste, soleil inscrut-
tible, il doit bien exister une loi pour les nations. Il ne reste
rien de solide et de fixe, rien ne se crée qui n'aille à vau-l'eau,
qui ne se perde. Mais comme elle déconcerte la source qui jaillit
des décombres ! Comme la colère et la pleasure sont régénératrices !
Comme nous n'avons qu'une patrie! Et elle est partout où nous
allons, où nous nous arrêtons. Comme nous sentons en nous une
patrie, une patrie avec des noms, des visages et des mesures diver-
L'âme humaine ne peut se passer de patrie. Vous tous, Grecs qui
avez du discernement et du coeur, n'oubliez pas ce que vous êtes.
Vous ne vous êtes seulement pas faits par vos propres moins. Vous
êtes débitaire envers tous ceux qui sont venus et ont passé, envers
ceux ceux qui viendront et passeront. Ceux qui ne sont pas encore nés
et ceux qui sont morts seront nos juges..."

C'est ce texte qui m'a pour la première fois enseigné le véritable
internationalisme. Il m'ouvrait des perspectives nouvelles. Perdu
dans ma ville provinciale, j'avais soudain toutes les patries pour
patrie. C'est pourquoi je me demandais plus haut si les conversants

avaient bien lu et savaient qui était le "vrai Palamas"... Mais ont-ils seulement compris le sens du "Tout coule" d'Héraclite dont ils ont attribué le nom à une rue de Kolonaki, le quartier chic d'Athènes ? Ont-ils perçu la menace "poétique" que cet axiome implique à l'égard de tous les pouvoirs en place ? Il fonde en fait solidement la liberté souveraine de l'anarchie. Et Palamas, dans sa "Chanson du Fou", nous a laissé son testament - j'entends par "nous" tous les récalcitrants, les inadaptés, les "étrangers" :

"Et j'étais l'excentrique, le vagabond chantant, et personne n'était comme moi. Pour les uns, j'étais le fou, pour les autres le mendiant, et pour vous celui qui a tort...Dîtes-moi, où suis-je donc ? A la montagne ? A la ville ? Dans la plaine ? Ce n'est pas moi le fou. Ecoutez-moi, braves gens; maison, ouvre-toi pour me laisser entrer; jardin, je te désire... Les chiens m'ont mordu, les voisins m'ont pris pour un voleur, un assassin. Ils ont réveillé les domestiques, les ont ameutés et j'ai été proprement rossé. Holà! braves gens, tout doux, je vais vous expliquer! Le destin m'a poursuivi. Ne me jetez pas de pierres, juste ciel ! Lapidez-moi, hommes, si vous voulez, torturez-moi, jetez-moi comme le Nègre dans le noir cachot. Le soleil que je porte ne se couche jamais. J'ai connu l'amour, je t'ai désormais vécue, ô vie !"

A force de lire et de relire ces vers quand j'avais quinze ans, j'étais convaincu de pouvoir lire l'avenir comme les voyantes à travers leur boule de cristal. Dès le premier instant, j'avais compris - comment et pourquoi, je ne m'en souviens plus - que Palamas s'adressait à tous les "étrangers" perdus dans les ténèbres de la province grecque. Et même si ce n'était pas son intention,

il n'en reste pas moins que sa poésie m'enseignait que l'amour se paye : on est vertement rossé et jeté dans le noir cachot. Mais le poète n'est pas un agneau qui est prêt à suivre, tout bêlant de reconnaissance, celui qui le mène à l'abattoir. Il est à la fois guide, démiurge, combattant. La solitude et le conflit intérieur qui l'habitent lui évitent les discordes qui condamnent la foule à ramper, ils lui permettent au contraire de s'élever, chemise ouverte, pour s'offrir au vent cinglant du monde :

"Ecoutez-moi. C'est moi le grand destructeur car je suis le bâtisseur, l'élu de la négation et le fils très aimé de la foi. Mais l'entreprise de destruction exige de l'intelligence, du coeur et des bras vigoureux. Au minuit de la haine tremble l'étoile d'un désir ardent. Et j'ai beau être le rejeton de la nuit, le père de la destruction, je garde toujours le regard tourné vers la lueur lointaine de l'aube. La création des temps originels est de retour avec les bêtes sauvages. Qu'elle soit la bienvenue ! Je détruis la laideur !"

Palamas est-il le seul à m'avoir influencé ? Certes non. Mais son oeuvre m'a révélé - dès le premier contact - un ton et un contenu différents. Elle était plus vaste, plus cérébrale, plus philosophique. Elle associait la beauté formelle à la réflexion. Comme si elle était taillée dans un bloc de marbre pentélique. On sentait l'effort qu'elle avait coûté au poète, sa respiration haletante quand il s'était penché au dedans de lui-même pour donner forme aux ombres. Je "tirais" de cette oeuvre ma nourriture spirituelle, tantôt par la raison, tantôt par l'intuition. Et je forgeais ainsi ma première philosophie à travers la beauté des concepts et des images, il me semblait que les idées prenaient les

couleurs de Théophilos, le grand peintre naïf de l'île de Mytilène.

Aujourd'hui, 11 septembre 1985, je suis précisément assis, au moment où j'écris ces lignes, sur le banc de notre maison familiale de Varia, à Mytilène. Je suis à deux pas du mur d'où, Icare en herbe, je me suis précipité dans le vide et fracturé le bras. La fille de la maîtresse de maison - Mme Irini - qui a 12 ans de plus que moi, me parle de ces jours inoubliables. D'autres femmes qui ont été mes camarades, avec lesquelles j'ai joué il y a plus d'un demi-siècle, sont venues nous rendre visite. Et c'est ainsi, en bavardant, que la figure de Théophilos est remontée du fond de ma mémoire. Ma mère l'adorait, elle lui faisait toujours des cadeaux, elle veillait à ce que personne ne l'importune. Et lui, en plein été, il était vêtu de sa grosse fustanelle crasseuse. Je me suis souvenu de ses tableaux, de ses couleurs - que nous passions des heures à regarder quand nous étions gosses puisqu'il habitait à deux cent mètres de chez nous - en évoquant l'oeuvre de Palamas ou, plus généralement, la poésie qui a envoûté mon adolescence.

A Tripolis, j'avais trois amis qui possédaient des connaissances étendues pour l'époque : Constantinopoulos, Kouloukis et Koutsoyéras. C'était la présence du"maître" Papanoutsos qui nous stimulait. Nous avions fini par nous persuader qu'autour du bassin de l'esplanade, près de la statue de Kolokotronis, nous faisions revivre l'Agora antique ou la Pnyx en donnant à nos discussions d'ordre philosophique, esthétique ou littéraire l'allure de véritables joutes intellectuelles. Quant à moi, j'empruntais ou j'achetais des livres pour les étudier et suivre plus facilement ces débats. Bien souvent, leur sens m'échappait, les termes qu'on y employait m'étaient inconnus. Koutsoyéras, qui était originaire de Vlacherna,

que

avait, semble-t-il, eu tout le loisir dans son village d'assimiler l'équivalent de la moitié de la Bibliothèque Nationale. Ce qu'on admirait en lui c'était moins la richesse des connaissances que l'habileté à manier la langue, à entrelacer les mots pour en forger des phrases qui étincelaient comme des diamants et éblouissaient l'auditoire . Et aussi cette façon d'argumenter en se jouant de l'interlocuteur, en l'amenant progressivemment sur son propre terrain pour lui porter l'estocade finale où se manifestait sa supériorité, la vérité "qu'il détenait".

Je devais retrouver Koutsoyéras à Daphni, dans l'île d'Ikaria, en 1948. Nous étions l'un et l'autre déportés. Au début, nous étions même camarades de chambrée, puis Vassilis - c'était son prénom - déménagea dans la chambrée voisine où demeurait Dimitris Pandis, un professeur qui était le père de Pétros - le futur interprète de mes chants -, avec deux autres spécialistes de littérature. Je me souviens du soir où il inaugura une série de de cours sur les fondements du marxisme. Son exposé était très dens alors que le niveau culturel très inégal de l'assistance appelait des notions simples. On était une bonne trentaine à être venus des maisons voisines pour l'écouter. Comme j'étais secrétaire aux relations extérieures du Groupe, je pris la parole pour expliquer le but de ces cours et présenter Vassilis. Quand il commença à parler, avec cette emphase qui détachait chaque mot, les camarades de déportation échangèrent des regards surpris et furtifs. Mais ils ne furent pas longs à céder au charme de son verbe. Je songeais que le Christ avait dû parler ainsi au milieu des bergers ou des pêcheurs.

Et voici qu'un jour, à Tripolis, nous débarqua un certain Grivas, du Pirée. Il ne tarda pas à devenir la vedette lors des

joutes oratoires du bassin. Il avait un savoir aussi diabolique que Vassilis et une manière encore plus diabolique de l'étaler et de gagner l'auditoire à sa cause. Il mettait littéralement en pièces toute une série de vérités que nous tenions pour acquises, et il en tournait bien d'autres en ridicule. Lambis Papadopoulos, redoutable débatteur, avait essayé de le "coincer", mais l'autre avait démontré magistralement ce que signifiait être un "sophiste" et nous avait laissés tout pantois. On pense donc bien, dans ces conditions, que le match Grivas-Koutsoyéras était très attendu et nous passionnait d'avance. Quand il eût lieu, l'un et l'autre commencèrent d'abord par tâter mutuellement leur force, en lutteurs chevronnés et très prudents.. Le débat rebondissait de Platon à Kant pour en revenir une fois de plus à l'inévitable Engels. C'est à ce moment-là que notre Vassilis, qui avait bien noté les points faibles de l'adversaire, décida de passer à l'attaque. Il déploya toute sa classe et termina dans un registre ouvertement sardonique. On croyait assister à la fin d'une corrida quand le taureau agonise devant le toréador superbement dressé. Nous applaudissions à chaque banderille verbale. Très chevaleresque, Grivas accepta de reconnaître la supériorité des philosophes de Tripolis !

Quelques années plus tard, en 1948 pour être précis et à une époque de la guerre civile où nous vivions dans des conditions très pénibles de clandestinité, nous avions de plus en plus de mal à trouver des foyers qui voulaient bien nous héberger pour une nuit. Une prudence très légitime : on était passible de peines très lourdes, sans compter d'autres conséquences terribles pour la famille, les proches, et ceux qui acceptaient de prendre pareils risques se faisaient de plus en plus rares. En désespoir de cause, nous passions

la plupart de nos nuits sur des chantiers ou dans des jardins publics. Puis un jour, le parti nous avisa que nous étions autorisés à nous adresser à des gens de droite "notoires", autrement dit qui nous avaient combattu sans merci, à condition d'avoir avec eux de solides liens personnels et de ne pas craindre une dénonciation de leur part. Nous pouvions même leur proposer une sorte d'échange dont les termes s'énonçaient ainsi: aujourd'hu c'est toi qui me caches, demain, si la situation se renverse, ce sera à mon tour. Je pensai tout de suite à Grivas. Il était le neveu de l'évêque du Pirée connu pour son anticommunisme forcené. Lui-même utilisait toujours ses facultés oratoires en allant haranguer des unités de l'armée nationaliste pour leur remonter le moral. C'était le personnage idoine.

Je parvins à me procurer ses coordonnées, numéro de téléphone et adresse. Au bout du fil, d'une voix chaleureuse, ravie, il accepta aussitôt de m'héberger. Il m'expliqua consciencieusement l'itinéraire pour me rendre chez lui par le tram, la station où descendre, etc. Il habitait vers le Pirée, au-delà du petit port de Passalimani. Après avoir pris une ruelle qui montait légèrement et qui était parallèle au littoral, je sonnai à une maison blanche à un étage, à la façade étroite. Une maison banale. La porte s'ouvrit d'elle-même à l'aide d'un cordon, je pénétrai dans un petit hall d'où partait un long escalier en bois très en pente, recouvert d'un tapis que maintenaient des tringles dorées. Sur le palier du haut, Alécos - je viens de me rappeler son prénom - m'accueillit à bras ouverts. En m'introduisant dans le salon, il me confia à voix basse : "Ne disons pas à ma mère qui tu es..." La nuit était tombée. Aux fenêtres, on avait tiré les

rideaux de velours cramoisi, si bien que la pièce était sombre à l'exception du cercle jaune et lumineux qu'un abat-jour, cramoisi lui aussi, inscrivait sur la table et les fauteuils. Je ne pouvais m'empêcher de jeter un regard inquisiteur. Alécos s'en aperçut : "Ne crains rien, me dit-il, tu es ici en sécurité absolue ! Du reste, je donne demain à l'école navale une conférence qui a pour thème "La nature criminelle du communiste".. Eh bien, mets-toi à ton aise. As-tu faim ? Non ? Alors, prenons un whisky." Je n'avais rien mangé depuis deux jours, mes boyaux se tordaient, tant j'avais la fringale. Mais en pareilles circonstances, nous refusions toujours de manger pour ne pas être encore davantage à charge à la famille qui nous hébergeait. Je crois bien que ce fut là le premier verre de whisky de ma vie. Je trouvai à ce breuvage un goût plutôt répugnant qu'aggravait encore la sensation de faim. Alecos dégustait le sien. Il ne me posa aucune question sur mes activités. Il répétait constamment avec entrain : "A quoi allons-nous occuper la soirée ? Veux-tu que je te lises un passage de mon dernier roman ?" Bien que prêt à défaillir, je dus finalement me résigner à paraître enchanté de la suggestion : "Mais bien sûr, lui dis-je, c'est même une idée merveilleuse..." Il ne se fit pas prier davantage et s'éclipsa pour reparaître quelques instants plus tard avec une liasse de feuillets manuscrits. Derrière ses gros verres, ses yeux brillaient. " Tu sais, lui dis-je en jugeant que le moment était venu de placer la formule rituelle, l'Organisation te garantit le même traitement quand..." - "Quand ça ?" interrogea-t-il avec une pointe d'ironie. "Oh, d'ici peu, complétai-je avec un aplomb imperturbable, le pouvoir nous tombera entre les mains cette année..." - "C'est ce qu'on verra, c'est ce qu'on verra. En tout cas, j'apprécie ta confiance...Moi,

je te rends ce service par amitié. Par pure amitié. J'ai appris que tu as un grand talent musical. Tes idées ne m'intéressent absolument pas. Les miennes non plus du reste. Je m'amuse. Et je remercie mon oncle, l'évêque. Grâce à lui, j'échappe au service militaire. Et je les roule tous... Bon, je commence ?" Je m' allongeai dans la position la plus confortable que je pus trouver. Lui remit un peu d'ordre dans son manuscrit et, avec un débit de plu en plus précipité, il me lut le récit de ses prouesses sexuelles dont aucun détail n'était épargné. Mais l'atmosphère était rendue avec poésie, ce qui accentuait la sensualité des images. J'étais au bord de l'inanition et à la fois disposé à prendre mon mal en patience. A l'évidence, il avait besoin de quelqu'un à qui lire son livre, et c'était peut-être cela qui l'avait incité le plus à m'accueillir. Où aurait-il pu trouver un auditeur aussi sage, aussi parfait ? Deux heures se passèrent ainsi jusqu'au moment où sa mère fit son entrée. Je me levai, il me présenta. "Ah ! de Tripolis ! ", fit-elle d'un ton chantant et elle me conduisit à ma chambre. Le lit était recouvert de couvertures merveilleusement moelleuses, je me réchauffai et me jetai dessus pour m'abandonner aussitôt à un sommeil de plomb.

J'y retournai la semaine suivante pour voir se répéter la même séance. A ce qu'il semble, plus l'ami Alécos aiguisait le matin ses traits anticommunistes devant des candidats promis au rôle d'immolateurs ou de victimes, et plus il aiguisait le soir son imagination sur la description des organes et de l'acte sexuels, l'évocation d'étreintes savantes où l'élément poétique rehaussait le niveau d'un genre qui aurait sinon rampé dans la pornographie la plus banale. Peut-être la découverte d'un auditeur aussi bienveillant stimulait-elle son ardeur créatrice ?

Il fallut donc organiser nos soirées littéraires à un rythme plus fréquent. Ce qui me permettait de résoudre le gros problème qui se posait alors à tous les militants traqués que nous étions.

Un soir, alors que je regagne la maison de Grivas, j'entends juste au-dessus de ma tête une voix étouffée qui me lance sur un ton impérieux : "Arrête-toi !" Je réagis comme un automate et me fige sur place. D'où vient l'injonction? Je lève les yeux pour m'en rendre compte. La voix m'interrompt dans mon investigation au moment où je viens de remarquer une fenêtre cintrée à l'ancienne au premier étage de la maison voisine: "Non, fais semblant de nouer ton lacet." J'obtempère à nouveau. La voix précise enfin : "C'est moi, Dora (Apostolatou). La maison où tu vas est cernée. Prends garde. Bonne chance ."Je jette un regard oblique vers la maison de Grivas par-dessus mon genou tout en restant penché sur mon soulier. Je ne constate rien d'anormal. Le calme complet. Je me relève. Il s'agit de décider à la seconde de la marche à suivre. Le mieux est de poursuivre comme si de rien n'était. La première rue à gauche redescend vers la mer. Encore trois croisements et c'est la ligne du tram. Je vais courir en décrivant des zigzags. Quel tram vais-je prendre ? Celui qui va vers le Pirée (s'il en passe un) ? Dans l'autre sens, je risque de tomber sur eux. Et après ? On verra bien. En arrivant au premier tournant, j'aperçois la silhouette d'un indic qui dépasse légèrement du porche de la maison en angle. J'ai l'air indifférent et, tout d'un coup, je fonce comme un dératé pour m'engager dans la descente. Je tourne dans la rue à gauche au moment où la première balle siffle à mes oreilles. Une deuxième détonation part du côté opposé. Que se passe-t-il? Veulent-ils m'effrayer ou me prennent-ils dans un étau ? Au lieu

d'obliquer à gauche, je prends sur ma droite. Advienne que pourra. Je longe quatre maisons et je me retrouve dans la même rue. Personne. A gauche maintenant. Je vois le tram qui remonte, je débouche dans la grande artère à toutes jambes, les gens s'écartent sur mon passage, effrayés. Je continue à courir, j'attaque la pente, je me retourne : ils sont trois à mes trousses, ils tiennent leurs révolvers à bout de bras mais ne tirent pas à cause de la foule. Ils crient. Pour avertir des collègues ou des membres de la milice. Un usager, au bas du marche-pied, me fixe. Son regard trahit un sourire et de l'admiration. Il ne dit rien. Les autres sont montés dans le tram qui repart. Que faire ? La nuit tombe. "Plonge dans le quartier, me murmure le type, tu pourras t'y cacher."

Je bondis et m'enfonce dans les ruelles. Je tourne tantôt à droite tantôt à gauche. Les gens déguerpissent, se cachent, les portes et les fenêtres se referment. Une main me saisit et m'attire à l'intérieur d'une maison. Je suis à bout de souffle, je me prépare à cogner. C'est une femme. "Ne crains rien. Mais grouille-toi !" Elle me pousse dans une petite cour qui sert de buanderie. "Tu parles d'un escogriffe !" dit-elle en riant. Elle ôte une bassine, découvrant un trou. "Allez, fourre-toi là-dedans !" me commande-t-elle en m'aidant à le faire de toutes ses forces. Elle remet la bassine et s'en va. Quelques instants plus tard, on entend des cris, des injures terribles. Ils ont mis le quartier en état de siège. Ca piaille, ça vocifère. Ils fouillent partout, ils viennent dans la cour. Elle : "Bande de cons, vous croyez qu'il serait venu chez moi ? Chez une putain ? J'en veux pas, moi, de ces crapules de cocos !" Il semble qu'ils doivent lui faire quelque chose (comme lui tordre le bras) car tout en disant cela elle ponctue ses phrases

de aïe! et de ouille! retentissants. Ils viennent au-dessus de la bassine. "Qu'est-ce que tu laves, connasse ? Tes serviettes hygiéniques ? " - "Non celles de ma mère !" crache-t-elle en pleine figure du type et lui, fou de rage, en oublie la bassine et lui tombe dessus à bras raccourcis... Je venais de l'échapper belle.

Quand le calme revint, je compris qu'elle devait être évanouie sur le sol (en) ciment puisqu'on ne l'entendait plus. Je poussai la bassine avec précaution pour qu'elle ne bascule pas en faisant du boucan. Peut-être étaient-ils encore là, à l'affût ? Je finis par m'extirper de mon trou et trouva effectivement la femme étendue de tout son long, à demi consciente. Je la soulevai, la portai jusqu'à son lit. Elle ouvrit les yeux, reprit ses esprits et comprit : "Tu leur as échappé ?" Elle souriait, ravie... Puis elle me déclara subitement: "Il faut que tu files. Mon mec ne va pas tarder. Et il est pour eux, tu comprends..." Je lui fit signe que oui, j'allais partir, mais ça pouvait attendre un moment. Et puis, où aller ? "Que vas-tu faire ?" me dit-elle. "Aller me cacher n'importe où. Pour ce soir." - "Tu n' as pas de gîte ?" - "Non, et il est trop tard pour rentrer à Athènes. -"Dans cas, je vais te mettre dans la buanderie." - "Et s'ils reviennent ?" - "C'est vrai, tu as raison." Elle réfléchit un moment. Je lui essuyai délicatement les traces de sang sur son visage. "Je t'aurais bien pris chez moi. Ma vieille est brave. Mais le coin est plein de mouchards... Qu'est-ce que tu penses ? On finira par les avoir ? Tu te bats, hein ? "-"On les aura", fis-je en écho. Je posai sur elle un regard interrogatif. Elle en comprit le sens. "Comment j'en suis arrivée là ? Je suis la fille de Tryphonas. Tu as dû en entendre parler, l'affaire de la centrale électrique à la Libération. Bah, inutile de remuer ça. Alors, on les aura ?"-"Pour

sûr, ne t'en fais pas..." - "Tu viendras me chercher, dis ? J'ai une fillette aussi, elle a trois ans..." Des années plus tard, je revins effectivement dans le quartier. J'étais devenu député du Pirée. La maison avait disparu. Je demandai si quelqu'un savait ce qu'était devenue la fille de la prostituée. On fit prévenir la jeune fille: elle était belle comme le jour. Je racontai mon histoire aux membres de la section locale des Jeunesses Lambrakis. Ils prirent la fille sous leur protection. Elle a eu une vie heureuse. Sa mère, je n'ai pu la revoir. J'ai appris un jour qu'elle était morte... Pourquoi ai-je ouvert cette longue parenthèse ? Ah oui, à propos de Grivas. Ou plutôt à propos de nos joutes oratoires de Tripolis sous l'Occupation. Non, en fin de compte, c'était Palamas mon point de départ: les grands poètes déclenchent toujours des réactions en chaîne

J'errais dans le monde sans jamais me laisser emporter par le vent furieux des évènements. Le vent de la haine. Le vent de la violence. C'est ainsi que s'est constituée mon attitude fondamentale envers les hommes, et c'est de celle-ci qu'ont découlé mes choix idéologiques et politiques. La violence est laideur. Elle me répugne. Je pourrais, pour la combattre, me changer à mon tour en vautour. Je n'exagère pas. Sitôt que je suis confronté à elle, je sens en une seconde qu'une vague insensée me submerge. Je ne suis plus moi-même mais un autre qui ne tient plus compte de ce qu'il est, de ce qu'il souhaite. Un autre auquel vient de pousser une crinière et des griffes. Je suis alors le pourfendeur de la violence... Et c'est en me fondant sur ce constat originel que je suis aujourd'hui en mesure d'expliciter tel ou tel de mes actes passés. J'ai d'abord haï la violence, puis je me suis tourné vers tous ceux dont je pensais qu'ils la haïssaient et la combattaient autant que moi. Ceux-là étaient beaux. Ils étaient

peut-être difformes, faibles, crasseux, que sais-je, ils portaient sur le front le sceau même de la beauté. Chacun d'eux m'apparaissait comme l'archange Michel. C'était aussi simple que ça. Quant à moi, j'aurais voulu rester enfermé en moi-même avec mes pensées, ma musique et mes livres.

Mais il arrivait qu'à tout moment la violence cognât à la vitre de ma chambre sous sa forme la plus ignoble. Le vent m'arrachait alors du sol pour me faire tournoyer dans l'air comme un fétu. Cette violence prenait-elle sa source dans la nécessité ? Ce qui nous ramènerait, dans l'affirmative, à la nature et au cycle de la vie et de la mort. Rien de plus éloquant que le spectacle d'un lion rassasi qui regarde avec une indifférence nonchalante un chevreuil qui broute à quelques pas. Est-ce une imperfection originelle que le gros poisson doive manger le petit ? Que peut-on faire contre cette loi ? Rien. Telle est la vie. Mais on ne saurait nommer violence cette force instinctive qui contraint à tuer pour survivre. Où réside la violence dans ce cas ? Dans le pouvoir ! La violence investit et détruit cet admirable organe qu'est le cerveau humain et qui semble abriter les pulsions et les pensées les plus contradictoires. La plus laide, la plus dangereuse, c'est la soif insatiable d'imposer sa force, sa domination, son pouvoir. Ainsi l'homme est-il le seul - parmi toutes les espèces - à tuer pour tuer. Par pur plaisir. L'homme, cet animal meurtrier, ne l'est certes pas à titre individuel. Sinon, nous avons affaire à un malade. Faible et lâche - sans défense - l'homme est le seul mammifère qui n'ait pas de pelage ou de carapace et doive se reposer sur une force collective. Pouvoir et violence naissent de la société. L'homme institue celle-c. pour survivre puis il l'utilise pour opprimer, régner, assassiner.

J'airemarqué également très tôt que le pouvoir présente une structure pyramidale. Sous l'Occupation, cinq personnalités dominaient la scène mondiale: Hitler, Mussolini, Staline, Churchill et Roosevelt. Les deux premiers, Hitler surtout, avaient réussi à mettre en place, de la base au sommet de la pyramide, un dispositif inédit de violence. Le sommet apparaissait comme le cerveau d'un tueur, un cerveau bourré de phantasmes insensés. S'agissant des trois autres, nous n'avions guère le temps d'analyser les causes et les mécanismes de leur pouvoir. L'actualité commandait chaque jour et elle se résumait avant tout par les défaites ou victoires enregistrées sur les différents fronts. Nous nourrissions au fond de nous un espoir énivrant, démesuré en l'avenir. Un espoir qui était à la fois émotion, attente, voeu ardent. Comment se pourrait-il -pensions nous, même nous les gosses, les adolescents de l'époque - comment se pourrait-il que les hommes ne tirent pas la leçon de cette terrible école de la guerre et du fascisme que nous fréquentons jour et nuit ? N'allons-nous pas enfin accéder à la sagesse ? C'est alors qu'entre précisément en jeu cette autre singularité de la mémoire et de l'esprit collectifs: la faculté d'oubli. Car, hélas, la pyramide du pouvoir ne tarde pas à renaître de ses cendres comme le phénix. Avec un résultat toujours identique: le peuple, qui occupe la base de la pyramide, n'a pas une pensée, une volonté, une résolution, un sentiment ou une mémoire qui lui soient propres. Ce n'est pas un être individuel mais un être-troupeau qui exécute fidèlement, comme une marionnette, tous les ordres que lui envoie le sommet. Faut-il, dans ces conditions, s'en remettre à l'anarchie prise dans son sens étymologique d'absence d'autorité ? Sur le plan philosophique, oui. Si, par autorité, on entend la pyramide du

pouvoir. Mais est-il possible d'organiser autrement la société ? Voilà le problème qui se posait. Il convient de préciser que les évènements m'avaient amené, de bonne heure, à ressentir le caractère du pouvoir. En la personne de monsieur le préfet. Et de monsieur Métaxas. Et de monsieur Adolf Hitler.

J'invoquerai sur ce point le témoignage d'Andréas Tsirbas. Lequel doit être aujourd'hui médecin quelque part en Allemagne. Son père occupait le poste de censeur au lycée et Andréas était peut-être le meilleur élève. Quand la Résistance me chargea de créer une organisation au sein du lycée, je m'adressai d'abord à lui car je connaissais l'ascendant qu'il exerçait. Nous discutions des heures durant, assis sur les marches en marbre du monument de Kolokotronis sur l'esplanade. Et nos propos se rapportaient très précisément à ce problème de la pyramide que je viens d'évoquer. "Est-ce que nous aussi, nous sommes en train de favoriser la renaissance de la même forme ou d'une variante du pouvoir ?" demandait Andréas en pensant au "centralisme démocratique" du PC grec. "Admets-tu que c'est là la seule solution ?" demandais-je en écho. "Oui, me répondait-il, je l'admets, n'empêche que je crains que..." - "Dans ce cas, tu dois nous rejoindre à l'organisation et te battre en sorte que triomphe la bonne nature et non la mauvaise nature... En fin de compte, cela dépend d'une seule question: qui sont les communistes ? Qui sont ceux qui militent au sein du parti ?..." Andréas finit par adhérer à l'organisation, bientôt suivi de la grande majorité des élèves. Mais ils n'y restèrent pas longtemps. Les évènements se précipitaient, ravivant un anticommunisme que l'on aurait pu croire dépassé puisque le Parti rassemblait des patriotes qui animaient la résistance à l'occupant. Mais malheureusement, nous avons nous-mêmes donné bien

des armes à nos adversaires, et ce dès cette époque. Sans doute parce que nous manquions de maturité, et que l'on ne peut devenir un vrai communiste du jour au lendemain. A l'époque, les critères d'adhésion manquaient de rigueur quand ils n'étaient pas totalement absents.

Je me rends compte aujourd'hui à quel point je suis resté fidèle aux idées formulées lors de cette discussion menée avec mon ami Andréas en 1942. Il y a donc de cela 43 ans ! Bien sûr j'allais connaître des moments d'une telle déception que je me retirerais dans mon antre pour lécher mes plaies. Mais j'ai, pour l'essentiel, suivi la voie que nous avions alors définie. Je sais désormais que le pouvoir crée un être social particulier doué d'un comportement particulier: l'opportuniste. Sans les milliers d'opportunistes qui se reproduisent comme des rats, aucun pouvoir ne pourrait rester en place. Ce sont eux qui le soutiennent, qui lui permettent d'exister et de fonctionner. Car l'opportuniste n'a pas d'idéologie. Ou plutôt son idéologie est tout bonnement le pouvoir - quel que soit celui-ci, noir, vert, rouge ou bleu. Mais le pouvoir lui-même (et là je ne suis pas naïf au point de mettre tous les pouvoirs dans le même sac; oui, il existe un bon pouvoir, le pouvoir révolutionnaire, le pouvoir populaire, mais ce n'est pas l'heure d'en parler), le pouvoir lui-même, dis-je, s'il tient à survivre et à durer, ne cherche pas à savoir qui sont ceux qui le servent. Il lui suffit qu'ils le servent. Pouvons-nous en conclure que les cadres du pouvoir - les opportunistes - sont partout les mêmes ? Incontestablement oui. Sous l'Occupation, les opportunistes "de gauche" proliféraient à mesure que les évènements permettaient d'augurer que le pouvoir tomberait aux mains du parti communiste. Nous constatons

ainsi, au début de l'année 1944, une vague de ralliements à l'EAM - le Front de libération nationale à direction communiste - qui va refluer aussi vite qu'elle s'est gonflée dès qu'une partie de l'opinion va "flairer" que le PC est en train de compromettre ses chances. Et ce sont ces opportunistes qui ont rendu l'EAM et le PC pires que la Gestapo et la Sécurité réunies en s'adonnant à un héroisme de façade, en procédant à das exécutions sommaires dont l'effet psychologique fut désatreux et qui ne servaient aucun dessein, en jouant les petits fanfarons dans le style "Puisque je tiens un fusil, je fais tout ce qui me chante". Certes, je ne nie pas que la conscience de classe puisse s'exprimer par la haine. Mais quand cette dernière se manifeste sans retenue, elle sert toujours les visées de la réaction. Toute initiative, tout acte de violence doivent être canalisés vers une fin politique précise, servir un objectif longuement mûri. Et cet objectif s'appelait alors "pouvoir populaire". Mais il y avait, je l'ai dit, une telle absence de maturité politique que l'ensemble du mouvement en était déconsidéré. Sans compter que, le plus souvent, l'opportuniste - ou le héros de pacotille - se démasquait tout seul.

Ma participation active aux évènements, les vives inquiétudes que je ressentais déjà quant aux perspectives du mouvement de la résistance et au moyens qu'il employait - en d'autres termes, ma crainte de voir se reproduire une pyramide du pouvoir - ne m'empêchèrent pas de continuer à réfléchir seul, à créer de la musique, bref à évoluer personnellement en marge de l'Histoire.

Plus la nuit de l'Occupation s'appesantissait, plus je m'employais à compenser les ténèbres extérieures par la recherche d'une lumière intérieure. La lumière de la pensée, de l'esprit, de l'art. Somme toute, malgré tout ce qui me poussait désormais, sur le plan théorique

et pratique, à adhérer au matérialisme historique, je craignais que l'homme ne restât mauvais tant qu'il ne pourrait accorder, sur un plan personnel et social, son harmonie intérieure avec celle de l'univers. Mais pour ce faire, il fallait d'abord que son esprit fût conquis par l'harmonie avant qu'il ne la recherchât parmi les autres, les étoiles et l'univers. Palamas écrit: "A l'écart de tous et de tout / dans une solitude sereine/ ma force est en moi/ Voyez je fixe obstinément / en gardant les mains tendues / les brumes célestes qui s'évanouissent lentement/par les couchants dorés..."

Disposant désormais à la maison d'un harmonium - avec quelle joie je l'y avais transporté avec l'aide des copains! - je pus réaliser des progrès importants en écriture musicale.

Il ressort assez clairement de ce qui précède, et plus généralement des passions et des évènements dramatiques de cette époque, que je demandais - ou que j'allais demander - à l'art un bien beaucoup plus élevé. Mais comment m'y prendre ? Mes moyens techniques restaient très pauvres. Ce n'est que lorsque je commencerai à étudie au Conservatoire d'Athènes, à l'automne 1943, que j'aurai la possibilité d'achever ma première composition - "Symphonie n° 1" - au début 1945. Mais la plupart des projets poétiques et musicaux que je suis en train d'évoquer appartiennent à la période 1942-1943. L'art avait à mes yeux une mission qui dépassait de loin la satisfaction esthétique qu'il offre: il devait délivrer un message aux hommes. Et c'était pour moi avant tout, à cette phase, la recherche de Dieu. Ou de la <u>loi</u> de l'harmonie universelle.

> Tu accéderas au plus haut degré du bonheur
> Lorsque tu associeras mémoire et inexistant
> et que, t'étant délivré de l'usure du temps,
> tu chercheras l'immobilité de l'éternité,

ce qui se cache derrière la lumière!
Ton visage prendra alors la consistance
de celui des Immortels. Tout s'apaisera
et fera silence tandis que la vaste clameur
du triomphe se haussera jusqu'à un ton
aussi inconcevable que le silence.

Ainsi jaillit l'étincelle qui devait m'inciter à rechercher, avec constance et obstination, la loi primordiale de Dieu, en premier lieu à travers les poèmes, puis à travers la musique. Quand je fus au Conservatoire d'Athènes, il était naturel, comme je me familiarisais avec la musique symphonique et chorale, que je subisse l'influence des grands archétypes. C'est pourquoi j'envisage et j'évalue aujourd'hui ma "Symphonie n° 1" davantage d'après les intentions que j'y ai mises que sur le résultat proprement musical. J'avais choisi comme moyen d'expression le choeur à quatre voix et le quintette à cordes - autrement dit l'orchestre à cordes. Si je m'arrête en ce moment sur cette oeuvre, c'est parce qu'elle m'apparaît en pleine contradiction avec une vie quotidienne que je vouais alors entièrement au souci du pain, à mes études et mon activité de résistant. Une vie qui tranchait sur les occupations favorites de la société grecque: bavardages, divertissements, sorties collectives. De même que les conditions particulières de la province grecque m'avaient acculé à la solitude, par un phénomène analogue, mon univers personnel, dorénavant fixé, n'avait aucun rapport - et aucune correspondance - avec la réalité. J'étais à nouveau à Athènes un "étranger". Mais un drôle d'étranger qui prenait part, plus activement que beaucoup de Grecs du même âge, aux évènements quotidiens. Et à tous les niveaux.

Je considérais cette "Symphonie n° 1" comme une tragédie contem-

poraine. Le décor en était réduit à un espace vide au centre duquel se dressait un autel recouvert d'herbe. Les choristes, hommes et femmes, étaient répartis en deux groupes: les blancs et les noirs, autrement dit ils portaient une tunique blanche ou noire. Il y avait l'Homme, l'Esprit, la Voix et le Coryphée. La première ébauche poétique de l'oeuvre contenait l'idée de départ qui était d'aboutir à une forme voisine de la tragédie qui permettrait aux contemporains de trouver une réponse à leurs problèmes existentiels. Puis peu à peu, à mesure que j'ai composé la musique, j'ai dérivé vers un genre s'apparentant à l'oratorio. Quant au contenu, l'insurrection athénienne de décembre 1944 et, aussitôt après, ma "titularisation" comme permanent de l'EPON, me dictèrent à la sauvette une solution-catharsis qui répondait à l'actualité: Dieu n'était autre que la classe ouvrière ! C'est ainsi que je mis un point final à mes "divagations métaphysiques".

Pendant ce mois de décembre si crucial pour le sort du mouvement populaire, alors que la bataille faisait rage autour de moi, je ne manquais jamais d'emporter le manuscrit de ma symphonie. Quand on s'allongeait le soir n'importe où en profitant d'une accalmie, je reprenais ma partition à la lueur d'une lampe de poche ou d'une bougie. Je me souviens que dans les parages de la caserne Makriyannis où eurent lieu les affrontements les plus violents, j'avais à mes côtés, comme frère d'armes de l'ELAS, un étudiant en mathématiques qui de son côté lâchait pareillement son fusil pour résoudre une équation !

Le jour de Noël, mon unité s'était emparé des hauteurs du faubourg de Néos Cosmos. Le soir, on pénétra dans le quartier d'

Arménika où des filles nous servirent de l'eau chaude salée dans des tasses magnifiques. C'est là que vint nous rejoindre une section d'Elasites originaires de Missolonghi. Elle avait à sa tête un instituteur du nom de Margaritis. Après cette jonction, on se dirigea vers Néa Smyrni et on s'installa dans une maison. Le froid très vif nous faisait trembler car nous étions mal vêtus et dénutris. On s'allongea à plusieurs sur un sofa. Je me retrouvai blotti contre un camarade dont je m'aperçus au bout d'un moment que c'était une fille. Elle ne faisait plus qu'une boule entre mes bras et frétillait comme un poisson. "Serre-moi bien, camarade, me murmurait-elle, je crève de froid!" On resta ainsi sans bouger. C'était bon de sentir notre sang qui se remettait à circuler en nous envahissant le corps d'une vague de chaleur. Puis le responsable me tira de ce bien-être pour me faire aller prendre la relève sur la terrasse. "Et n'en profite pas pour te terrer dans la buanderie , me dit-il, tu feras constamment le tour pour surveiller les abords, ils pourraient très bien nous attaquer par surprise..." Sitôt sur la terrasse qui constituait le toit de la maison, la neige fondue et le vent me transirent à nouveau. En me dirigeant vers l'abri qui servait de buanderie, je "vis" quoi ? "La Chose"! Pas de doute, c'était bien elle. J'étais terrifié et le seul souvenir m'en fait encore frémir. Elle barrait l'embrasure de son corps et roulait ses deux yeux, comme des petits feux argentés, en les posant sur moi avec un air de défi, de menace. Je n'avais même plus conscience des projectiles qui continuaient à pleuvoir de tous côtés. Fort heureusement, le ciel s'embrasa. Des milliers de fusées éclairantes y montaient, s' arrêtaient puis retombaient en gerbes qui illuminaient des régions entières. Les obusiers entamèrent un tir de barrage. En bas, dans

la rue, je vis une de nos sentinelles tuer par erreur un Elasite qui allait pisser et ne connaissait pas le mot de passe. Cris, injures, grabuge. Puis le silence. Ou plutôt la rumeur de la bataille, les fusées éclairantes et "la Chose" qui était toujours là, à l'entrée de la bmanderie. J'étais en rage contre moi-même. "Tu parles d'un foutu guerrier ! Avoir peur d'un spectre !" Je me dirige vers "la Chose" d'un pas résolu. Et me voici soudain ébloui, aveuglé par une lueur grandiose, soulevé de terre par le souffle de la déflagration et projeté à l'autre bout de la terrasse. C'est le deuxième obus de mortier qui tombe juste à côté de moi depuis le début de l'insurrection. La première fois, c'était à Makriyannis, à l'angle de deux rues, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui le studio d'enregistrement de mon fils. Le destin a voulu que j'achète des années plus tard ma maison athénienne juste en face du secteur où j'ai vécu les instants les plus tendus, les plus critiques de ma vie - du 10 au 20 décembre 1944. Ce deuxième obus m'a soulevé à une hauteur de trois mètres avec tout un pan du mur d'appui de la terrasse. En me voyant m'envoler comme un oiseau et retomber indemne sur mes pattes, l'un des camarades présents sur la terrasse ne peut s'empêcher de s'écrier: "Miracle!" Effectivement, le miracle vient d'avoir lieu: je me suis enfin envolé!

On nous ordonna de redescendre et de quitter la maison. Le responsable de la section locale du parti marchait devant moi avec son fils. Un couple étrange. Ils ne se parlaient pas, ils regardaient droit devant eux d'un air songeur. Chacun des deux craignait sans doute pour la vie de l'autre. "C'est inhumain, pensais-je, les envoyer ensemble au casse-pipe!" Ils portaient exactement de la

même manière leur fusil en bandoulière, légèrement de travers. Ils faisaient les mêmes gestes en même temps et, d'ici peu, ils allaient trouver la même mort sous la rafale d'un chasseur de la R.A.F., au bord de la rivière qui coule vers le Phalère. On s'arrêta devant un pavillon de banlieue, face au cimetière d' Aghia-Varvara. On frappa à la porte. Pas de réponse. Coups de crosse. "Ouvrez, c'est l'ELAS!" On vit enfin apparaître une vieille toute ratatinée dans l'entrebaillement. "N'aie pas peur, grand-mère",lui dit-on pour éviter qu'elle n'ait une syncope. Elle nous tourna le dos pour nous livrer passage et alla s'enfermer dans sa cuisine. Une odeur d'encens. "Ça pue l'enterrement!" lâcha l'un de nous. Cette remarque nous fit frémir. On s'assit en cercle comme pour une réunion-débat. Juste en face, à dix mètres de là, les maisons étaient tenues par la bande à Kourkas, des fascistes coiffés d'un turban jaune et qui s'étaient taillés une solide réputation de tueurs en jouant du couteau. Nous devions les attaquer d'un côté tandis que Margaritis les prendrait à revers avec ses mitrailleuses lourdes Pour l'heure, il fallait se poster dans le jardin pour s' assurer qu'ils ne nous avaient pas repérés et ne préparaient pas une attaque surprise.

On tira au sort la relève. Je devais la prendre de 4 à 6 heures du matin. Je m'endormis comme un loir sur le parquet tiède et bien astiqué. Puis je fus réveillé par ce coup de coude familier que je détestais tant car il me privait de mon compte de rêves et de repos. On me communiqua les consignes et, sitôt dehors, je me mis à ramper. Parvenu au jardin potager situé derrière la maison, la terre n'était plus que gadoue. Je progressai encore de quelques mètres en m'efforçant de me dissimuler entre les choux blancs, tenant ma mitraillette à

bout de bras et prêt à tirer. J'avais du mal à m'accoutumer à l'obscurité. Une averse tomba pendant quelques minutes. Le sommet du Lycabette s'orna d'un liseré de lumière comme d'un duvet pâle. Le jour se levait. Comme convenu, je devais tirer le premier pour donner le signal de l'attaque, mais seulement après m'être assuré que les hommes de Kourkas étaient à découvert, autrement dit qu'ils étaient sortis de leurs tanières. Je les entendais siffler entre eux comme des serpents. J'avais beau écarquiller les yeux, impossible de rien voir. J'eus quand même l'impression que quelqu'un rampait en haletant à quelques mètres devant moi. Le salaud m'a vu, pensais-je, il est en train de s'approcher, le couteau à la main. Etait-ce si sûr ? Je ne devais en tout cas ni me hâter - au risque de tirer dans le vide - ni lambiner-au risque de me faire égorger. Encore un coq qui s'égosille. Le jour s'accentue. C'est alors que j'aperçus son turban à un mètre de là, à côté d'un chou. Il bondissait déjà avec son coutelas quand ma rafale l'arrêta en plein vol. D'autres turbans pointèrent aussitôt dans tous les coins, s'aplatirent contre le sol sous les tirs croisés qui se déchaînaient. La bataille devint générale. Conformément aux consignes, je rebroussai chemin pour regagner la maison dont chaque fenêtre était désormais une meurtrière. Il était temps: les grenades étaient en train de cribler le potager d'entonnoirs. Les Britanniques rappliquèrent. Ayant évalué nos forces, ils pensaient sans doute que nous mettre hors de combat serait un jeu d'enfant. A ce moment, les mitrailleuses lourdes de Margaritis entrèrent en action de l'autre côté du chemin. Kourkas et les Britanniques battirent précipitamment en retraite. On s'élança à leurs trousses sous la couverture d'une unité régulière de l'ELAS.

Après une bonne progression, les mitrailleuses firent soudain silence. On se regardait ne sachant que faire ni penser. Un quart d'heure s'écoula. Un siècle. Les Britanniques opérèrent un tir de barrage. Privés de nos mitrailleuses, nous n'étions plus que des lapins un jour d'ouverture de la chasse. Quand on se retrouva au bord du lit de la rivière, nous n'étions que cinq rescapés sur les cent vingt hommes que comptait la première compagnie. Les chasseurs de la R.A.F. vinrent, en rase-mottes, jeter un déluge de feu. On cherchait à s'abriter dans les anfractuosités que formaient les deux rives de la rivière à sec. C'est à ce moment critique que le père et le fils furent foudroyés sur place comme je l'ai dit plus haut. On parvint tant bien que mal au quartier de Katsipodi. Un sacré spectacle nous y attendait: toute la section de l'ELAS rembarquait à bord de camions avec ses mitrailleuses ! Margaritis était parmi eux. Il nous aperçut, sauta d'un véhicule et vint nous tenir ces propos étonnants qui scellaient la tragédie de l' insurrection de décembre: " Hé! les gars, excusez-nous, mais aux dernières nouvelles l'ELAS n'a plus le droit de se battre dans Athènes. Je veux dire le gros des forces régulières. L'ordre du repli nous est parvenu en pleine bagarre..." - "Et pourquoi ne pas nous avoir avertis ?" - "On était un peu bousculés..." - "Tu sais combien on est de survivants ?" - "Dis voir." - "Nous trois."

Quand on revint dans notre secteur, le reste de nos forces s' étaient repliées pour prendre position aux abords de Katsipodi. Je ne trouvai personne à qui confier ce dont je venais d'être témoin. Quelques heures plus tard, vers midi, contrordre. Nous devions gagner tous ensemble le secteur d'Artakis. On demandait: "Quel est le nouveau plan?" pour s'entendre répondre: "Allez-y, et on

vous avisera ensuite."On repassa par Arménika, avec une surprise de taille. Les chars britanniques occupaient Artakis, du côté du cimetière. Ils nous arrosèrent à souhait, suivis dans la foulée par une averse d'obus de mortiers. Le petit avion de reconnaissance qui patrouillait en permanence au-dessus de nos têtes nous avait repérés. On reçut l'ordre de gagner les hauteurs de Néos Cosmos. Pour ce faire, il nous fallait traverser en courant un grand terrain vague, chacun à tour de rôle, pendant que les Anglais s' amusaient comme des petits fous à un stand de tir. Quand vint mon tour, les camarades qui étaient déjà à l'abri de l'autre côté du terrain furent pris de fou rire. Il est vrai que j'offrais un spectacle d'un comique rare que venait rehausser - si l'on ose dire - ma grande taille. A mon pied droit, j'avais emaillotté ma chaussure béante avec des bouts de chiffon. J'étais coiffé d'un casque allemand et à mon dos flottait une grande couverture grise. Sitôt que j'eus amorcé mon sprint, les balles grignotèrent le sol sur mes talons, les copains étaient pliés en deux par la sacrée touche que j'avais. "Bravo la grande gigue! Tu les as eus!", mon arrivée à bon port fut saluée d'un tonnerre d'applaudissements.

Sur ces entrefaites et alors que nous escaladions la colline, un officier de l'ELAS à l'uniforme impeccable me barra le chemin. Il avait un pied posé sur un rocher et montrait, le doigt tendu, le secteur d'Artakis. Une attitude digne de la statue de Kolokotronis à Tripolis.

- Où vas-tu de ce pas, Elasite ? me dit-il avec emphase.

Je le regarde et me dis : "Il ne manquait plus que ce zigoto!"

Lui reprend, tenace :

- C'est là-bas, mon pt'it gars que se déroule la bataille!

- Eh bien! vas-y toi même !

Je lui ai répondu sans même m'arrêter de marcher.

C'était Michalis Katsaros !

Quelques minutes plus tard, nouveau contrordre. Je suis avec Triandaphyllos qui commande la compagnie. Nous avons une longue discussion. Les formations régulières de l'ELAS nous abandonnent à notre sort au beau milieu de la bataille. Quel est le nombre des tués, blessés, prisonniers parmi les forces supplétives ? Et quel est le nouveau plan de bataille ? L'objectif ? La perspective ? Nous tombons d'accord. Il faut d'abord nous retrancher sur les hauteurs et attendre l'ennemi au lieu de descendre bêtement dans la plaine avec notre armement léger pour nous faire canarder. Je suis à l'époque le deuxième secrétaire de la cellule de Néa Smyrni. Je pars à la recherche de la maison où l'on a provisoirement installé le bureau du Parti. Je finis par la dénicher et je fais part à mes supérieurs du point de vue que Triandaphyllos vient de partager avec moi. Erreur, nous nous fourvoyons ! Le plan est tout autre ! Nous devons à nouveau infiltrer l'ennemi pour le prendre à revers. Je repars trouver Triandaphyllos. Il est devant le cimetière de Néa Smyrni, adossé à un mur en compagnie d'une cinquantaine d'Elasites. Sur notre gauche, un autre cimetière, celui d'Aghia - Varvara. Pour l'atteindre, nous devons franchir un terrain enclos par un mur très élevé où sont pratiquées deux issues, l'une et l'autre reliées par un passage qui est devenu un vrai sentier à force d'avoir été piétiné. De chaque côté du sentier, sur toute l'étendue du terrain, des cadavres à moitié enterrés. Tantôt c'est une main, tantôt une tête ou un pied qui dépasse. Les uns reposent face contre terre, d'autres sont assis le dos au mur. Il semble qu'on se soit livré à une orgie d'exécutions sommaires de part et d'autre.

d'autre.

On aperçoit sur le sentier un tonneau. On y a enfoui un homme qui doit être de petite taille. On ne voit que sa tête, bien droite, qui sort du tonneau rempli de terre comme un pot de fleurs. Elle garde les yeux grands ouverts. A mesure qu'on avance et qu'on la dépasse, on a l'impression que la tête nous suit du regard. Triandaphyllos me demande :"Alors, que dit-on au **Parti** ?" - "Crois-tu qu' on puisse y avoir une discussion sérieuse ? C'est le bordel. La **"Punaise"**(c'était la secrétaire de la cinquième section qui, pendant la guerre civile, va craquer devant le peloton d'exécution), Chakiadakis (le deuxième secrétaire, mari de la **"Punaise"** (qui désertera à son tour un peu plus tard), Véta, la secrétaire de la cellule du Vieux Phalère. Un tas de gens. Ce sont eux qui décident aujourd'hui..." - "Et qu'est-ce qu'ils ont décidé?" - "Qu'on devait infiltrer les lignes ennemies et faire diversion..." - "Tu les as interrogés à propos du départ des formations régulières de l'ELAS?" - "Ils démentent." - "Et nous autres, quand on va être attaqués, par où va-t-on se replier ?Eux, en face, ils concentrent des forces. Ils vont faire intervenir les chars." - "On nous destine sans doute à l'inhumation gratuite sur place." D'autre Elasites sont venus se joindre à la discussion. L'un deux demande à Triandaphyllos: "Et toi, qu'en penses-tu ?" Le dos au mur, tandis qu'autour de nous les projectiles sifflent et éclatent, que les mitrailleuses aboient et que les obus de la flotte britannique, ancrée dans la baie du Phalère, éventrent sans relâche maisons et habitants des quartiers ouvriers, nous tenons en fait une assemblée populaire inédite où nous analysons, au cours d'un dialogue ouvert, toute la politique du **Parti** concernant la bataille d'Athènes en ce décembre 1944.

Moi, je leur fis part de ma propre expérience. J'en avais assez appris pour, dès le premier moment, m'être peu bercé d'illusions.

Par exemple, après avoir enlevé le commissariat de police de Néa Smyrni, nous avions eu l'idée, à la cellule, de dynamiter l'avenue Syngrou qui relie Athènes au Phalère. J'étais personnellement allé trouver Anestis et toute une nuit, avec son équipe, nous avions posé des charges de dynamite en divers points. Au risque de notre vie car des détachements et des véhicules britanniques ne cessaient de patrouiller. Et nous étions rentrés à l'aube pour nous entendre dire : "Je suis allé à la section. Ils sont formels: pas question de frapper les Anglais, ni même de les empêcher de circuler. Vous n'avez plus qu'à retourner ôter vos charges..." Chacun de nous avait connu des situations pareilles. Il suffisait de confronter toutes ces expériences pour que des questions brûlantes nous viennent au lèvres. A commencer par celles-ci : "Pourquoi le gros des troupes de l'ELAS n'est-il pas jeté dans la bataille ? Pourquoi ne fait-il qu'assister à notre déculottée ? Pourquoi ne fait-on pas donner l'armement lourd ? Les Anglais mobilisent contre nous leurs chars, leurs avions, les canons de leur flotte, des combattants aguerris, et nous leur opposons des tireurs isolés et des gosses de quinze ans. Avec quelques renforts, nous n'aurions pas perdu Athènes..." Comme si certains responsables s'étaient évertués à obtenir cette défaite ...Nous aurait-on froidement sacrifiés aujourd'hui comme par le passé ? Notre assemblée populaire débouchait ainsi sur ce que les bourgeois appellent une "rébellion". Pour nous, c'était une révolution au sein de la révolution. Notre seul souci était de préserver nos forces et surtout de garder Athènes à tout prix. Il fallait adopter à cette fin une nouvelle tactique. Se replier sur les hauteurs et y réaliser des fortifications. Ces belles résolutions

en restèrent là. D'abord parce qu'un Elasite exprima violemment son désaccord et nous quitta aussitôt en criant qu'il allait nous dénoncer à la direction (tandis qu'il s'enfuyait, certains voulaient lui tirer dessus et on dut s'interposer). Ensuite parce qu'au bout de vingt minutes on entendit le porte-voix - notre instrument de communication par excellence à l'époque de la Résistance et de la Libération - annoncer que Triandaphyllos et Théodorakis étaient convoqués d'urgence au siège du régiment. Aucun doute. Nous venions d'être condamnés et l'on nous invitait à nous rendre allègrement au rendez-vous de notre exécution.

J'eus le fin mot de toute cette histoire un jour de 1970 en rendant visite à un certain Thanassis Papacostas, en Allemagne. Celui-ci était le secrétaire pour ce pays du Front Patriotique - l'organisation de résistance aux Colonels dont j'étais le président. Il était atteint d'un cancer et allait mourir quelques mois plus tard. Il était, comme il me l'apprit, un "fervent partisan" de ma musique et de mon action militante. "Figure-toi, ajouta-t-il, que j'ai failli être le responsable de ta mort (il avait le grade de colonel dans l'ELAS). Dès que nous avons appris votre rébellion, nous avons (constitué) une cour martiale expéditive que je présidais et nous vous avons condamnés à mort, Triandaphyllos et toi..." Il me demanda alors d'être le parrain de son fils pour éponger complètement ce passé. Et me voici aujourd'hui accablé de remords. Son fils a attendu en vain pendant des années que je me manifeste. Les obligations de ma vie publique m'accaparaient. Et faute de s'en prendre à soi-même, on s'en prend à cette "putain de vie"...

Aussitôt après la communication faite par porte-voix, l'attaque fut déclenchée. Triandaphyllos et moi, on se blottit

à l'abri d'un muret. Il se retourna alors pour me lancer avec des yeux agrandis par la stupéfaction: "Tu te rends compte, camarade, être fusillé par les nôtres?" A peine eut-il proféré ce dernier mot qu'une balle l'atteignait en plein front. Son regard resta en suspens sur cette interrogation et je crois aujourd'hui qu'il erre toujours à travers le temps sans avoir obtenu de réponse.

Cette fois, le tir de barrage ennemi n'était pas du chiqué. Les chars firent sauter le muret et tous ceux qui ne tombèrent pas sur place furent projetés à plusieurs mètres dans une pluie de pierres et de terre. Les blessés beuglaient, ceux qui étaient indemnes couraient dans tous les sens pour échapper au feu nourri des mitrailleuses et des obusiers. Je parvins à atteindre le terrain aux fusillés et à l'homme-tonneau dont le regard me parut sarcastique. J'ai oublié de préciser que c'était un evzone de l'ancienne garde royale devenue une milice fasciste des plus sanguinaires qu'on appelait "les Apaches". On le voyait à son calot orné d'un gland noir. Je vis arriver Skoulikidis, de la section dont j'étais le responsable. Il me demanda de le suivre. On traversa en courant le découvert macabre et on se faufila entre les premières maisons, désormais dans les lignes ennemies, pour gagner celle qui nous avait servi de poste d'observation pour renseigner nos batteries d'obusiers. La bâtisse était habitée par une bonne femme effrayée dont le fils, un Elasite, était devenu fou. On l'avait enfermé dans la buanderie. Il n'arrêtait pas de donner des coups de pied dans la porte et de hurler. Elle avait allumé son réchaud et y faisait cuire des pois chiches. Elle nous reconnut. On s'assit devant la marmite et on puisa à pleines mains dedans, les sens aiguisés par la bonne odeur. On avait une telle fringale

qu'on ne ressentit pas la brûlure à nos mains. La veille, j'avais vu un Elasite s'agenouiller dans l'herbe et brouter comme une chèvre une touffe desséchée qui avait poussé par miracle au milieu d'un terrain aride et glacé. Skoulidis déclara à la femme: "Là, un peu plus bas, il y a ma maison (il lui en fit la description). Peux-tu aller y faire un tour pour voir ce qui se passe et me dire si je peux m'y cacher ?" La femme ne tarda pas à revenir avec une réponse affirmative. Skoulidis ôta son fusil(comme il portait des galoches, sa silhouette de combattant était très comique), ses grenades, ses balles, son képi. On s'étreignit et il sortit. Un bon moment s'écoula. La bataille se déplaçait du côté de Katsipodi. Dans la buanderie, le fils s'était calmé. La mère pleurnichait, pliée en deux sur un tabouret. Je décidai de filer à mon tour. Où pouvais-je aller ? Chez moi. Je devais, pour cela, traverser tout le quartier compris en Artakis et Aghia-Photini, autrement dit un secteur qui abritait le bureau du Parti et le P.C. du bataillon. Nous y étions connus comme le loup blanc. Comme je me débarassais à mon tour de tout mon équipement, des chargeurs aux grenades allemandes munies d'un manche en bois, je fourrai dans la poche gauche de ma gabardine mon pistolet à barillet qui se bloquait parfois, ce qui était un gros inconvénient. Sitôt dehors, je sentis dans l'air comme une odeur de mort. Il était déjà trop tard pour faire machine arrière. Deux " Apaches" en civil surgirent du coin à la seconde. Nous les connaissions et les avions souvent pris en chasse, mais sans succès. L'un tenait un revolver. L'autre avait glissé le sien sous son ceinturon et dégaina un long couteau qui brillait aux derniers rayons du couchant. Il m'en porta plusieurs coups dans le dos et les flancs sans parvenir à l'enfoncer. Les voisins parurent

et se mirent à crier: "Ah non! Pas de boucherie ici ! Nous avons des enfants!" "Grouille-toi!" me dirent les deux tueurs en me poussan droit devant eux et en continuant à me frapper. Ils m'emmenaient au terrain maudit. Je revois l'autre "Apache" dans son tonneau. Cette fois, son regard me parut triomphant. Me croira-t-on si je dis que je ne craignais plus la mort ? Mais je ne voulais pas qu'on m'exécute là. L'endroit était vraiment trop répugnant. Je leur dis: "Les gars, allons un peu plus loin." Le type au couteau m'ordonna: "Agenouille-toi." Il était petit et rondouillard. "Je tiens à t'égorger comme un chien!" Mais dans leur précipitation, ils avaient oublié de me fouiller et en cet instant j'étais en train de caresser la gachette de mon pistolet, tout au fond de ma poche. Il faut préciser que la couverture que je portais sur mes épaules dissimulait les mouvements de mes bras. Je me disais tout en visant le gros ventre: "Archange Michel fais un miracle." J'appuyai et vis l'autre se recroquiller instantanément et s'effondrer à mes pieds. Je sortis mon pistolet de ma poche tandis que l'autre saisissait le sien. On tira presque simultanément l'un sur l'autre. Sa balle vint se loger dans mon bras droit, au-dessus du poigner, je lâchai mon pistolet. La mienne l'atteignit à l'épaule, il poussa un "oh!" en y portant la main gauche. Puis il détala pendant que l'autre gémissait à terre. Je lui donnai quelques coups peu efficaces de mon pied gauche, mon pied droit étant à moitié gelé et endolori.

Je revins à la maison que je venais de quitter. "Arrête de gémir, dis-je à la femme, soigne plutôt mon bras!" Elle prit de l'alcool et nettoya soigneusement la plaie. Puis elle déchira une taie d'oreiller pour me faire un bandage. Elle me suppliait: "Va voir mon fils. Parle-lui." J'ouvris la buanderie. Il était accroupi sur le sol en ciment, il grelottait. On échangea un bref regard. On

se connaissait, pardi! Lui se sentit aussitôt soulagé. Il se releva et me demanda: "Qu'est-ce qui t'arrive ?" - "Un Apache m' a tiré dessus. L'autre, je lui ai règlé son compte." On évoqua la scène qui l'avait rendu fou et dont j'avais été témoin. Nous nous trouvions côte à côte. La Garde Nationale s'était retranchée dans une école de Charokopiou. Lui, il manoeuvrait une mitrailleuse. Un homme de la Garde Nationale sortit sur le balcon. Je ne sais comment mon ami s'y prit pour lui décocher une rafale, toujours est-il que l'autre eut le corps littéralement sectionné par les balles et qu'une moitié tomba dans le vide. Je ne saurais dire ce que je fis après. Le combat se poursuivait. Mais le servant de la mitrailleuse, un gosse de seize ans, fut tellement bouleversé par la scène qu'il avait occasionnée qu'on dut le transporter chez sa mère. Maintenant qu'il paraissait avoir repris ses esprits, je l'avertis qu'il ferait mieux de se cacher car d' un moment à l'autre on pouvait venir l'arrêter et le faire fusiller sans autre forme de procès... Sa mère, tout en l'étreignant et en le couvrant de baisers, n'oubliait pas de m'adresser quelques paroles de reconnaissance : je venais de lui rendre son fils...

Je quittai à nouveau la maison. J'arrive à Tatavla. Les gens du coin me reconnaissent. Ils m'avertissent : "Où vas-tu comme ça ? Les types de la Garde Nationale vont t'arrêter! " L'un d'eux me conseille: "Cache ton bras au moins. Tiens, prends une bouteille vide, tu diras que tu vas chercher de l'huile...Ça prendra peut-être..." Devant la caserne, le factionnaire m'arrête au moment où un avion est en train de jeter des tracts au-dessus du quartier. Ils sont signés Georges Papandréou, le Premier ministre du gouvernement mis en place par les Britanniques. Ils nous exhortent à livrer nos armes. En guise d'en-tête, le mot ELLAS (Grèce) en

capitales. "ELLAS avec deux L, me fait observer le factionnaire, ELAS avec un seul L est synonyme de trahison." Et soudain d'un air soupçonneux: "Tu n'est pas avec eux, au moins ?" Moi, je joue le con. "Qu'est-ce que tu racontes? Maman m'envoie chercher un peu d'huile." Dans la caserne, on entend des cris de douleur. Ils sont en train de torturer des Elasites. "On va les enculer en beauté !" ajoute le soldat visiblement réjoui par les hurlements. "Allons, dégage!" J'aperçois aux fenêtres des soldats qui me jettent un regard inquisiteur. Au delà d'Aghia-Photini, une sentinelle anglaise dissimulée dans un bosquet me crie: "Halt!" Chat échaudé craint l'eau froide. Je prends mes jambes à mon cou. Derrière moi, un concert de fusillades, de cris, de cavalcades. J'arrive enfin au parc municipal de Néa Smyrni. Je le connais comme ma poche. Je le traverse pour déboucher au coeur du quartier A deux pâtés de maisons de chez moi demeurent deux vieilles filles, mesdemoiselles Avghi et Georgia, respctivement professeurs de piano et de français. Je rentre par une fenêtre. Elles me découvrent avec effroi. "Pars vite, me dit Georgia - elle est sourde - ils sont en train de fouiller chez les voisins." J' examine soigneusement la rue. Effectivement, un char est arrêté devant la maison attenante. Des Anglais et des Grecs, avec tous les gars du coin - certains sont des membres de l'organisation fasciste "X" et me connaissent - qui sont attroupés en curieux devant le jardin. Je dis à mes vieilles filles : "Vous, mademoiselle Georgie, allez chez moi. Dîtes-leur que je suis ici. J' attends leurs instructions: est-ce que je peux les rejoindre ? Quant à vous, mademoiselle Avghi, vous allez vous installer avec moi au piano. Faîtes comme si vous me donniez ma leçon..." J' ouvre le piano, je glisse mon pistolet derrière le couvercle.

Les deux bouches vénérables profèrent à l'unisson un "oh!" d'épouvante. "Eh bien, ne restez pas là! Dépêchez-vous! " Georgia disparaît. Je m'assieds au piano et me mets à jouer d'une main. A mon côté, mademoiselle Avghi pleure en silence pour étouffer sa peur. Dix minutes se passent. Dix siècles. Georgia revient m'annoncer avec soulagement: "Vous pouvez y aller!" Je reprends mon pistolet et je saute par la même fenêtre que celle par où je suis entré, autrement dit derrière la rue où stationne le char.

La nuit est presque tombée. Je ne croise qu'un officier anglais. Je prends, à gauche, la rue Smyrnis. PLus qu'un bout de chemin et c'est le numéro 39, la maison de l'oncle Antonis, de la tante Stassa et d'Elma. Quelques instants d'effusions vite interrompus par une exclamation: "Mais tu es blessé, tu saignes !" Et le reste à l'avenant. Quand on monte au premier, je demande des nouvelles de Myrto. Sa soeur a épousé l'oncle Yannis Issigonis, le frère de ma tante Stassa, la femme de l'oncle Antonis. Cette soeur,qui s'appelle Stassa elle aussi, habite au rez-de-chaussée. "Myrto est en bas. Mais n'y va pas. L'appartement est réquisitionné par un officier anglais." Je descends quand même. Dans le hall, Myrto, ses soeurs, l'oncle Yannis prennent le thé en compagnie de l'officier anglais. A ma vue, tous font silence. Puis Myrto ne peut se maîtriser et est saisie d'un petit rire nerveux. Furieux de l'avoir vue avec cet Anglais, je suis déjà remonté au premier. A peine me suis-je attablé devant le repas qu'on m'a préparé, la sonnerie retentit. "C'est un officier", dit Elma, effrayée. "Qui demandez-vous ?" s'enquiert mon oncle de la véranda. "Monsieur Théodorakis."-"Lequel ?"-"Monsieur le directeur!" Mon père apparaît. "C'est un fonctionnaire du ministère", annonce-t-il avec

soulagement. Je m'étais déjà caché. On n'est jamais trop prudent. "Monsieur le directeur, votre fils est-il ici ?" demande l'autre. "Non! Pourquoi ?"-"S'il vient, emmenez-le et fuyez sans attendre. Je fais fonction d'interprète et je viens de la maison de monsieur Palaiologos (un élève officier à l'époque). Il y a chez lui plusieurs officiers grecs. Ils ont parlé de votre fils aux Anglais et ceux-ci se préparent à venir l'arrêter d'un moment à l'autre. Voilà, je vous quitte tout de suite." Quels officiers grecs ? Il s'agit de Georges Papadopoulos en personne, celui qui deviendra en 1967 le chef des putschistes et le dictateur de la Grèce. Il habite à quelques pas de chez nous. Pendant les évènements de décembre, il n'est pas sorti de son trou. Maintenant que l'espoir change de camp, il saisit la moindre occasion d'agir. J'enfile ma gabardine et suis sur le point de m'éclipser. "Pas question!s' exclame mon père d'un ton sans réplique, nous partons tous ensemble' Chacun met manteau, cache-col, gants, se charge d'une ou deux couvertures, et la famille se retrouve au grand complet dans la rue.

La nuit était tombée. Beaucoup de convois et de mouvements de troupes sur l'avenue Syngrou. De la boue partout. Le vent du nord fait rage. A hauteur d'Aghios-Sostis, contrôle d'identité. "Où allez-vous ?" Mon père sort son laissez-passez officiel. Le gendarme le salue. "Que se passe-t-il, monsieur le directeur ?" "Nous avons eu le feu à la maison, nous nous réfugions chez des parents."-"Nous allons vous escorter." Nous arrivons à Makriyannis, à l'angle des rues Diakou et Tziraion. Un commandant de gendarmerie qui a servi à Tripolis reconnaît mon père. Il le salue militairement. Il me reconnaît aussi. Il nous parle de combats très durs.

Lui se trouvait dans la caserne de la gendarmerie qui a été assiégée. Je fais l'idiot : "Il y avait des Elasites dans le coin ?"-"Des Elasites ? Vous parlez ! Ils avaient même des mitrailleuses!"-"Ils ont tué des gens ?"-"Tué des gens ? Vous pouvez le dire!" -"Les bandits!" intervient mon père en me jetant un regard sévère. "Où allez-vous ?"-"Chez des cousines, rue Ipéridou."-"C'est bon, je vous escorte." On arriva tard dans la nuit à la petite maison typique du quartier de Plaka, au pied de l'Acropole, bâtie à l'angle de la rue Adrianou. Elles mirent du temps à nous ouvrir. Peut-être dormaient-elles déjà. Peut-être avaient-elles simplement la frousse, car ce n'était pas une époque où l'on allait frapper à la porte des gens à une heure pareille. Le frère de mon grand-père maternel - Yannis Poulakis, de Tchesmé - avait émigré en Russie. Il y avait fait fortune dans le commerce des céréales et s'était établi à Krasnodar. Pendant la révolution, son fils fut tué par les Bolcheviks. Les trois filles, Eleni, Olga et Virginia vinrent en Grèce vers 1930. Seule Olga se maria, eut une fille et divorça. Les trois soeurs vivaient ensemble. Eleni était infirmière; Olga,modiste, travaillait à la maison à la pièce pour des grands magasins qui la payaient trois fois rien et Virginia, pianiste de talent, avait été prise comme accompagnatrice dans une école de danse. Quand l'école ferma pendant la famine, elle dut faire la plonge dans un restaurant allemand. Un jour, elle se coupa le nerf de la main droite avec un verre cassé. Sa carrière de pianiste était fichue, tout comme sa vie. Ce coup du sort la conduisit au seuil de la folie.

Les trois soeurs entretenaient des relations très étroites

avec ma mère. Elles nous reçurent à bras ouverts, allumèrent les lampes. On s'assit pour reprendre souffle. On raconta toute l'histoire. Elles proposèrent aussitôt de nous héberger et de nous cacher. On passa près d'un mois chez elles. Entre elles, elles ne parlaient que le russe. Elles préparaient des plats russes. Elles fredonnaient des chants russes. Hormis un soir où il y eut une perquisition - on m'avait fourré dans une cache aménagée exprès sous le plancher - qui ébranla encore un peu plus les nerfs de Virginia, le séjour se passa sans incidents. Naturellement, pendant la journée je sortais. Pour faire quoi, je le dirai quand viendra le moment. Ces sautes chronologiques de mon récit, je les juge indispensables pour mieux faire comprendre ma musique. La "Symphonie n° 1" a été conçue et ébauchée à Tripolis, mais elle a été achevée à Athènes. Je suis ainsi obligé d'évoquer les évènements ultérieurs qui ont marqué son aboutissement.

Et d'évoquer en premier lieu la bataille de décembre 1944. Je le fais dans un cadre strictement personnel, sans la moindre prétention à "écrire l'Histoire", à formuler des critiques ou une opinion propre. Je sais fort bien que je n'étais qu'un fétu de paille dans la tourmente des évènements. Quel titre aurait à parler un fétu qui tantôt traîne au ras du sol, tantôt s'élève dans un tourbillon ? Je tiens seulement à indiquer quelles ont été les expériences et les impressions qui ont influé sur mon caractère, et surtout ma charge affective et mon comportement. Comme je l'ai dit, j'avais toujours sur moi les notes musicales de l'oeuvre que je n'ai pas cessé de composer tout au long de cette période dramatique. Ainsi, pendant le mois où je suis resté chez les trois cousines de Plaka, j'ai commencé à coucher sur le papier la version finale de ma

symphonie et je l'ai bouclée dans ma cachette suivante, au faubourg de Kallithéa. C'est là que vivait la tante Virginia (une autre soeur de mon grand-père maternel) dans une maison de réfugiés qui donnait sur l'avenue Syngrou. C'était une vieille confite en dévotion et très austère. Je dus rester plusieurs mois chez elle car la police venait régulièrement, la nuit, au domicile de mes parents pour m'y arrêter. C'est donc là que j'ai mis le point final à la partition que j'ai sous les yeux au moment où j'écris ces lignes. Si je tiens à éclairer les conditions sous lesquelles elle a été écrite, c'est pour pouvoir, du même coup, mieux éclairer l'ensemble de mon parcours musical. On a vu quelles situations "métaphysiques" m'ont fait vivre les journées de décembre. Etait-il possible de continuer ma quête de Dieu à travers pareil enfer quotidien ? Qui peut me jeter la pierre si, au terme de ce mois fatal et après avoir subi tant d'épreuves, je décide de reconnaître Dieu dans le visage de l'ouvrier, dans l'internationalisme prolétarien et dans la révolution mondiale ? Mais, au fond de moi-même, je n'étais pas encore convaincu que cette voie allait déboucher sur l'harmonie tant recherchée. Mon harmonie et celle des autres. Le citoyen opérait un choix définitif. L'artiste ne faisait que suivre, de bon ou mauvais gré, tout en continuant dans son for intérieur à se poser des questions sans réponse. Dans l'éblouissement de la lutte révolutionnaire, la solitude de l'artiste se faisait encore plus oppressante, désespérante. A la fin de l'oeuvre, je recourus à nouveau à Dionysios Solomos, l'autre grand poète qui me servait de "phare" avec Costis Palamas. Solomos écrivait: "Demain, nous irons couper quelques fleurs /demain, nous irons entonner quelques chants/ au jour d'un Premier Mai tout fleuri." Pourtant, un pincement au coeur m'avertissait

secrètement et obstinément qu'il n'y avait pas et qu'il n'y aurait jamais de "Premier Mai tout fleuri". Etais-je donc en train de poursuivre une chimère ? Et qu'est-ce que je ressens aujourd'hui au moment où j'écris cela sans détour, à l'âge de soixante ans ? Est-ce que je ressens l'amertume de la déception ? Ou le bonheur de pouvoir l'avouer ? Mais la façon de le dire compte beaucoup. J'ai voué quarante-cinq années de ma vie à cette chimère. Je l'ai vécue, j'ai bu jusqu'à la lie le calice de cette chimère. Et maintenant, le coeur rempli de beaux souvenirs et de musique, il me suffirait de déclarer tranquillement que tout cela n'était qu'une chimère ! Une magnifique chimère à laquelle, si ma vie était à refaire, je serais prêt à me sacrifier à nouveau de bon gré. Toutefois, je manquerais à la vérité et à l'exactitude si j'omettais de mentionner un élément nouveau qui fit à l'époque irruption dans ma vie.

Je découvrais enfin - en dehors des rares amis que j'avais - un autre type d'homme avec lequel je pouvais nouer un rapport inédit pour moi. Ma solitude fondait comme neige au soleil au contact de ces camarades que je connaissais mal mais auxquels j'était lié par une cause commune. Nous n'avions guère de temps à perdre en discussions. A chaque fois, nous avions un problème précis et concret à règler. Comment effectuer telle ou telle mission ? Qui va y prendre part ? Quel sera le rôle de chacun ? Que se passera-t-il ensuite ? Nous partagions la même angoisse. La même peur. La même résolution. La même douleur lorsque l'un des nôtres était tué. La même rage lorsque nous apprenions une arrestation. C'étaient là des moments où personne ne pouvait dissimuler. On était ce qu'on était ! Et on ne cherchait pas à proférer de grands mots, à étaler son savoir. Toutes ces roublardises où se complaisent les planqués de la société. J'en étais

arrivé au point - fort excessif - de considérer tout individu cultivé comme un futur cadre du pouvoir bourgeois, de démasquer en lui l'opportuniste.

Cette méfiance n'épargnait pas les étudiants - en dehors des engagés volontaires - car ils étaient de toute façon des privilégiés par rapport aux garçons que je connaissais dans les rangs de la Résistance athénienne. Ils portaient en eux le germe du carriérisme. Dans les unités de réserve de l'ELAS (je parle du moins du premier bataillon du premier régiment), nous n'avions pas d'étudiants à deux exceptions près: l'étudiant en mathématiques dont j'ai déjà parlé et qui a été tué lors des combats de Makriyannis, et un élève du théâtre de Koun, un comédien qui avait même interprété le rôle de Lena lors d'une représentation de l'oeuvre de Steinbeck "Des souris et des hommes". Après, il plaqua tout. Il s'engagea comme mousse sur un navire marchand qui desservait les îles. Je le rencontrai en 1950 au port de La Canée. J'étais sidéré par ses paroles : "Que pouvais-je faire ? Vivre dans l'hypocrisie et le mensonge ?" L'individu inculte qui décide de renoncer à tout pour s'engager dans la lutte, c'est autre chose. Et je pense que cette décision va de soi, puisque le seul élément qui le soutienne est la réalité. Une réalité à laquelle il est collé comme une huître, si bien qu'à chaque instant tout ce qu'il va penser, dire ou faire est indissolublement lié à elle. Il ne cherche pas à remettre de la sauce sur ses exploits. Il "n'investit pas dans l'avenir" à l'instar d'un politicien filou, il n'est pas mû par des raisons personnelles. Il place seulement son bonheur futur dans le cadre de l'effort commun. Sa maxime, c'est: "Ou tous, ou personne." Ainsi, une rencontre et une coexistence harmonieuse, sans précédent dans nos coutumes bourgeoises, s'opéraient parmi le groupe des militants. Nous formions une famille. Nos propos devaient être

graves et mesurés. Le bon sens était une qualité que l'on savait reconnaître aussitôt. De même que la bravoure ou toute autre supériorité que pouvait témoigner l'un de nous en quelque domaine que ce fût. Un tel était plus fort; celui-ci l'emportait à la course; celui-là avait du jugement, il savait aussitôt appréhender une situation; tel autre faisait autorité en envisageant chaque question sous tous les angles. En d'autres termes, il ne s'agissait pas d'une rivalité futile et chacun devait veiller à exploiter au mieux ses capacités. Les autres reconnaissaient celles-ci et en faisaient l'éloge car, d'une certaine manière, elles étaient un bien commun.

Ce n'est donc pas une réflexion abstraite qui m'a conduit à voir Dieu en la personne du travailleur, mais plutôt une sorte de gratitude: j'étais convaincu pour la première fois qu'il existait des braves gens, je pouvais affirmer comme Socrate que l'homme est bon, mais à deux conditions préalables essentielles: il faut qu'il soit le dos au mur et qu'il prenne l'affaire en main. Il est étonnant que ces gens simples ne m'aient jamais tenu pour un élément étranger. Dès l'instant où je me fondis dans le groupe, je fus l'un d'eux, ni plus ni moins. Quand je faisais une suggestion pertinente, elle était approuvée. Si je me trompais, on me le disait carrément. Il est vraiment extraordinaire de voir comment le dialogue peut naître et comment il peut aboutir à des décisions justes lorsqu'il reste franc et ouvert - c'est-à-dire dénué des arrières-pensées que nourrissent le carriérisme et l'opportunisme. Ce sont ces arrière-pensées qui empoisonnent les rapports humains. Les bluffeurs et les faux jetons qui, en toute occasion - comme une révolution -, laissent le soin aux prolétaires de tirer les marrons du feu. Dans notre compagnie, tous étaient

fils de pauvres. Ce n'est que plus tard, au début du mois de décembre 1944, que fut créée une Section composée d'étudiants sur une proposition que j'avais soumise à la cellule de Néa Smyrni. Mais c'est là une autre affaire sur laquelle je reviendrai en temps voulu.

Pour l'heure, je tiens à en terminer avec la "Symphonie n° 1". Depuis les valses et les chansons de Pyrgos, j'avais eu le temps, en trois ou quatre ans, d'accomplir des progrès spectaculaires. Ce sont ces progrès que je tiens à souligner ici à l'aide des thèmes abordés lors de la première tentative que j'ai effectuée dans le domaine de la musique symphonique. Le rassemblement du matériel poétique de l'oeuvre m'avait pris deux années (1943 et 44). J'y mis une dernière main après avoir suivi pendant un semestre les cours d'harmonie et de contrepoint au Conservatoire d'Athènes. A la Chorale d'Athènes, j'avais participé comme basse et baryton à l'exécution du "Requiem" de Berlioz et de la "Passion selon saint Jean" de Bach. Par conséquent, si la version définitive de l'oeuvre appartient à la période athénienne et est donc postérieure à 1943, les matériaux utilisés, les idées philosophiques et poétiques, remontent à mon séjour à Tripolis. Les thèmes musicaux présentent une plus grande maturité. Mais, dans le même temps, ils perdent un peu de leur pureté - le caractère personnel qu'offrent mes chansons de la même période. Cela tient à je ce que j'introduis dorénavant dans ma musique, de propos délibéré, un "message". D'ordinaire cette démarche entraîne le risque de "faire de la littérature". Je pense avoir évité ce travers dans la "Symphonie n°1" en raison de la beauté nouvelle que je découvrais dans le développement mélodique et dans le dialogue contrapuntique des

voix. Si, aujourd'hui même, on substituait aux symboles des "Ténèbres Divines", de "Dieu", de la "Lumière", etc., la nécessité d'un axe plus solide de référence, je crois que la recherche serait la même. Nous ressentons toujours le besoin d'aspirer à ce que nous n'avons pas. Et ce qui nous manque est habituellement le plus important.

Il est donc temps de retourner à Tripolis, autrement dit à la période 1940-1943, pour voir les rapports que j'entretenais avec mon autre maître, je veux parler de Dionysios Solomos. Ce poète, en qui va s'incarner la première renaissance des Lettres grecques, a vécu l'époque décisive de la guerre d'Indépendance qui lui inspire sa première grande oeuvre, en 1823, "Hymne à la Liberté". Mon père et mon grand-père étaient très fiers de l'ascendance crétoise de Solomos. "Nous avons fait le même parcours que lui", disait grand-père Michalis à Ioannina quand il bavardait avec mon père, près du poële, pendant les longues soirées d'hiver. "Pendant la première révolution, en telle année, nous sommes allés à Syros. Pendant la Deuxième, à Zante . Les Turcs brulèrent nos maisons, nos arbres, nos terres. Puis nous sommes repartis de zéro." En 1669, quand les Turcs prirent la Crète aux Vénitiens, la famille Solomos émigra à Zante qui demeurait sous domination italienne. Mon grand-père connaissait par coeur l'"Erophile", un drame mythologique et païen datant de 1637, et surtout le poème romanesque "Erotocritos", deux oeuvres célèbres de la littérature crétoise qui demeura, sous l'influence de Venise, un foyer de l'hellénisme. Il chantait les vers pendant des heures sur la musique monotone qui les caractérise. Quant à mon père, il estimait que la poésie de Solomos était directement issue des

épopées crétoises. Il ne m'a jamais dit que le poète était un enfant naturel. Je le lisais tout seul, à l'époque de mes amours avec Aglaïa, ce qui me permettait de justifier mon penchant naturel, humain tout autant qu'amoureux, pour les servantes. Plus tard, lorsqu'on m'invitait à une soirée chez des amis, je préférais planter là les filles "de bonne famille" pour aller rejoindre aux cuisines les filles "de seconde catégorie" qui étaient en train de suivre nos évolutions ou assuraient le service.

Et de fait, quelle belle leçon d'histoire et quelle percutante revanche...de classe que notre poète national par excellence ait été le fils d'une servante, ou plûtôt d'une"domestique" selon le terme et la notion alors consacrés. Sa mère s'appelait Angéliki. Elle était d'une beauté et d'une intelligence rares. Et son maître - le père du poète -, elle l'avait épousé alors qu'il était décrépit un jour avant sa mort ! Et le destin lui réservait d'autres bizarreries en la traînant devant les tribunaux pour des questions d'héritage. Quelle cruauté ! Son maître ne lui adressa jamais la parole jusqu'au jour de sa mort. C'est le coeur partagé que Dionysios emprunta le chemin de la vie. Par son père, il était aristocrate. Par sa mère, fils du peuple. L'argument suprême de mon père pour que je l'accompagne à l'église, le dimanche, était que dans, son enfance, non seulement Solomos assistait à la messe mais qu'il chantait aussi. Comment, après un tel exemple, ne serais-je pas devenu membre de la chorale à l'église d'Argostoli ? Solomos chantait admirablement bien le "Kyrie Eleïson" et il lisait l'épître. A l'âge de dix ans, on l'avait envoyé faire ses études à Venise. Encore un argument majeur de mon père qui tenait à ce je suive la même voie que lui : "Solomos a étudié le droit." Je rétorquais: "D'accord, mais il n'a jamais exercé la profession d'avocat." -"Eh

bien, tranchait mon père, fais de même, étudie et n'exerce pas..." Quand j'entendis pour la première fois la "Neuvième Symphonie" à Tripolis, je compris alors le sens profond du vers de Solomos : " La lumière brilla et le jeune homme se connut lui-même." Les oeuvres complètes de Solomos, reliées en toile rouge, étaient devenues ma bible quotidienne. Un jour, à Zante , quelqu'un avait interrogé Solomos encore enfant: "Où étais-tu avant de naître ?". Il avait répondu: "Dans l'esprit de Dieu."

A la même époque, grâce à notre cercle littéraire, j'avais découvert Goethe, Schiller. Hegel et la philosophie allemande. Les rapports de l'esthétique et de la morale, de l'art et de la science. Solomos avait embrassé l'idée d'Absolu. Et l'unité qui englobe le Beau, le Bien et le Vrai. Selon Hegel, le degré supérieur du Beau réside dans l'Absolu et le Transcendant. Ainsi, l'art exprime la substance de l'Idée; et le Beau l'unité de l'Esprit et de la Nature. "L'ensemble du poème, dans la mesure où il restitue la signification, est un monde qui existe en soi, doté d'une valeur mathématique croissante, un monde riche et profond", écrit Solomos à propos de son poème "Missolonghi ou les hommes libres assiégés" qui traite de l'héroïsme.

Il me semblait que Hegel et Solomos exprimaient parallèlement et toujours mieux ce penchant à l'idéalisme que je nourrissais et qui répondait à une tendance plus générale de l'époque. L'Idée est l'Absolu, pensait le premier, et l'Idéal est sa représentation sensible tout comme le Beau. Si l'on assimile l'Absolu à l'Esprit, tout n'est plus alors que

Pensée, Raisonnement qui associe métaphysique et réalité. La religion et l'art relèvent du domaine spirituel par excellence. L'art recrée les objets, mais débarassés de leur matérialité, et ce car le monde réel est imparfait. D'autre part, l'Esprit recherche une satisfaction dans l'Idéal. Ainsi naît le besoin de rechercher le "Beau artistique".

De son côté, Solomos aussi avait foi en l'idée d'Absolu qui permettait, à travers la création artistique, d'assimiler l'idéal à la réalité. Cette toute-puissance des idées ou, si l'on préfère, cet idéalisme extrême - auquel Marx allait porter des coups cruels - non seulement m'enchantait mais il m'aidait littéralement à vivre dans ces ténèbres glaciales de l'Occupation, quand toutes les valeurs établies s'écroulaient pour ne laisser autour de moi que de "beaux décombres" et que l'homme était parvenu au stade ultime de l'autodestruction: d'un côté les bourreaux-conquérants, de l'autre les victimes-esclaves. Qui devait-on plaindre en premier pour l'état lamentable où était réduite l'espèce humaine ? Heureusement, mon hérédité m'avait, moi aussi, dédoublé: en celui qui pense et celui qui agit.

J'ai déjà dit plus haut que l'action consistait pour moi en une réaction innée à la violence. La violence est serpent. Elle rampe. Pour l'affronter, on doit ramper à son tour. Je n'avais pas de problème. Derrière les yeux dont m'avait pourvu la nature, je possédais une autre paire d'yeux plus parfaits qui me permettaient à chaque instant d'être un spectateur de moi-même. C'est cette distanciation qui m'a sauvé. Car, naturellement, nos actes ordinaires, notamment ceux qui nous sont dictés par une réaction de violence à

la violence, relèvent de la sphère du réel, par conséquent du fini, du relatif et du circonstanciel, alors que toute notre activité intellectuelle prend part à l'effort visant à accumuler le savoir et à conquérir l'Absolu. Je résumerai le tout par une boutade: dans l'action j'étais marxiste et dans la pensée j'étais idéaliste.

La façon dont Solomos envisageait le problème de Dieu et de la religion répondait parfaitement aux interrogations qui me préoccupaient à l'époque et auxquelles je cherchais une réponse globale valable pour la vie quotidienne, la poésie et la musique. Le poète avait été pieux dès son enfance. Il pensait que l'homme est un être religieux de nature, qu'un sentiment intime le pousse à se soumettre à une force supérieure inconnue qu'il redoute et divinise à la fois. La foi concentre toute la force et la sagesse de la vie: "La foi et l'art sont nés du même souffle." Pour Solomos, la foi est "une lumière qui foule allégrement l'enfer et la mort". Il ressent la présence de Dieu tout comme il ressent celle de l'amour et de la beauté: une vérité irréfutable. Nous observons que, dans la majeure partie de son oeuvre, la conscience humaine se confond totalement avec Dieu. Il tient à ce que la vérité s'impose dans la plénitude d'un devoir, autrement dit qu'elle englobe tous les éléments qui se nomment morale, religion, patrie, politique, etc. A l'heure où je rédige ces lignes, je ne crois pas que l'activité spirituelle intense qui marqua cette époque ait traduit une fuite devant la réalité. Comme je l'ai montré précédemment, ma vie s'est d'emblée enfoncée au coeur des évènements et ceux-ci l'ont bien souvent marquée de leur fer rouge. Je dirais pourtant que plus je hantais la réalité et plus j'éprouvais le besoin de l'expliquer, de lui donner un sens digne de cette idée de l'homme que les livres

m'avaient inculquée. Cet anthopocentrisme - qui allait constituer le pivot de ma vie et de mon oeuvre - ne pouvait malheureusement se justfier que dans le cadre d'un idéalisme forcené.

Quel était celui que nous tenions pour un poète national ? Un homme qui s'était contenté d'écouter de loin la rumeur du siège de Missolonghi. Il s'était lamenté en vers sur ce haut fait d'armes, il n'y avait pas pris part à l'instar d'un Lord Byron par exemple. Comment l'admettre ? Une chose est sûre, c'est que Solomos idéalisait en lui la réalité. Mais l'histoire nous a enseigné que cette même réalité est capable, en ses instants suprêmes, de concurrencer en exaltation les idées et les valeurs les plus hautes. Et c'est peut-être par réaction à l'attitude de Solomos, que je n'approuvais pas, que je me suis efforcé, au risque de ma vie, de me brûler au feu des évènements qui, à partir de la campagne d'Albanie de 1940, allaient pendant quatre décennies consumer l'âme et le corps de ma patrie. Cela ne m'empêchait pas d'admirer le poète et de tirer de son oeuvre les aliments que je jugeais indispensables pour nourrir mon esprit et mon âme.

Il me paraît ridicule de l'avouer aujourd'hui mais, sous l'influence de Schiller - que Solomos avait également subie - j'étais persuadé, et le prouvais en actes et pas seulement en paroles, que le sublime est une victoire que l'esprit remporte à travers les contradictions naturelles. C'est peut-être cette conviction qui m'a incité à idéaliser la réalité et m'a souvent conduit à des raisonnements politiques et des conceptions idéologiques qui sortaient manifestement du cadre du "possible". Mais ce terme de "possible" est un piège puisque c'est finalement l'homme qui forge la notion qu'il recouvre. Quand je parle de "réalité" et de

"possible", j'entends avant tout le facteur subjectif, à savoir l'homme. Par conséquent, en poursuivant des "rêves politiques", je ne me suis trompé que dans la mesure où les adversaires de ces rêves sont parvenus à entraîner le peuple derrière eux, exploitant ses plus bas instincts qui sont aussi les plus puissants puisqu'ils sont liés à ses besoins matériels immédiats ainsi qu'à un fonds hérité de la mentalité féodale et fait de crainte, d'insécurité, de manque d'imagination et d'audace, bref de soumission à tout pouvoir étranger au peuple. Car un pouvoir authentiquement populaire résiderait en premier lieu dans la connaissance de soi, dans la mémoire historique et la capacité de s'affranchir des liens quotidiens pour s'énivrer du vin du Grand Pan, de Dionysos , de la pensée et de l'art. Lorsque le vent de l'Absolu fouette le visage du peuple, celui-ci est capable de se changer en géant pour changer sa propre vie !

Tel était mon credo à l'époque de Tripolis. Je me suis efforcé de le mettre en pratique tout au long de ma vie par les moyens de l'art et de la politique. Et indépendamment du contexte propre à chaque époque, j'ai vu toujours se répéter le même phénomène : l'hérétique que j'étais tentait de trouver une issue secrète vers l'âme populaire pour communiquer avec elle, et les grands inquisiteurs du pouvoir y flairaient une menace majeure justiciable du bûcher. Malgré ce procès renouvelé en sorcellerie, je suis parvenu à concrétiser en partie cette vision au cours de la décennie 1960, marquée par l'avènement de la chanson populaire savante et l'essor des Jeunesses Lambrakis. N'était-ce qu'un premier maillon qui n'pas eu de suite ? Aujourd'hui que déferle la vague de la contre-révolution pour emporter le peu que nous avons semé au prix de bien

des sacrifices, que puis-je faire d'autre que de m'enfermer dans le silence d'un nouvel exil volontaire ? Non certes que je n'aurais plus rien à offrir d'immédiatement tangible sur le plan politique, mais je suis privé des moyens de le faire. La contre-révolution a précisément pour objet de nier l'admiration, la richesse intérieure, le rêve, tout ce qui réprésente une culture indépendante. Elle cherche à imposer des modèles étrangers. C'est un arrêt dans la marche de l'Histoire et de la création. Un tournant ? Peut-être. Ce n'est pas le lieu ici d'analyser la conjoncture grecque et mondiale actuelle. J'évoque simplement ma musique et ses racines. Ainsi que les rapports qu'elle peut avoir avec notre peuple. A cet égard, la période de Tripolis a été déterminante. C'est pourquoi je m'y suis tant attardé. Et, en fin de compte, ces temps troublés se caractérisaient par une telle "altitude" que nous étions contraints de nous y hisser. "Difficile désormais de redescendre", comme le dit Ritsos dans son poème "Grécité". Dans ces conditions, comment me reprocher d'affronter évènements et situations avec une telle "hauteur" ? Ceux qui m'accusent n'ont qu'à relire Calvos, poète porté au ton épique et autre chantre de notre guerre d' Indépendance. Ne dit-il pas que "si Icare est tombé, il n'en est pas moins tombé de haut " ? L'un des exégètes de Solomos a dit que sa poésie est une pensée qui se fait musique et que son art poétique se réduit à un duel entre la musique et la pensée. Dans sa "Poétique", Hegel écrit que la marque fondamentale de la poésie est l'élément musical, et que celui-ci prend toute sa valeur dans le lyrisme. Il pense que la force de la musique dépasse celle de la vie réelle. "La musique, précise-t-il, devrait être la langue métaphysique par excellence si nous parvenions à <u>penser avec des sons</u> aussi facilement que nous pensons avec des mots." Et, de son

côté, Schopenhauer estime lui aussi que la musique est une forme de la métaphysique. Je crois que Solomos a littéralement "pris au piège" la musique dans son vers. Toute son oeuvre n'a été qu'une tentative pour écrire de la musique en recourant à la pensée et au verbe. C'est sans doute pourquoi il était si"exigeant" pour la rédaction définitive et qu'il multipliait les ébauches. Il recherchait la perfection. Mais laquelle ? Visait-il l'impossible ? Voulait-il vraiment transformer la parole en musique ? Toujours est-il qu'en lisant certaines de ses strophes, en 1940, j'ai aussitôt été touché et envahi par la musique que je percevais, l'étrange harmonie que recélait son vers. A partir de ce moment, je n ai eu de cesse de mieux capter cette musique diffuse. Quarante ans durant, j'ai fréquenté son oeuvre pour en rechercher les "sons" ce qui m'aménera à renouer avec ce grand poète quand je composerai ma "Troisième Symphonie".

Je crois que je peux refermer ici le chapitre "Tripolis". Je rappellerai comment s'est opérée la transition. Etant d'une nature absolue, en décidant de me consacrer à la musique je décidai également d'abandonner le lycée. Naturellement, quand je l'appris à mes parents, ils furent atterrés. Je consentis à retourner assister aux cours en précisant bien aux professeurs que le baccalauréat n'était plus à mes yeux qu'une formalité et que je faisais cette concession pour ne pas contrarier les miens. Devant ma résolution, mon père s'était résigné à se renseigner à Athènes sur les voies à suivre pour une carrière de compositeur. Un heureux concours de circonstances favorisa mes desseins. Mon oncle, Antonis Poulakis, avait été chargé par le ministère de mener une enquête administrative au Conservatoire d'Athènes. Le

Conseil d'administration de cet organisme, composé de notables athéniens, en voulait au directeur de lui avoir subtilisé la propriété de l'orchestre pour le placer sous la tutelle de l' Etat. L'enquête n'était qu'un mauvais prétexte et mon oncle trouva parfaitement fondés tous les éclaircissements que lui apporta le directeur du Conservatoire, Philoctète Economidis. Il n'y avait eu aucun détournement de fonds mais des frais de représentation justifiés puisque, à l'époque, l'orchestre invitait des personnalités musicales de renommée internationale. Ainsi naquit entre Economidis et mon oncle une sorte d'amitié. Aussi, quand mon père s'ouvrit à la famille des problèmes que lui posait mon avenir, il fut décidé d'organiser à Néa Smyrni un repas où Economidis aurait l'occasion de jeter un coup d'oeil sur mes compositions. La première impression fut favorable. Economidis souhaita me rencontrer en tête-à-tête pour m'examiner plus soigneusement et prendre une décision définitive à mon sujet. Quand celle-ci survint, en 1942, mon père n'avait pas les moyens de me payer un séjour à Athènes. Sur ces entrefaites, mon engagement dans la Résistance puis mon arrestation précipitèrent les échéances. Et ce fut finalement à l'initiative de Festuccio et aux frais...des occupants que je pus débarquer à Athènes, pendant l'été 1943, quittant définitivement Tripolis pour m'installer chez l'oncle Antonis, 39 rue Smyrnis, à Néa Smyrni.

TROISIEME PARTIE

TROISIEME PARTIE